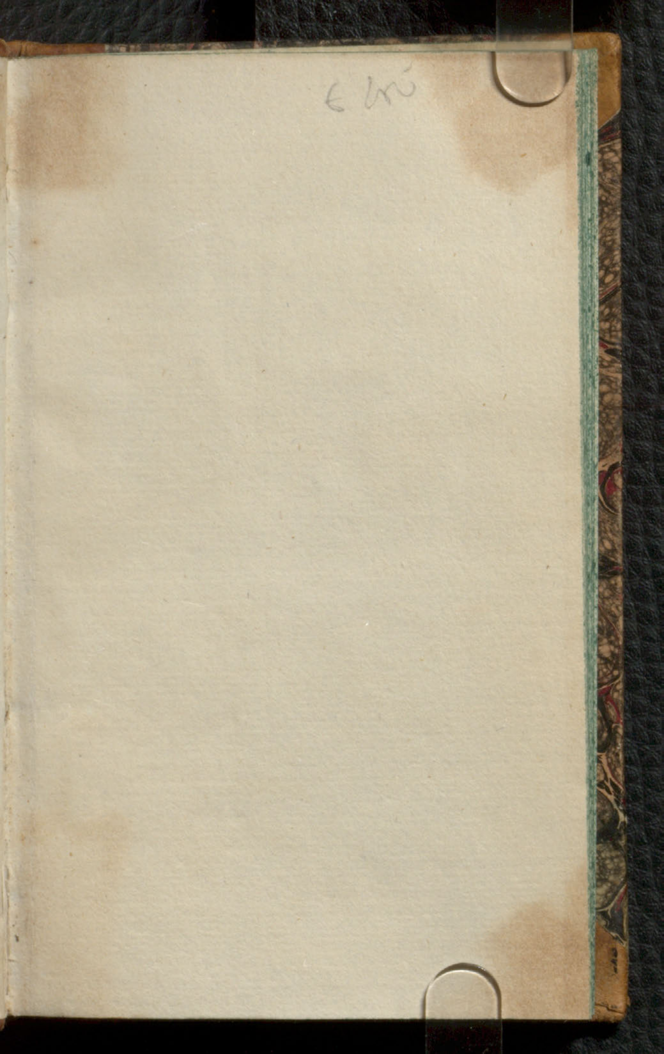
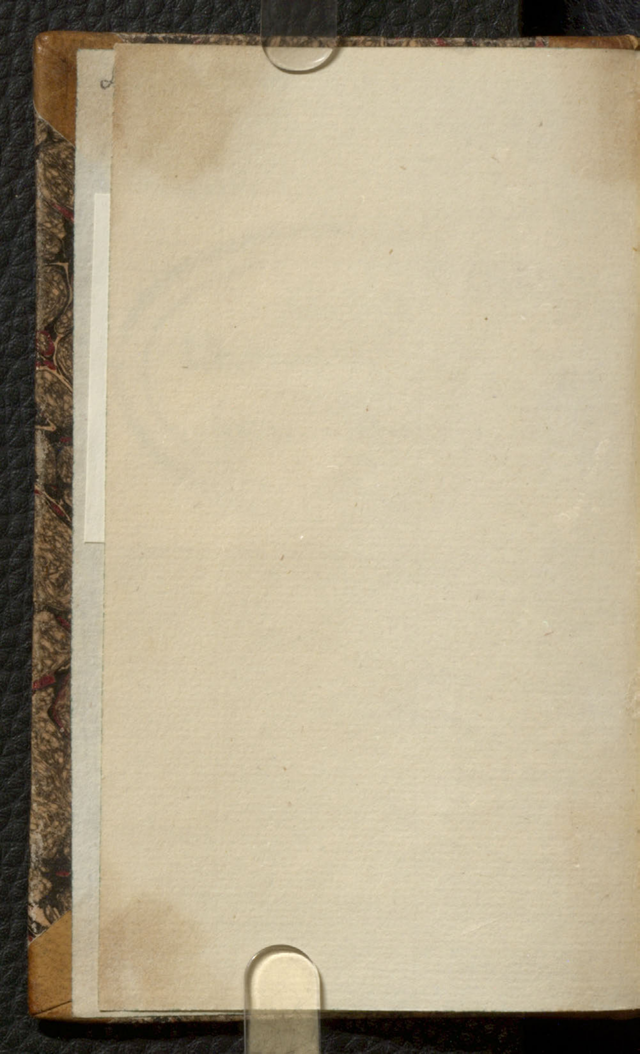








Je n'eu pas plutôt saisi son bras que je tombai sans connoissance.

ÉVELINA.

OU

L'ENTRÉE D'UNE JEUNE PERSONNE DANS LE MONDE.

PAR MISS BURNEY.

traduit de l'Anglais.

TOME PREMIER.

A PARIS.

Chez IMBERT, Imprimeur, Cloître Notre-Dame, n° 35.

AN VI. 1798.

AVANT-PROPOS.

UNE jeune demoiselle, élevée dans la retraite, paroît à l'âge de dix-sept ans sur le grand théâtre du monde. Avec une ame vertueuse, un esprit cultivé et un cœur sensible, elle a le malheur de tomber dans plusieurs erreurs que lui font commettre son inexpérience, et le défaut de ce qu'on appelle *usage du monde*. Les événemens qui en résultent forment le fond de ces Lettres qu'on offre aujourd'hui au public. Elles peuvent fournir le sujet d'une lecture amusante, et même utile à bien des égards. Les caractères y sont tracés avec vérité; la vertu y est présentée sous un point de vue aimable, et le vice y est peint avec les couleurs odieuses qui lui sont propres.

ÉVELINA.

LETTRE PREMIÈRE.

Lady HOWARD à M. VILLARS.

Howard-Grove.

CONCEVEZ-VOUS, mon cher ami, une tâche plus pénible pour un caractère bienfaisant, que la nécessité de donner de mauvaises nouvelles? Certes, il est difficile quelquefois de décider s'il faut plaindre davantage celui qui les donne, ou celui qui les reçoit.

Madame Duval vient de m'écrire : cette femme est dans le plus grand embarras sur la conduite qu'elle doit tenir; elle semble desirer de réparer les maux qu'elle a faits, et elle voudroit en même temps passer pour innocente aux yeux du monde. Elle cherche à rejeter sur quelqu'autre, l'odieux de toutes les calamités dont elle est seule responsable. Sa lettre est violente, quelquefois outrageante. C'est vous, monsieur, qu'elle accuse, vous à qui elle a des obligations qui l'emportent

même sur ses torts. C'est à vos conseils qu'elle impute méchamment toutes les souffrances de son infortunée fille, feu lady Belmont. Je vais vous communiquer l'essentiel de ce qu'elle m'écrit ; la lettre même n'est pas digne de votre attention.

Elle me dit que, depuis bien des années, elle s'étoit flattée de l'idée d'un voyage en Angleterre ; que c'est ce qui l'a empêchée de nous demander des éclaircissemens sur un sujet fâcheux dont elle espéroit se procurer des nouvelles par ses propres recherches ; des affaires de famille l'ont retenue jusqu'ici en France, et probablement ne lui permettront plus de quitter ce royaume. Elle a donc fait les derniers efforts pour recueillir des lumières sur tout ce qui concerne son *imprudente* fille. Les nouvelles qu'elle a reçues lui donnent lieu de craindre que lady Belmont n'ait laissé en mourant un orphelin : elle ajoute gracieusement qu'elle est informée que cet enfant est retiré chez vous ; et, pourvu que vous en prouviez authentiquement la parenté, elle consent que vous l'envoyiez à Paris, où elle en prendra tout le soin convenable.

Cette femme, n'en doutons pas, commence enfin à ouvrir les yeux sur sa conduite dénatu-

rée. Au reste, sa lettre prouve qu'elle est toujours aussi ignorante, aussi peu instruite de l'usage du monde, qu'elle l'étoit lorsque son premier mari, M. Evelyn, eut la foiblesse de l'épouser. Elle ne me fait pas la moindre excuse de ce qu'elle s'adresse à moi, quoique je ne l'aie jamais vue qu'une fois.

Cette lettre excite toute la curiosité de ma fille Mirvan. Elle m'a demandé par quels motifs madame Duval avoit pu être poussée à abandonner l'infortunée lady Belmont, dans un moment où la protection d'une mère lui étoit si nécessaire pour son repos et pour sa réputation. Quoique je connoisse toutes les personnes intéressées dans cette affaire, le sujet m'a toujours paru trop délicat pour leur en parler; je ne puis donc satisfaire madame Mirvan autrement qu'en m'adressant à vous.

Il est aisé de démêler le motif de l'offre de madame Duval; elle vise à obliger ceux même à qui elle est redevable. Je ne prétends pas vous conseiller. Vous, monsieur, à la protection généreuse duquel cette orpheline abandonnée doit tout, vous êtes le meilleur et le seul juge de ce qui lui reste à faire. Ce qui me tourmente le plus, c'est l'embarras que cette indigne madame Duval va peut-être vous donner.

Ma fille et ma petite-fille se joignent à moi pour vous prier de nous rappeler à cette aimable enfant; elles me chargent de vous faire souvenir que la visite annuelle que vous promîtes ci-devant à Howard-Grove, a été interrompue depuis plus de quatre années. Je suis, mon cher monsieur, avec la plus haute considération, etc.

M. HOWARD.

LETTRE II.

M. VILLARS à Lady HOWARD.

Berry-Hill, Dorsetshire.

Vous n'avez que trop bien prévu, madame, l'embarras que m'a causé la lettre de madame Duval. Cependant, en considérant le repos dont j'ai joui depuis tant d'années, j'ai lieu de m'applaudir, plutôt que de murmurer, de ma situation présente; je commence du moins à croire que cette méchante femme ouvre son cœur aux remords.

Quant à la réponse qu'elle attend de ma part, je vous supplie, madame, de lui marquer que je serois fâché de la désobliger en

quelque manière que ce soit; mais j'ai des raisons pressantes, et même incontestables, pour retenir sa petite-fille en Angleterre. Le premier de ces motifs est la volonté d'une personne à qui elle doit une entière obéissance. Madame Duval peut être persuadée d'ailleurs que mon élève est traitée avec toute l'attention et toute la tendresse imaginables: son éducation, quoiqu'au-dessous de mes désirs, excède presque mes moyens; et j'ose me flatter que, lorsque le temps viendra où elle ira rendre ses devoirs à sa grand'mère, madame Duval n'aura pas sujet d'être mécontente de mes soins.

Je suis sûr, madame, que cette réponse ne vous surprendra point. Madame Duval est, pour une jeune personne, une mauvaise société, et une tout aussi mauvaise surveillante. Sans éducation et sans principes, elle est d'une humeur intraitable, et ses mœurs sont grossières. Je sais que, depuis long-temps, elle m'a pris en aversion. Malheureuse créature! je ne puis l'envisager que comme un objet de pitié!

Je n'ai rien à refuser à madame Mirvan; mais en lui accordant sa demande, j'abrégerai le récit des tristes événemens qui ont précédé la naissance de ma pupille; ils n'ont rien qui

puisse intéresser agréablement un cœur aussi sensible que le sien.

Vous n'ignorez pas sans doute, madame, que je fus choisi pour gouverneur de M. Evelyn, grand-père de ma jeune pupille ; j'eus l'honneur de l'accompagner dans le cours de ses voyages. A peine de retour en Angleterre, il épousa madame Duval, alors servante de cabaret. Ce mariage fatal fut conclu en dépit des conseils et des instances de tous les amis de M. Evelyn ; moi-même je fus un de ceux qui insistoient le plus pour l'en détourner ; il demeura ferme dans son projet, et peu après il quitta sa patrie pour se fixer en France. La honte et le repentir l'y suivirent : son cœur étoit peu fait à de tels sentimens. Avec un caractère excellent et une conduite jusqu'alors sans tache, ce jeune homme n'avoit à se reprocher que la foiblesse qui l'empêchoit de résister aux attraits de la beauté que la nature avoit répandue à pleines mains sur sa femme, quoiqu'à tout autre égard elle l'eût traitée en marâtre. Il ne survécut à cette malheureuse union que deux ans. Avant que d'expirer, il m'écrivit d'une main tremblante le billet suivant :

« Mon ami, que votre humanité vous fasse

» oublier un juste ressentiment ! Un père
» qui craint tout pour sa fille, la lègue à vos
» soins. — O Villars ! écoutez-moi ! prenez
» pitié de moi ! secourez-moi ! »

Si les circonstances me l'avoient permis, j'aurois répondu à ces lignes, en me mettant incessamment en route pour Paris; mais il me fallut agir par l'entremise d'un ami qui étoit sur les lieux, et qui assista à l'ouverture du testament.

M. Evelyn me laissoit mille livres sterlings et la tutelle de sa fille, jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de dix-huit ans. Il me conjuroit, dans les termes les plus pathétiques, de me charger de son éducation, jusqu'à ce qu'elle pût se pourvoir elle-même. A l'égard des biens qu'il lui laissoit, il la rendoit entièrement dépendante de sa mère, à la tendresse de laquelle il la recommandoit instamment.

Ainsi, sans vouloir confier l'éducation morale de sa fille à une femme aussi mal élevée que madame Evelyn, il jugea pourtant à propos de lui assurer le respect et les égards qu'elle pouvoit exiger de la part d'un enfant. Malheureusement il ne soupçonna point que la mère fût capable de manquer d'affection et d'équité.

Depuis l'âge de deux ans jusqu'à dix-huit,

miss Evelyn fut élevée sous ma direction. Je me dispense, madame, de vous parler des vertus de cette jeune personne. Elle m'aimoit comme son père ; elle fut également attachée à madame de Villars : en un mot, elle me devint si chère, que je la quittois avec autant de regret que madame de Villars elle-même, qui bientôt après me fut enlevée par la mort.

C'est à cette époque de sa vie que nous nous séparâmes. Sa mère, qui avoit épousé M. Duval, la fit venir à Paris. Que ne l'ai-je accompagnée ! peut-être mon appui lui auroient-il épargné les disgraces qui l'attendoit ! Enfin madame Duval, pressée par son mari, s'employa avec vivacité, ou plutôt avec tyrannie, à faire réussir le mariage de miss Evelyn avec l'un des neveux de M. Duval. Lorsqu'elle vit échouer ses efforts, le refus de sa fille l'irrita au point, qu'elle eut recours aux voies de rigueur, jusqu'à la menacer de l'indigence.

Miss Evelyn, pour qui la colère et la violence étoient des sentimens inconnus, se lassa bientôt des procédés de sa mère. Elle eut l'imprudence de donner sa main en cachette à sir John Belmont, jeune débauché, qui n'avoit que trop bien réussi à s'insinuer dans ses bonnes graces. Il promit de la conduire en Angleterre :

— il tint parole. — Vous savez le reste, madame. — Dès qu'il vit que la fortune qu'il avoit attendue venoit à manquer par l'impitoyable animosité des Duval, il eut la bassesse de brûler le certificat du mariage, et il nia d'avoir jamais été uni avec miss Évelyn.

Elle vola vers moi pour chercher du secours : avec quels transports, mêlés de joie et de tristesse, ne la revis-je pas ! Elle tâcha, par mes conseils, de rassembler les preuves de son mariage : mais tout fut inutile ; sa crédulité l'avoit empêchée de prendre des précautions : elle n'eut rien à opposer aux ruses du barbare Belmont.

Sa jeunesse irréprochable, le libertinage connu de son séducteur, plaidoient assez en sa faveur. Tout le monde la jugea innocente. Mais ses souffrances étoient trop violentes pour une constitution aussi délicate que la sienne, et le même instant qui donna le jour à son enfant, termina ses chagrins et sa vie.

La fuite de miss Évelyn avoit rallumé la fureur de madame Duval ; son ressentiment ne se calma point, tant que respira cette victime de sa cruauté. Il est à croire que son intention étoit de lui pardonner dans la suite ; mais elle n'en eut pas le loisir. Informée de la mort de

sa fille, elle s'abandonna à tous les excès de la douleur, et tomba dangereusement malade. Mais depuis son rétablissement jusqu'à la date de la lettre qu'elle vous a adressée, madame, elle n'a témoigné, que je sache, nul désir d'être instruite des circonstances de la mort de lady Belmont et de la naissance de son enfant.

Tant qu'il me restera un souffle de vie, cette enfant ne connoîtra point la perte qu'elle a faite. Je l'ai chérie, soutenue depuis sa plus tendre enfance jusqu'à l'âge de seize ans: elle a tellement récompensé mes soins et ma tendresse, que je n'ai plus d'autre vœu à faire que de la voir mariée à un honnête homme qui reconnoisse son mérite; et, après avoir eu cette consolation, je ne demande plus qu'à mourir entre ses bras.

Ainsi, par un concours fortuit de circonstances, j'ai été chargé de l'éducation du père, de la fille et de la petite-fille. Combien de chagrins les deux premiers ne m'ont-ils pas causés! Ah! si le cher rejeton qui me reste étoit réservé à de pareilles disgraces, quelle triste issue n'auroient pas eue toutes mes peines! que la fin de mes jours seroit remplie d'amertume!

Quand

Quand même madame Duval seroit digne de remplir la tâche qu'elle veut entreprendre, je doute que j'eusse assez de force pour lui céder mon élève ; mais telle que je la connois, non-seulement ma tendresse, mais même les sentimens de l'humanité se révoltent à la seule idée de lui abandonner le dépôt sacré qui m'a été confié. La quitter ! moi, qui consentois à peine qu'elle rendit une visite par an au château de Howard-Grove ! Pardonnez, madame ; je ne suis pas insensible à l'honneur que vous nous faites : mais telle est l'impression qu'ont laissée dans mon cœur les calamités de la mère, que je ne perds pas un instant mon élève de vue, sans être agité par des craintes et des frayeurs qui sont plus fortes que moi. Ma tendresse et ma foiblesse vont jusqu'à ce point. Hélas ! madame, elle est le seul lien qui m'attache encore à ce monde ; j'espère de vos bontés que vous ne jugerez pas mes sentimens avec trop de rigueur.

Permettez que je présente mes très-humbles respects à madame et à miss Mirvan. J'ai l'honneur d'être, etc.

ARTHUR VILLARS.

LETTRE III.

(écrite plusieurs mois après la dernière.)

Lady Howard à M. Villars.

Howard-Grove, 8 mars.

Monsieur,

Votre dernière lettre m'a fait un plaisir infini. Quelle satisfaction pour vous et pour vos amis, de vous voir relevé d'une aussi longue maladie ! Tous les habitans de ce château font mille vœux pour votre prompt et parfait rétablissement.

Ne penserez-vous pas que je vais tirer parti de cet heureux événement, si je vous parle encore de votre pupille et de Howard-Grove dans une même phrase ? Souvenez-vous cependant de la résignation avec laquelle nous avons consenti à vous la laisser pendant toute votre maladie ; ce n'est qu'avec beaucoup de peine que nous nous sommes défendus de vous demander sa société. Ma petite-fille, sur-tout, désire vivement de rejoindre l'amie de son enfance, et moi-même je brûle d'impatience de

prouver l'estime que j'avois pour l'infortunée lady Belmont, en rendant service à son enfant; c'est, je pense, la meilleure façon d'honorer sa mémoire. Permettez donc, monsieur, que je vous communique un plan que j'ai formé de concert avec madame Mirvan, dès que nous avons appris la nouvelle de votre convalescence.

Mon dessein n'est pas de vous effrayer. — Mais croyez-vous pouvoir vous séparer de votre élève pendant deux ou trois mois? Madame Mirvan se propose de passer le printemps prochain à Londres: ma petite-fille l'y accompagnera pour la première fois. Elles souhaitent, mon cher ami, l'une et l'autre, que votre aimable pupille soit de la partie; le voyage en sera d'autant plus agréable. Madame Mirvan partagera ses soins et ses attentions entre elle et sa propre fille. Ne soyez point surpris de ce projet; il est temps que votre élève commence à connoître le monde. Les jeunes gens qui en sont trop sévèrement séquestrés, s'en font une trop haute idée: leur imagination vive et romanesque le peint comme un paradis qu'on leur a caché injustement; mais lorsqu'ils l'ont vu de près et à temps, ils apprennent à l'envisager tel qu'il est, partagé entre les peines et les plaisirs, l'espérance et les revers.

Ne craignez rien de sir John Belmont. Ce misérable est actuellement en voyage, et n'est point attendu de retour cette année.

Eh bien ! mon cher monsieur, que dites-vous de notre plan ? J'espère qu'il aura votre approbation ; sinon, je me soumettrai également à votre décision, comme à celle d'un homme que je respecte et que j'estime. C'est avec ces sentimens que je suis, etc.

M. Howard.

LETTTE IV.

M. Villars à Lady Howard.

Berry-Hill, 12 *mars*.

Je suis fâché de paroître obstiné, et je rougis de passer pour un homme intéressé. Ce n'est point pour satisfaire ma seule inclination que j'ai retenu ma jeune pupille à la campagne. Destinée, selon toutes les apparences, à ne posséder qu'une fortune très-médiocre, j'ai souhaité d'y proportionner ses vues. L'esprit n'est que trop enclin au plaisir, ne se livre que trop aisément à la dissipation : je me suis ap-

pliqué à la mettre en garde contre ces sortes d'illusions ; j'ai tâché de l'accoutumer à s'en passer et à les mépriser. Mais le temps approche où mes instructions doivent cesser ; elle doit juger désormais par sa propre expérience, et par les observations qu'elle aura occasion de faire elle-même. Si je l'ai mise en état de le faire avec discernement et à son avantage, je croirai avoir contribué beaucoup à son bien-être. Elle est actuellement dans l'âge du bonheur : — qu'elle en jouisse donc ! Je la remets à votre protection, madame, et je souhaite que vous la trouviez digne d'une partie des bontés qui l'attendent chez vous.

Jusqu'ici, je souscris volontiers à ce que vous me demandez. Tant que je saurai ma pupille entre les mains de lady Howard, son absence ne me donnera aucune inquiétude ; et si je suis privé de sa société, je serai du moins convaincu qu'elle est en pleine sûreté, autant que si elle étoit restée avec moi. Mais pouvez-vous, après cela, me proposer sérieusement, madame, de l'introduire dans les assemblées tumultueuses de Londres ? Permettez-moi de vous demander à quel propos et dans quel dessein ? Un jeune cœur est rarement sans ambition ; il faut le réprimer de bonne heure, et c'est le

premier pas vers le contentement ; car, diminuer notre attente, c'est augmenter nos jouissances. Je ne crains rien plus que d'exalter trop les espérances et les vues de mon élève, ce qui seroit très-aisé avec la vivacité naturelle de son caractère. Les connoissances de madame Mirvan dans la capitale appartiennent toutes au cercle du grand monde. Cette enfant ingénue, avec trop de beauté pour ne pas être remarquée, a trop de sensibilité pour y être indifférente ; mais sa fortune n'est pas assez considérable pour tenter un homme de façon.

Rappelez-vous, madame, tout ce que sa situation a de cruel : enfant unique d'un riche baronet, qu'elle n'a jamais vu, dont elle a droit d'avoir le caractère en horreur, elle n'ose pas même prétendre à son nom. Héritière légitime de ses biens, y a-t-il la moindre apparence qu'il la reconnoîtra jamais pour sa fille ? Et, aussi long-temps qu'il persistera à désavouer son mariage avec miss Evelyn, je ne souffrirai point, madame, qu'il lui accorde, par faveur, une partie de ses droits, ce seroit les acheter aux dépens de l'honneur de sa mère.

Quant aux biens de M. Evelyn, madame Duval et sa famille auront grand soin de se les approprier ; je n'en attends rien du tout.

Ainsi, malgré les titres les plus réels, cette enfant délaissée se voit frustrée à la fois de deux riches successions, et ses espérances se trouvent bornées aux faveurs qu'elle attend de l'adoption et de l'amitié. Cependant ses revenus pourront suffire à son bonheur, si elle demeure dans le cercle d'une vie retirée ; mais ils ne lui permettent point de se jeter dans le luxe d'une femme de la capitale.

Souffrez donc, madame, que pendant que miss Mirvan brillera dans le grand monde, ma fille continue à goûter les plaisirs d'une humble retraite, les seuls qui peuvent convenir à son état.

J'espère, madame, que ce raisonnement obtiendra votre approbation ; j'ai d'ailleurs un autre motif de grand poids. Je ne voudrois choquer personne ; et si madame Duval venoit à savoir qu'après le refus que je lui ai fait, je permets à sa petite-fille d'aller à Londres pour une partie de plaisir, elle seroit autorisée à m'accuser d'injustice.

En la gardant chez-vous, à Howard-Grove, tous ces scrupules disparoissent. Madame Clinton l'y accompagnera la semaine prochaine : c'est une femme de mérite qui a été ci-devant la nourrice de mon élève, et qui me sert actuellement comme ménagère.

Jusqu'ici, la pupille a porté le nom d'*Anville*, et j'ai répandu dans notre voisinage que son père, un de mes amis intimes, l'a confiée à ma tutelle. Avant que de vous l'envoyer, j'ai cru qu'il étoit nécessaire de la mettre au fait des circonstances fâcheuses de sa naissance. En lui cachant son nom et sa famille, j'ai cherché à la préserver d'une curiosité indiscrète; mais je veux épargner à sa délicatesse le chagrin d'apprendre ses malheurs par quelque hazard imprévu.

N'attendez pas trop, madame, de ma pupille : c'est une petite campagnarde qui n'a aucune connoissance du monde; et, quoique j'ai fait l'impossible pour lui donner une bonne éducation, je n'ai pu cependant suffire à tout dans un endroit isolé, éloigné de sept milles de Dorchester, la ville la plus proche. Vous vous appercevrez d'une quantité de petits défauts qui devoient naturellement m'échapper. Elle doit être bien changée depuis la dernière visite qu'elle a faite à Howard-Grove; mais je ne veux point vous prévenir; je l'abandonne à votre jugement, et je vous supplie de me dire sincèrement ce que vous pensez d'elle. Je suis, etc.

ARTHUR VILLARS.

LETTRE V.

M. Villars à Lady Howard.

18 *mars*.

Madame,

Cette lettre vous sera remise par mon enfant, — l'enfant de mon adoption, — de mon affection. Privée des plus doux liens de la nature, elle mérite de trouver des ressources dans le sein de l'amitié. Je vous l'envoie innocente comme les anges, pure comme le jour; et avec elle je vous envoie le cœur de votre ami, son unique espoir sur la terre, l'objet de ses plus tendres soins. Pour elle seule, madame, j'ai souhaité de vivre encore; pour elle seule je suis prêt à mourir avec joie. Rendez-la-moi avec toute l'innocence qu'elle vous apporte, et vous aurez rempli mes plus chères espérances.

Arthur Villars.

LETTRE VI.

Lady Howard à M. Villars.

Howard-Grove.

Monsieur,

Le ton solemnel que vous employez en m'envoyant votre fille, a diminué en quelque sorte le plaisir que me faisoit cette marque de votre confiance. Je crains que vous ne souffriez trop de votre complaisance ; et, dans ce cas, je me reprocherois la vivacité avec laquelle je vous ai demandé cette faveur : mais souvenez-vous, monsieur, qu'elle n'est qu'à une très-petite distance de chez-vous, et soyez assuré que je ne la retiendrai pas un instant au-delà du terme que vous fixerez à son absence.

Vous voulez savoir ce que je pense d'elle ? C'est un petit ange ! et je ne m'étonne plus que vous vous attribuiez sur elle des droits exclusifs : mais vous devez sentir combien il vous sera difficile de conserver ces droits à la longue.

Sa physionomie et toute sa figure s'accor-

dent pleinement avec l'idée que je me formois d'une beauté parfaite ; et la chose est si frappante, qu'il n'y a pas moyen de la passer sous silence, quoique nous attachions, vous et moi, peu de prix à un aussi frêle avantage. Si j'avois ignoré de qui elle tient son éducation, j'aurois été en peine, au premier coup-d'œil, de son esprit : on a remarqué depuis long-temps, et avec raison, que la sottise va presque toujours de pair avec la beauté.

Elle a la même douceur dans ses manières, les mêmes graces naturelles dans sa démarche, qui distinguoient si favorablemeut sa mère. Son caractère est l'ingénuité, la naïveté même ; et, quoique douée d'un jugement exquis et d'une grande pénétration d'esprit, elle y joint un certain air d'inexpérience et d'innocence qui la rend on ne peut pas plus intéressante.

Vous auriez tort de regretter la retraite dans laquelle elle a vécu ; un penchant naturel à obliger, et des façons infiniment prévenantes, lui tiennent lieu de cette politesse qu'on acquiert dans le grand monde.

Je remarquai, à ma satisfaction, que cette aimable enfant s'attache de plus en plus à ma petite-fille : celle-ci est aussi éloignée de tout

ce qui s'appelle amour-propre ou fantaisie ; que votre jeune élève l'est de la ruse. Leurs liaisons leur seront réciproquement utiles : l'émulation qui en résultera leur fera beaucoup de bien ; car l'envie n'y sera pas mêlée. Je veux qu'elles se tiennent lieu de sœurs l'une et l'autre.

Soyez convaincu, mon cher monsieur, que nous aurons soin de votre fille comme de notre propre enfant. Nous réunissons nos vœux sincères pour votre santé et pour votre prospérité, et nous vous remercions de la faveur que vous nous avez accordée, etc.

M. HOWARD.

LETTRE VII.

Lady HOWARD à M. VILLARS.

Howard-Grove, 26 mars.

NE vous allarmez-pas, mon digne ami, de me voir déjà revenir à la charge. Je n'admets point de cérémonies dans mes correspondances ; et, sans attendre régulièrement des réponses à mes lettres, sans me piquer moi-

moi-même de ponctualité, il suffit que je sois dans le cas de réclamer votre indulgence, pour que je mette la main à la plume. Madame Mirvan vient de recevoir une lettre de son époux : après une très-longue absence, il lui marque l'agréable nouvelle, qu'il compte d'être rendu à Londres dans les premiers jours de la semaine prochaine. Ma fille et le capitaine ont été séparés depuis environ sept ans : ainsi je me dispense de vous dire quelle joie, quelle surprise, quelle confusion, le retour de M. Mirvan répand dans Howard-Grove. Ma fille, comme vous pensez-bien, ira incessamment en ville à sa rencontre : ma petite-fille est obligée de la suivre ; je suis fâchée de ne pas pouvoir en faire autant.

Maintenant, mon cher monsieur, je n'ai plus le courage de continuer. De grace ! oserai-je demander — permettrez-vous que votre fille les accompagne ? N'allez - pas dire que nous sommes indiscrètes. Considérez tous les motifs qui concourent dans ce moment-ci à lui rendre le séjour de Londres infiniment agréable : l'événement heureux qui donne lieu à ce voyage, l'alégresse de tous ceux qui seront de la partie. Opposez à cela la vie ennuyeuse à laquelle elle sera réduite, si elle

reste ici avec une vieille femme solitaire pour toute société, tandis qu'elle saura que toute la famille nage dans la joie : voilà des circonstances qui semblent mériter votre attention.

Madame Mirvan me prie de vous assurer qu'une semaine est tout ce qu'elle demande ; car elle est sûre que le capitaine qui hait Londres, pressera son retour à Howard-Grove. D'ailleurs, Marie desire avec tant d'ardeur d'avoir son amie avec elle, qu'un refus de votre part la priveroit de la moitié du plaisir qu'elle se promet de cette course.

En attendant, monsieur, je ne veux rien vous cacher ; je ne vous garantis point qu'ils mèneront à Londres une vie retirée, et même cela n'est nullement apparent. Mais ne craignez rien de madame Duval : elle n'a aucune correspondance en Angleterre ; ce qu'elle apprend de nous, n'est que par des bruits publics. Le nom que porte votre fille, ne sauroit lui être connu ; et, supposé même qu'elle vînt à savoir que notre jeune amie ait passé une huitaine de jours en ville dans une occasion aussi extraordinaire, il n'est pas possible qu'elle s'en tienne offensée.

Madame Mirvan vous assure que si vous déférez à sa demande, ses *deux* enfans parta-

geront également son temps et ses attentions. Elle a donné commission à un ami d'arrêter une maison pour elle ; la réponse ne tardera à venir, et j'attendrai dans cet intervalle votre décision. Votre fille vous écrit elle-même ; sa lettre sera plus que toutes nos sollicitations.

Madame Mirvan vous fait ses complimens, dans le cas seulement, à ce qu'elle dit, où vous accorderez votre consentement ; pas autrement.

Adieu, mon cher monsieur ; nous espérons tout de votre bonté.

M. HOWARD.

LETTRE VIII.

ÉVELINA à M. VILLARS.

CETTE maison est le séjour de la joie ; chaque physionomie annonce la gaîté ; tout le monde vous aborde avec un souris sur les lèvres. Je ne fais que roder pour m'amuser de la confusion qui y règne. On prépare une chambre sur le jardin pour servir de cabinet d'étude au capitaine. Lady Howard n'est pas un instant à la même place ; miss Mirvan fait

des bonnets ; on s'occupe de tout côté ; on court de chambre en chambre ; on donne des ordres ; on les révoque ; on en donne de nouveaux ; tout est en désordre et en agitation.

J'ai une prière à vous faire, mon cher monsieur, et j'espère que vous ne m'accuserez point d'abuser de vos bontés. Lady Howard veut absolument que je vous écrive ; comment m'y prendre ? une prière suppose des besoins ; et m'en avez-vous jamais laissé ?

Je suis confuse d'avoir commencé cette lettre, mais ces chères dames sont si pressantes ! — Je ne puis m'empêcher de l'avouer ; les plaisirs auxquels elles m'invitent de prendre part me tentent beaucoup, pourvu seulement que vous ne le désapprouviez pas.

Elles vont faire un court séjour à Londres. Le capitaine les y joindra dans peu de jours. Madame Mirvan sera accompagnée de sa fille. — Quelle délicieuse partie ! et cependant je ne me sens pas une envie excessive de les suivre ; du moins je crois que je demeurerai avec plaisir si vous le désirez.

Assurée, mon très-cher monsieur, de votre bonté, de votre amitié, de votre indulgence, me seroit-il permis de souhaiter quelque chose sans votre agrément ? Décidez, je vous prie,

sans craindre de me gêner ou de m'affliger. Tant que je serai dans l'incertitude, j'espérerai peut-être ; mais dès que vous aurez prononcé, je n'aurai rien à répliquer.

Elles me disent que Londres est actuellement dans tout son brillant. Deux spectacles, — l'Opéra, — le Ranelagh, — le Panthéon ; — vous voyez que je sais déjà tous ces noms par cœur. Néanmoins je n'ai encore rien disposé pour mon départ ; et s'il faut que je reste, je les verrai monter en chaise, sans qu'il m'en coûte un soupir, quoique je sois sûre de ne plus retrouver une occasion comme celle-là. Leur joie sera si complète, qu'il est naturel de désirer de la partager.

Suis-je donc ensorcellée ? Je me proposois en commençant de ne pas insister ; mais ma plume, — ou plutôt mes idées l'emportent. Je l'avoue malgré moi, votre consentement me tient à cœur.

Je me repens déjà d'avoir laissé échapper cet aveu : oubliez, je vous supplie, ce que je viens d'écrire, si ce voyage vous déplaît. Je finis ; car plus je pense à cette affaire, moins elle me devient indifférente.

Adieu, mon très-honoré, mon très-respecté, mon très-aimé père ; car comment

puis-je vous appeler autrement ? Je ne connois de bonheur ou de chagrin, d'espérance ou de crainte, que ceux que votre satisfaction ou votre déplaisir peuvent me donner. Si vous me refusez, je suis sûre que ce ne sera pas sans de fortes raisons, et je ne doute pas que je n'y souscrive volontiers. — J'espère encore cependant, —peut-être pourrez-vous me laisser aller. Je suis avec une entière affection,

ÉVELINA.

Je n'ose pas signer *Anville* une lettre adressée à vous ; et quel autre nom m'est-il permis de prendre ?

LETTRE IX.

M. VILLARS à ÉVELINA.

Berry-Hill, 28 *mars*.

JE n'ai pas la force de résister à une sollicitation pressante. Loin d'usurper sur vous, mon enfant, une autorité qui porte atteinte à votre liberté, je ne consulte que la prudence pour m'épargner les angoises du repentir. Votre impatience de voir Londres, ne me sur-

prend point, puisque la vivacité de votre imagination vous peint cette ville avec des couleurs si avantageuses ; je souhaite seulement que votre attente ne soit pas trompée. Vous refuser, ce seroit exalter vos idées. Je ne demande pas mieux que de contribuer au bonheur de mon Évelina : ainsi je vous accorde mon consentement. Partez, mon enfant ; que le ciel soit votre guide ! qu'il vous conserve et vous fortifie ! Je le prierai nuit et jour pour votre félicité. Qu'il vous prenne sous sa garde, qu'il veille sur vous, qu'il vous préserve de tout danger, de toute adversité ! Qu'il écarte de votre personne le vice, autant qu'il est éloigné de votre cœur ! Qu'il me donne enfin la dernière consolation que je lui demande, celle de fermer les yeux dans les bras d'une fille qui m'est si chère, et qui mérite tant de l'être.

ARTHUR VILLARS.

LETTRE X.

ÉVELINA à M. VILLARS.

Londres, Queen-Street, samedi 2 avril.

J'ARRIVE dans ce moment, et déjà je me prépare d'aller à Drury-Lane. Le célèbre Gar-

rick remplira le rôle de *Ranger*. Je suis toute en extase. Miss Mirvan ne l'est pas moins. Quel heureux hasard, en effet, de voir Garrick, lui qui joue si rarement ! Nous avons eu bien de la peine à arracher le consentement de madame Mirvan : elle prétend que nous ne sommes pas assez habillées pour paroître en public ; car nous n'avons pas encore eu le temps de *nous monter au ton de Londres*. A force de la tourmenter, nous avons obtenu cependant une loge écartée, où nous ne serons vues de personne. Quant à moi, toute place m'est égale ; je serai inconnue à la première comme à la dernière.

J'interromps ici ma lettre. A peine ai-je le temps de respirer. — Je remarquerai seulement que la magnificence des maisons et des rues de Londres ne répond pas à l'idée que j'en avois.

Je vous dis adieu, monsieur, pour le présent : je ne pouvois m'empêcher de vous écrire un mot à mon arrivée ; car je suppose que ma lettre de remercîment est encore en chemin.

Samedi au soir.

Me voici de retour du spectacle, ivre de plaisir ! C'est à bien juste titre que M. Gar-

rick mérite sa réputation et une admiration universelle. Je n'avois point d'idée d'un aussi grand acteur.

Quelle aisance, quelle vivacité dans son jeu ! quelles graces dans tous ses mouvemens ! quel feu et quel expression dans ses yeux ! Je ne pouvois pas me persuader qu'il débitoit de mémoire ; chaque mot semble partir de l'impulsion du moment.

Son action est à la fois agréable et sans gêne : sa voix distincte et mélodieuse, et en même temps merveilleusement variée dans tous ses tons, pleine de vie ; chaque regard est une *parole*.

J'aurois donné tout au monde pour voir recommencer la pièce. — Et lorsque je le vis danser, — oh ! que j'enviois Clarinde ! J'étois tentée de sauter sur le théâtre pour me mettre de la partie.

Vous me prendrez pour une folle : ainsi je ferai bien de quitter ici la plume. Mais je vous proteste que vous seriez enchanté vous-même de Garrick, si vous le voyez. Je vais prier madame Mirvan de nous envoyer au spectacle tous les jours que nous passerons ici. Elle me comble de bontés ; et Marie, sa charmante fille, est la plus aimable enfant du monde.

Chaque soir, monsieur, je vous rendrai compte de ma journée, avec autant de vérité que si j'étois sous vos yeux.

Dimanche.

Nous avons été ce matin à la chapelle de Portland, et, après le service, nous nous sommes promenées dans le mail du parc Saint-James, qui n'a nullement rempli mon attente. C'est une longue allée couverte d'un gravier sale, très-incommode pour les piétons : les deux extrémités, au lieu de présenter des vues découvertes, sont bornées par des maisons de briques. Lorsque madame Mirvan me fit remarquer *le Palais*, je pensai tomber de mon haut.

Quoiqu'il en soit, la promenade nous fit plaisir : tout le monde avoit l'air gai, et sembloit content. Les femmes étoient extrêmement parées : miss Mirvan et moi, nous ne pouvions pas assez les regarder. Madame Mirvan rencontra plusieurs de ses amies : cela n'étoit pas surprenant, car jamais je ne vis une pareille foule. Je cherchois aussi si je ne trouverois personne de ma connoissance ; je n'en vis point, et cela me parut singulier : je croyois que le monde entier étoit réuni ici.

Madame Mirvan dit que nous ne retournerons point au parc dimanche prochain, supposé même que nous soyons encore en ville : on nous conduira aux jardins de Kensington, où l'on dit qu'il y a meilleure société. C'est ce qu'on a de la peine à croire, lorsque l'on sort d'un cercle si brillant.

Lundi.

Nous sommes invitées ce soir à un bal privé qui se donne chez madame Stanley, femme du bon ton, et l'une des connoissances de madame Mirvan.

Nous avons passé notre matinée à courir les boutiques, pour acheter des étoffes, des bonnets, des gazes et autres bagatelles.

Ces boutiques sont assez amusantes, surtout celles des merciers : vous voyez dans chacune une demi-douzaine d'hommes, qui, à force de révérences et de souris, cherchent à être remarqués. On nous conduisit de l'un à l'autre, et nous passâmes de salle en salle avec tant de cérémonies, que j'eus d'abord peur de suivre.

Je crus que je ne viendrois jamais à bout de choisir une étoffe ; ils en montrèrent une si prodigieuse quantité, que je ne savois auxquelles m'en tenir : d'ailleurs, ils les vantoient

avec tant de complaisance, qu'on eût dit que, pour m'engager à acheter toutes leurs marchandises, il ne s'agissoit que de m'en donner bonne opinion ; et, en vérité, j'aurois voulu pouvoir acheter davantage, à cause des peines qu'ils se donnoient.

Chez les marchands de modes, nous vîmes des dames habillées avec tant d'éclat, qu'on eût dit qu'elles étoient sorties pour rendre des visites, plutôt que pour faire des emplettes. Mais ce qui m'amusa le plus, c'est que, dans ces boutiques, nous étions presque toujours servies par des hommes, et, ce qui est bien pis, par des hommes affectés et précieux. Ils étoient mieux instruits que nous des moindres détails de nos ajustemens, et ils recommandoient leurs bonnets et leurs rubans avec un air d'importance qui me donna envie de leur demander depuis quand ils avoient cessé d'en porter.

La vîtesse avec laquelle on travaille dans ces grandes boutiques, est surprenante ; ils m'ont promis pour ce soir un assortiment complet.

Je suis actuellement entre les mains du perruquier, et je ne me retrouve plus la même tête. On l'a chargée de poudre, d'épingles noires et d'un grand coussin. Je doute que vous me reconnussiez, car ma physionomie est toute

différente

différente de ce qu'elle étoit sans coiffure. Accoutumée à m'arranger moi-même, je crains que je n'y réussisse pas de si-tôt, tant ma chevelure se trouve entortillée ou *tapée*, comme on dit en termes de l'art.

Le bal de ce soir me met mal à mon aise ; car vous savez que je n'ai jamais dansé qu'à l'école. Madame Mirvan me dit cependant qu'il n'y a pas là de quoi être embarrassée ; je n'en souhaite pas moins que cette fête soit passée.

Adieu, mon cher monsieur ; excusez, de grace, le fratras dont cette lettre est remplie ; peut-être le séjour de la capitale polira-t-il mon style, et que dans la suite je pourrai vous offrir une correspondance plus digne de votre attention. En attendant, je suis, *en dépit de mon peu de savoir*, etc.

ÉVELINA.

La pauvre miss Mirvan est obligée de refaire tous ses bonnets, qui ne sont pas montés à la hauteur des coiffures de Londres.

LETTRE XI.

Suite de la Lettre d'ÉVELINA.

Mardi matin, 5 avril.

J'AI bien des choses à vous dire, et je passerai la matinée à vous écrire. Je m'étois proposé, à la vérité, d'employer mes soirées à vous rendre compte des aventures du jour ; mais cet arrangement devient impossible : les divertissemens de cette capitale sont poussés si avant dans la nuit, que si je voulois m'occuper encore après le souper, il me faudroit renoncer entièrement au sommeil.

Nous avons passé hier une soirée des plus extraordinaires. Comme nous étions invitées à ce qu'on appelle ici un *bal privé*, je comptois n'y trouver qu'une douzaine de personnes : au lieu de cela, je suis tombée au milieu d'un demi-monde. Imaginez-vous deux grandes salles, remplies autant qu'elles pouvoient l'être ; dans l'une, on avoit dressé des tables à jeu pour les femmes mariées ; l'autre étoit pour la danse. Ma mère (car madame Mirvan me nomme toujours sa fille) nous dit qu'elle res-

teroit avec Marie et moi, jusqu'à ce que nous fussions pourvues de danseurs, et qu'ensuite elle iroit faire sa partie.

Les hommes passoient et repassoient devant nous, sembloient se dire qu'ils étoient sûrs de nous, comme si nous n'étions-là que pour attendre l'honneur de leurs ordres. Ces messieurs se promenoient d'un air distrait et nonchalant, vraisemblablement pour nous tenir en suspens. Miss Mirvan et moi, nous ne fûmes pas les seules qui eûmes à nous plaindre ; aucune des femmes ne fut mieux traitée. J'étois piquée au point que je résolus de me passer de la danse, plutôt que de supporter de telles manières, et d'accepter le bras du premier venu qui daigneroit me l'offrir.

Un jeune homme qui nous avoit déjà fixées depuis quelque temps assez cavalièrement, s'avança vers moi sur la pointe des pieds : un petit souris de commande et un ajustement de fat, indiquoient assez qu'il cherchoit à s'attirer les yeux de l'assemblée, quelque laid qu'il fût d'ailleurs.

Il se prosterna jusqu'à terre ; et en me présentant la main avec un geste infiniment étudié, il me dit d'un ton de voix fort niais : « Est-il permis, madame » ? Puis il se tut un

moment, et se mit en devoir de prendre mon bras. Je le retirai, et j'eus de la peine à m'empêcher de lui rire au nez. « Vous voudrez bien,
» madame, continua-t-il en affectant de s'in-
» terrompre à tout moment, m'accorder l'hon-
» neur et l'avantage, — si je n'ai pas le mal-
» heur d'arriver trop tard, — pour vous de-
» mander l'honneur et l'avantage ». — Et il voulut de nouveau s'emparer de ma main. Je baissai la tête, je le priai de m'excuser, et je me tournai vers miss Mirvan, car je riois tout de bon. Il me demanda alors si quelqu'un plus fortuné que lui l'avoit déjà devancé. Je lui répondis que non, et qu'apparemment je ne danserois pas du tout. Il me répliqua qu'il ne s'engageroit pas de son côté, dans l'espérance de me voir encore changer de résolution ; et, après avoir marmoté quelques propos ridicules, dans lesquels il mêla les mots de *chagrin* et de *malheur*, il se retira avec son air souriant qui ne l'avoit pas quitté un instant.

Pendant ce petit dialogue, miss Mirvan, comme nous nous le rappelâmes ensuite, s'étoit entretenue avec la dame du logis. Bientôt après un autre jeune homme, âgé d'environ vingt-six ans, mis avec élégance, quoique sans fatuité, et d'une très-belle figure, m'ac-

costa d'un air poli et galant, et me pria de lui faire l'honneur de lui accorder mon bras, si je n'étois pas encore engagée. Je ne vis pas trop quel pouvoit être *l'honneur* qui lui en viendroit ; mais ces sortes de phrases sont de simples façons de parler, qu'on emploie indifféremment et sans distinction de personne.

Je fis la révérence, et suis sûre que je rougissois ; l'idée de danser en présence de tant de monde, et sur-tout avec un inconnu, me déconcerta : cependant la chose étoit inévitable ; car j'eus beau promener mes regards dans la salle, je n'y rencontrois personne qui ne fût étranger pour moi Je donnai donc le bras à mon cavalier, et nous allâmes joindre les rangs.

Les menuets étoient finis avant que nous arrivassions ; nos marchands de modes n'avoient été prêts que fort tard.

Mon danseur témoigna une grande envie de lier conversation avec moi ; mais je fus tellement intimidée, que je pouvois à peine proférer une parole ; et si je n'avois pas été honteuse de changer d'avis à chaque instant, je serois retournée à ma chaise pour ne pas danser de toute la soirée.

Il fut surpris de mon embarras, qui n'étoit que trop visible. Je ne sais ce qu'il pensa de

moi ; mais il ne me dit plus rien, et je ne pus prendre sur moi de lui avouer que mon trouble venoit de ce que je n'étois pas accoutumée à danser en grande société.

Sa conversation étoit pleine de bon sens et d'esprit, son air et son abord noble et aisé, ses manières douces, polies et engageantes, sa figure élégante, et sa physionomie la plus animée et la plus expressive que j'aie jamais vue.

Peu après, miss Mirvan prit sa place à côté de nous ; elle vint me dire à l'oreille que mon cavalier étoit un homme de condition. Cette découverte ne servit qu'à augmenter mon désordre. « Combien il aura de regret, me disois-» je, d'avoir fait tomber son choix sur une » petite campagnarde, sans usage du monde, » qui craint à chaque pas de faire une incon-» gruité » !

L'idée de me voir engagée avec un homme, à tous égards si fort au-dessus de moi, m'avoit déjà jetée dans la plus grande confusion, et vous pensez bien que je ne fus pas trop rassurée en entendant dire à une dame qui passa devant nous : « Voilà une danse des plus diffi-» ciles ».

« Oh ! dans ce cas, dit Marie à son danseur,

» je vous demande la permission de ne pas en
» être, et d'attendre la suivante ».

« J'en ferai autant, ajoutai-je ; car égale-
» ment je ne m'en tirerois pas »

Marie me répondit qu'il falloit en prévenir mon cavalier, qui s'étoit détourné pour parler à quelqu'un. Je n'eus pas le courage de lui adresser la parole, et nous nous glissâmes tous trois hors des rangs, pour nous asseoir au bout de la salle.

Malheureusement pour moi, miss Mirvan se laissa entraîner de nouveau dans la danse ; et au moment où elle se leva, elle s'écria : « Ma
» chère, je vois là-bas votre cavalier, le lord
» Orville, qui court la salle pour vous cher-
» cher ».

Je la suppliois de ne pas m'abandonner ; mais elle le devoit. J'étois plus mal à mon aise que jamais ; j'eusse donné tout au monde pour trouver madame Mirvan, et pour la prier de me justifier dans l'esprit du lord ; car que pouvois-je alléguer pour excuser mon impolitesse ? Il devoit me prendre pour une imbécille ou pour une folle. Quelqu'un qui connoît le monde et ses usages, ne peut se faire une idée du trouble dont j'étois agitée.

J'étois dans la plus grande confusion ; j'ob-

servois qu'il me cherchoit par-tout d'un air embarrassé : mais quand je vis à la fin qu'il s'avançoit vers l'endroit où j'étois, je pensai tomber à la renverse. Je ne me sentois pas en état de l'attendre ; car je ne savois que lui dire. Je me levai donc, et je me précipitai dans la salle du jeu, bien résolue de passer le reste de la soiree à côté de madame Mirvan, et de ne pas danser du tout. Mais avant que de la découvrir, mylord Orville me joignit.

Il s'informa si j'étois incommodée. Vous vous imaginez sans doute, monsieur, combien je fus déconcertée. Au lieu de répondre, je baissois sottement la tête, et je fixois mon éventail.

Il me demanda d'un ton grave et respectueux, s'il avoit eu le malheur de me déplaire.

« Non, certes, répliquai-je ». Et pour changer de conversation et prévenir de nouvelles questions, je le priai de me dire s'il n'avoit pas vu la jeune dame avec laquelle j'avois parlé tantôt.

« Non ; mais ordonnez-vous que j'aille la » chercher » ?

« Point du tout ».

« Y a-t-il quelqu'autre à qui vous souhaite- » riez de parler » ?

Je lui dis que non, avant que de savoir que je répondois.

« Aurai-je l'avantage de vous offrir quel-
» ques rafraîchissemens » ?

Je fis une inclination de tête sans le vouloir, et il partit comme une éclair.

Je commençois à me fâcher contre moi-même, et je me remis assez pour m'appercevoir de la ridicule figure que je faisois ; mais j'étois trop hors de moi pour penser ou pour agir convenablement.

Si le lord n'avoit été de retour dans un clin-d'œil, je me serois peut-être échappée une seconde fois. Il m'apporta un verre de limonade. Dès que je l'eus pris, il me dit qu'il se flattoit que je lui accorderois l'honneur de ma main pour la danse que l'on venoit de commencer.

Le souvenir de la conduite puérile que j'avois tenue auparavant, fit renaître mes craintes plus que jamais. Je tremblois de danser devant tant de monde, et avec un homme de ce rang. Je crois qu'il remarqua mon embarras, car il me supplia de reprendre ma place, si la danse ne m'amusoit pas : je n'eus garde d'accepter la proposition, car je n'avois déjà fait que trop de sottises ; à peine cependant pouvois-je me soutenir sur mes jambes.

Préparée de la sorte, il est aisé de s'imaginer que je me tirai très-mal d'affaire. Je m'attendois à voir le lord outré de la mauvaise étoile qui l'avoit guidé dans son choix ; mais, à ma grande consolation, il parut assez content ; il m'avoit aidée et encouragée de son mieux. Ces gens du monde ont trop de présence d'esprit pour découvrir jamais leur trouble et leur mauvaise humeur, quand même ils en auroient le cœur navré ; eussé-je été la première personne de l'assemblée, il n'auroit pu me traiter avec plus d'égards et de politesse.

Je ne parvins point à me remettre, pas même après la danse ; mon cavalier me présenta un siége, en me disant qu'il ne souffriroit pas que je me fatiguasse par complaisance.

Avec un peu plus d'habileté, ou seulement avec un peu plus de courage, j'aurois pu lier une conversation très-intéressante. Je vis alors que la naissance du lord Orville étoit son moindre mérite, et qu'il se distinguoit bien plus par son esprit et ses manières. Rien de plus juste et de plus piquant que ses remarques sur l'ensemble de notre société. Je ne conçois pas comment je pus rester aussi indifférente ; mais je me rappelois toujours le misérable rôle que j'avois joué en présence d'un observateur

si délicat; et ce qui m'empêcha de goûter ses plaisanteries, c'est ce qui excita ma compassion pour d'autres. Cependant, je n'avois pas le courage ni de prendre leur défense, ni de railler à mon tour; je me bornois à écouter dans un profond silence.

Voyant que cet entretien ne faisoit pas fortune, il se mit à parler des assemblées publiques, des concerts; mais il ne tarda pas à s'appercevoir que je n'en avois aucune idée.

Enfin il laissa tomber la conversation, avec une adresse infinie, sur les agrémens et les occupations de la campagne.

Pour le coup, je ne devois plus douter que son intention ne fût de me mettre à l'épreuve, et qu'il vouloit essayer s'il n'y avoit aucun moyen de me faire parler. Cette réflexion mit de nouveau mon esprit à la gêne; j'en demeurai aux monosyllabes, et encore tâchai-je de les éviter tant que je pouvois.

Mylord Orville continuoit à donner cours à sa belle humeur, et moi je tenois toujours la tête sottement baissée. Au moment que j'y pensois le moins, ce même fat qui m'avoit demandée précédemment, s'approcha avec un air d'importance ridicule; et, après deux ou trois grandes révérences, il dit: « Je vous

» demande pardon, madame, — et à vous
» aussi, mylord, — de ce que j'interromps
» un entretien aussi agréable, — qui sans
» doute vous amuse davantage — que les
» offres que j'eus l'honneur de vous faire tan-
» tôt; mais — »

Je partis, à ce mot, d'un grand éclat de rire : je rougis de ma sottise ; mais je ne pus m'en empêcher. Figurez-vous, d'un côté, ce petit-maître avec son air présomptueux, une tabatière à la main, de l'autre, la physionomie de mylord Orville, où se peignoit la plus extrême surprise, — et je vous demande s'il y avoit moyen de tenir son sérieux ?

Je riois pour la première fois depuis que miss Mirvan m'avoit quittée; et pendant tout ce temps j'avois été plus disposée à pleurer qu'à rire. Mylord Orville me regarda avec attention : le petit-maitre dont j'ignore le nom, étoit furieux ; il me dit d'un air de suffisance : « Arrêtez, madame, je vous prie ; seulement
» un instant, je n'ai qu'un mot à vous dire.
» — M'est-il permis de savoir par quel accident
» j'ai été privé de l'honneur de danser avec
» vous » ?

« Par quel accident » ! repris-je très-étonnée.

« Oui, madame, sans contredit, et je prendrai

» drai la liberté de vous faire remarquer qu'il
» n'y a qu'un accident très-peu ordinaire qui
» puisse engager une demoiselle de votre âge
» à commettre une impolitesse ».

Une idée confuse me passa alors par la tête, que je pouvois avoir manqué à quelque usage reçu dans les grandes assemblées. Je me rappelois, en effet, d'avoir entendu autrefois, qu'après avoir refusé un cavalier, il n'en falloit plus accepter. Etourdie que j'étois! je l'avois oublié. Je demeurois interdite; et tandis que cette idée me poursuivoit, mylord Orville répondit avec chaleur: « Monsieur, cette dame
» n'est pas capable de mériter un tel re-
» proche ».

Cet homme insupportable (car, en vérité, je suis très en colère contre lui) fit une profonde révérence; et avec un sourire grimacier des plus choquans, il répondit: « Mylord,
» loin de faire un reproche à madame, j'ai
» assez de discernement pour reconnoître
» le mérite supérieur qui vous a valu la pré-
» férence ». Il fit une seconde révérence, et s'en alla.

Y eut-il jamais quelque chose d'aussi insolent? Je mourois de honte. « Le fat »! s'écria mylord Orville; et moi, sans savoir ce que je

faisois, je me levai de ma chaise fort à la hâte ; et en m'en allant, je disois : « Où donc » peut être madame Mirvan ? on ne la voit » plus ».

« Permettez, dit mylord, que j'aille m'en » informer ». Je repris ma chaise, n'osant lever les yeux. Que devoit-il penser de moi, de toutes mes bévues, de cette préférence supposée ?

Il revint dans un moment, et me rapporta que madame Mirvan étoit au jeu ; mais qu'elle seroit charmée de me voir. J'y allai incessamment. Je pris le seul siége qui étoit vacant, et mylord Orville nous quitta, à ma grande satisfaction. Je racontai mes désastres à madame Mirvan ; elle eut la bonté de se faire des reproches de ne m'avoir pas mieux instruite ; mais elle m'avoit crue au fait de ces petits usages. Quoi qu'il en soit, il est à croire que notre homme s'en tiendra à sa belle harangue, sans pousser son ressentiment plus loin.

Mylord Orville ne fut pas long-temps absent. Il m'invita de retourner à la danse ; j'y consentis de la meilleure grace qu'il me fut possible. J'avois eu le temps de me remettre, et j'avois résolu de faire un effort pour réparer, s'il y avoit moyen, mes premières sottises ; et

quoique je fusse déplacée avec un homme du rang et de la figure de mylord Orville, j'aurois désiré de ne pas lui faire honte, puisqu'il avoit eu le malheur de me choisir.

Il parla peu, et la danse fut bientôt finie; je n'avois donc pas eu l'occasion de remplir mon intention. Je pensois d'abord que les peines inutiles qu'il avoit prises auparavant pouvoient l'avoir dégoûté; puis l'idée me vint que peut-être il auroit appris *qui j'étois*. Nouveau trouble de ma part; et, au lieu de faire parade de mon esprit, comme je me l'étois proposé, je retombai dans mon ancien état de stupidité. Ennuyée, honteuse et mortifiée, je demeurai tranquille jusqu'à ce que nous nous retirâmes; ce qui heureusement arriva bientôt. Lord Orville me fit l'honneur de me présenter la main pour me conduire au carrosse; et, chemin faisant, il me remercia de *l'honneur que je lui faisois*. Oh, ces gens à la mode!

Que direz-vous, mon cher monsieur, de cette soirée? n'est-elle pas, en effet, des plus extraordinaires? Je n'ai pu vous épargner ces détails, qui sont tous fort neufs pour moi. Mais il est temps de finir. Je suis avec un attachement respectueux, etc.

ÉVELINA.

LETTRE XII.

Suite de la précédente.

Mardi, 5 *avril.*

CETTE fâcheuse soirée d'hier continue à m'intriguer encore. Je viens de recueillir de Marie, à force d'instances et de plaisanteries, un dialogue des plus curieux. Vous serez d'abord surpris de ma vanité : mais je vous prie, mon cher monsieur, d'écouter jusqu'au bout, sans vous impatienter.

Cette conversation doit avoir eu lieu pendant que j'étois avec madame Mirvan, dans la chambre à jeu. Marie étant occupée à prendre quelques rafraîchissemens, mylord Orville s'approcha du buffet dans le même dessein ; il ne la reconnut point, quoiqu'elle le remît tout de suite. Peu après, un jeune homme d'une physionomie éveillée, vint le trouver en grande hâte, et lui dit : « Eh bien ! mylord, » qu'avez-vous fait de votre belle danseuse» ?

« Rien », répondit Orville en souriant et haussant les épaules.

« C'est, je vous jure, la plus belle créature » que j'aie jamais vue ».

Mylord se mit à rire, et avec raison. « Oui,
» répliqua-t-il, elle est assez jolie, et sur-tout
» très-modeste ».

« Oh ! mylord, s'écria cet extravagant,
» c'est un ange » !

« Un ange qui ne dit mot ».

« Comment cela se peut-il, mylord, avec
» une physionomie aussi spirituelle et aussi
» expressive » !

« Une petite idiote », ajouta Orville en secouant la tête.

« Voilà qui va bien, sur ma foi », répliqua l'autre.

Dans le même instant, cet homme odieux qui venoit de me donner tant d'inquiétude, se mêla de la conversation ; et en s'adressant respectueusement à mylord Orville, il lui dit :
« Je vous demande pardon, mylord, si, comme
» j'ai lieu de le craindre, j'ai réprimandé tan-
» tôt, avec trop de sévérité, la dame que vous
» honorez de votre protection. Mais, avec
» d'aussi mauvaises manières, vous m'avouerez
» qu'on peut pousser un homme à bout ».

« Mauvaises manières ! s'écria mon cham-
» pion anonyme ; cela est impossible. Un mi-
» nois comme celui-là ne sauroit prendre un
» aussi vilain masque ».

« Oh ! quant à cela, reprit-il, je vous prie
» de vous en rapporter à moi; car, malgré les
» égards que j'ai pour votre avis en toute autre
» chose, vous conviendrez, j'espère, et vous
» aussi, mylord, que je me connois un peu
» en bonne ou mauvaise éducation ».

« J'ignorois entièrement, répondit Orville
» d'un ton sérieux, quel pouvoit être le sujet
» de votre mécontentement ; ainsi je devois
» être surpris de la sortie que je vous ai vu
» faire ».

« J'étois très-éloigné, mylord, de vous of-
» fenser ; mais une fille de rien qui se donne
» de tels airs, certes, cela n'étoit pas aisé à
» digérer. J'ai pris toutes les peines possibles
» pour savoir qui elle est ; personne ne la
» connoît. »

« Oh! ce ne peut être, s'écria mon défen-
» seur, que la fille de quelque curé de village ».

« Ha, ha, ha, bravo! sur mon honneur, je
» l'aurois deviné par ses manières ».

Charmé de cette saillie, il continua ses éclats de rire, et il s'en alla probablement répéter ce prétendu bon mot dans le reste de l'assemblée.

« Qu'y a-t-il donc là-dessous » ? demanda l'autre inconnu.

« C'est une ridicule affaire, répondit Orville ; » votre Hélène a premièrement refusé ce fat, » ensuite elle a dansé avec moi. Voilà tout ce » que j'en sais ».

« Orville, vous êtes un heureux mortel ! » Mais *mal élevée* ; non, cela ne se peut pas : » et *ignorante*, tout aussi peu. Son regard » spirituel dément ces épithètes ».

« Je ne le déciderai pas ; mais ce qui est » certain, c'est que je me suis tué à la faire » parler ; et malgré tous mes efforts, soit inno- » cence, soit malice, elle est restée immobile » sur sa chaise, sans me répondre le mot. » Puis, quand ce damoiseau est venu faire » ses plaintes, elle a jeté un grand éclat de » rire insultant, et elle sembloit se divertir » beaucoup de sa colère ».

« Oui-dà, mylord ; il y a de l'esprit là-dedans : » peut-être cela n'est-il pas encore *défriché* ».

Marie fut appellée à la danse, et elle n'entendit point la fin de ce beau dialogue.

Eh bien ! mon cher monsieur, avez-vous jamais vu quelque chose de plus outrageant ? *Petite idiote* ou *malicieuse*, quels termes insultans ! non, jamais je ne serai plus tentée d'aller dans une assemblée. Que n'étois-je en Dorsetshire !

Après cela, vous ne serez pas surpris que mylord Orville se soit contenté de faire demander ce matin des nouvelles de notre santé par son domestique, sans prendre lui-même cette peine, comme miss Mirvan s'y attendoit. Mais c'est peut-être l'usage de Londres.

Je ne voudrois pas vivre dans cette ville pour tout au monde ; je ne me soucie pas d'y rester davantage ; elle m'ennuie déjà : je souhaite que le capitaine arrive bientôt. Madame Mirvan parle de l'opéra pour ce soir ; peu m'importe.

Mercredi matin.

Je me suis très-bien amusée, presque malgré moi : j'étois sortie de fort mauvaise humeur ; mais je ne pus résister aux charmes de la musique et du chant ; ils convenoient, on ne peut pas mieux, à ma situation actuelle. J'espère d'engager madame Mirvan de retourner á l'opéra samedi prochain. Que n'en donne-t-on tous les jours ! je ne connois rien de plus délicieux ; quelques-uns des airs m'ont fendu le cœur. C'étoit, à ce qu'ils disent, un opéra dans le genre *sérieux* : le premier *chanteur comique* étoit malade.

Ce soir nous irons à Ranelagh. Si j'y rencontrois un de ces trois messieurs, qui se sont

si joliment égayés sur mon compte ? Mais n'y pensons pas.

Jeudi matin.

Nous avons été à Ranelagh. Cet endroit me plaît : il est illuminé avec tant de somptuosité, qu'au premier coup-d'œil je crus me trouver dans un château enchanté, ou dans un palais de fées : tout sembloit tenir de la magie.

J'étois à peine entrée, que j'apperçus mylord Orville. Je perdis contenance ; mais il ne me vit point. Après qu'on eut pris le thé, madame Mirvan étoit fatiguée : Marie et moi, nous nous promenâmes seules dans la chambre ; nous le vîmes une seconde fois près de l'orchestre, où nous nous arrêtâmes pour entendre un chanteur. Orville me salua ; je lui rendis la révérence, et je sentis que je rougissois. Nous jugeâmes bientôt à propos de nous retirer : il ne nous suivit point ; et lorsque nous repassâmes devant l'orchestre, il avoit disparu. Nous le retrouvâmes plusieurs fois dans le cours de la soirée ; mais il étoit toujours accompagné, et il ne nous parla point : seulement il me fit quelques inclinations de tête, lorsque la bienséance l'exigeoit.

Je ne saurois déguiser que je suis très-fâchée

de la mauvaise opinion qu'il a prise de moi. Il est vrai que c'est ma propre faute; mais cet homme est si aimable, si honnête, qu'en vérité il est humiliant d'être mal dans son esprit. N'est-il pas juste, d'ailleurs, de rechercher l'estime des personnes qui méritent la nôtre! Mais ces réflexions viennent trop tard : il n'y a plus de remède : quoi qu'il en soit, je renonce aux assemblées.

On avoit destiné cette matinée à voir les environs de Londres, à courir des encans, des boutiques, etc., mais j'avois mal à la tête, et je n'etois pas en train de m'amuser. Je restai donc au logis, et malgré moi je laissai aller ces dames toutes seules; elles sont la bonté même.

A l'heure qu'il est, je regrette de ne pas les avoir accompagnées, car je ne sais que faire de ma figure. J'avois résolu de ne pas aller ce soir au spectacle; je crois cependant que j'irai. Au fond, la chose m'est assez indifférente.

J'ai mal fait. Madame Mirvan et Marie ont parcouru toute la ville, et se sont amusées à merveille. — Et moi, sotte que je suis! j'étois dans ma chambre à ne rien faire. Elles ont

été à une vente publique dans le Pallmall, et elles y ont rencontré précisément ce mylord Orville. Il s'est assis à côté de madame Mirvan, et lui a beaucoup parlé ; elle ne veut pas me dire sur quel sujet.

Je ne retrouverai peut-être plus une occasion comme celle-là pour voir la ville. Je me veux bien du mal de n'avoir pas été de cette partie : mais je mérite cette humiliation ; c'étoit par caprice.

Jeudi au soir.

Nous revenons du spectacle. On a représenté le *Roi Léar* : cette pièce m'a fort attristée. Nous n'avons vu personne de notre connoissance.

Adieu, monsieur ; il se fait trop tard pour écrire plus long-temps.

Vendredi.

Le capitaine Mirvan est arrivé. Je n'ai pas le courage de vous rendre compte de son entrée, dont j'ai été choquée. Je n'aime pas cet homme-là. Il me paroît orgueilleux, bas, insupportable.

Dans le moment même où on lui présenta Marie, il la railla sur la forme de son nez, et il l'appela une grande créature mal bâtie. Elle

souffrit patiemment cette dureté. Madame Mirvan, avec sa bonté et sa douceur, méritoit un meilleur sort. Comment a-t-elle pu l'épouser?

Quant à moi, j'ai été fort réservée; nous ne nous sommes guère parlé ni l'un ni l'autre. Je ne comprends pas comment la famille pouvoit tant se réjouir de son retour : elles auroient dû être aises de le voir loin d'elles pour toute sa vie. Peut-être ne leur déplaît-il pas autant qu'à moi; en tout cas, elles font fort sagement de ne pas dire ce qu'elles en pensent.

Samedi au soir.

Nous avons été à l'opéra, et je suis encore plus satisfaite que mardi. Si ce n'eût été le babil perpétuel de ceux qui étoient autour de moi, je me serois crue en paradis. Nous étions placés dans l'amphithéâtre; tout le monde étoit habillé sur le plus grand ton; et si la représentation m'avoit fait moins de plaisir, j'aurois assez trouvé de quoi régaler mes yeux.

J'étois heureuse de n'être pas assise à côté du capitaine. Il n'est pas amateur de la musique ni du chant, et ses remarques sur l'un et l'autre objet étoient extrêmement grossières. Après le spectacle, nous entrâmes dans ce qu'on appelle *le Café;* les dames et les messieurs

sieurs s'y assemblent indifféremment. On trouve dans cet endroit toutes sortes de rafraîchissemens, on s'y promène, on y jase avec la même aisance que chez soi.

Lundi nous verrons un *ridotto*, et mercredi nous retournerons à Howard-Grove. Le capitaine dit qu'il ne veut pas être *enfumé plus long-temps des vilenies de Londres; qu'il s'est assez rôti au soleil;* qu'il lui faut l'air de la campagne, *pour s'y dorloter à son aise.*

Adieu, mon cher monsieur.

LETTRE XIII.

Suite de la précédente.

Jeudi, 12 *avril.*

MON CHER MONSIEUR,

Nous revînmes si tard, ou plutôt si matin du ridotto, qu'il n'y eut plus moyen de vous écrire. Il est vrai que nous n'y allâmes qu'à onze heures du soir : cela vous effraiera, mais c'est l'heure reçue. Quel terrible renversement dans l'ordre de la nature! ces gens-ci dorment en plein jour, et veillent au clair de la lune.

La salle étoit magnifique, l'illumination et les décorations brillantes, une compagnie choisie et bien mise. J'aurois dû commencer par vous dire que je me laissai entraîner de nouveau dans *une assemblée.*

Miss Mirvan dansa un menuet; mais je n'eus pas le courage de suivre son exemple. Nous fîmes un tour de promenade; je vis de loin le lord Orville; mais il ne nous apperçut point. Comme il n'étoit d'aucune partie, je pensois qu'il pourroit bien encore se mettre de la nôtre; et quelque peu d'envie que j'eusse de danser, j'aurois mieux aimé que ce fût avec lui qu'avec un inconnu. Rien n'étoit plus ridicule que de supposer qu'il me feroit l'honneur de danser avec moi, après ce qui s'étoit passé entre nous : mais j'étois assez folle pour m'y attendre. Vous allez en juger par ce qui suit.

Miss Mirvan fut incessamment engagée; un jeune homme d'une trentaine d'années, bien mis et de bonne mine, me fit l'honneur de me demander. Le cavalier que Marie avoit choisi étoit un gentilhomme de la connoissance de madame Mirvan; elle nous avoit dit qu'il ne convenoit point qu'une demoiselle dansât avec un inconnu dans les assemblées publi-

ques ; aussi n'étoit-ce pas là mon idée. Je ne voulus pas me priver tout-à-fait de la danse, et je n'osois pas refuser celui-ci pour accepter ensuite tel autre qui auroit pu se présenter. Ainsi, pour ne pas m'exposer à renouveler la scène du bal, je pris sur moi de dire à l'inconnu (je rougis de l'avouer), que j'étois déjà engagée ; moyennant quoi, je crus me ménager une ressource, et demeurer maîtresse de mes volontés.

Ma conscience me trahit, car l'inconnu me regarda comme s'il n'ajoutoit point de foi à ma réponse ; et au lieu de s'en contenter et de me quitter, comme je l'espérois, il resta à côté de moi, et lia la conversation avec autant de familiarité, que si nous avions été d'anciennes connoissances. Il m'importuna sur-tout par ses questions réitérées sur le cavalier auquel j'étois engagée, et finit par me dire : « Je ne comprends pas qu'un homme dont vous avez daigné accepter le bras, tarde tant à venir profiter de cette faveur ».

Je me sentis très-embarrassée, et je proposai à madame Mirvan de nous asseoir ; elle eut la bonté d'y consentir. Le capitaine prit sa chaise à côté de la sienne ; et l'inconnu ayant jugé à propos de nous suivre, se mit à ma droite.

« Quelle insensibilité! madame, continua-t-il; vous manquez la plus belle danse du monde : cet homme doit avoir perdu la tête; qu'en pensez-vous vous-même » ?

« Rien du tout », répondis-je avec un peu de confusion.

Il me fit excuse de la liberté de sa remarque, en ajoutant : « Je ne reviens pas de mon étonnement; peut-on être jusqu'à ce point ennemi de soi-même? Mais, où peut-il être, madame? a-t-il quitté la salle? ou n'y a-t-il pas été du tout » ?

« En vérité, repris-je avec humeur, je n'en sais rien ».

« Je ne m'étonne plus, madame, de vous voir émue; rien n'est plus choquant. Voilà la plus belle partie de la soirée perdue. Il ne mérite pas que vous l'attendiez ».

« Je ne m'en mets pas en peine, monsieur, et je vous prie de ne pas....»

« Cela est humiliant? une Dame qui attend son cavalier! fi donc! le négligent! qui peut le retenir? Me permettez-vous de l'aller chercher » ?

« Si vous voulez, monsieur, » répondis-je fort à la hâte; car je tremblois que madame Mirvan ne nous écoutât; elle paroissoit déjà

très-surprise de me voir en conversation avec un étranger.

« De tout mon cœur ! quel habit porte-t-il» ?

« Je n'y ai pas fait attention ».

« Foin de lui ! il a osé se présenter devant vous dans un habit qui ne valoit pas la peine d'être remarqué ! le gredin » !

Je ne pus m'empêcher de rire, et je crains que cette imprudence ne l'ait encouragé à continuer.

« Charmante créature ! pouvez-vous supporter avec tant de douceur un traitement aussi malhonnête ? Pouvez-vous, *comme la Patience personnifiée*, sourire après un semblable affront ? Quant à moi, quoique je ne sois point l'offensé, je suis tellement indigné, que je voudrois le tenir pour lui faire faire quelques tours de salle à bons coups de pied ! à moins cependant (ajouta-t-il en hésitant et en me fixant avec attention) « que ce cavalier ne soit un être de votre création » ?

J'étois honteuse au-delà de toute expression, et je ne pus rien répondre.

« Mais non, reprit-il avec chaleur, vous ne sauriez être si cruelle ! la douceur est peinte dans vos yeux. Pourriez-vous être assez barbare pour vous jouer ainsi de mon malheur» !

Je fus choquée de cette sottise, et je me détournai. Madame Mirvan s'apperçut de mon embarras, et ne sut qu'en penser ; la présence du capitaine m'empêcha de lui expliquer. Je la priai de faire un tour de salle : elle s'y prêta, et nous nous levâmes tous. Mais le croirez-vous, monsieur? l'inconnu eut le front de se lever en même temps, et marcha à côté de moi, comme s'il avoit été des nôtres.

« Pour le coup, dit-il, j'espère que nous trouverons l'ingrat. Est-ce celui-là » ? et il me montra un vieux boiteux ; — « ou cet autre » ? et de cette façon il me fit la revue de tous les personnages âgés ou difformes de la salle. Je ne lui répondis plus rien ; et lorsqu'il vit que je m'obstinois à garder le silence, et que je doublois le pas sans prendre garde à lui, il frappa du pied en colère, en s'écriant : « Fou ! imbécile ! nigaud » !

Je le fixai avec un mouvement de surprise. « Oh ! madame, continua-t-il, pardonnez mon emportement ; mais j'enrage dé l'idée, qu'il puisse y avoir un misérable qui fasse si peu de cas d'une félicité pour laquelle je donnerois ma vie ! Oh ! que ne puis-je le trouver ! vous verriez. — Mais je m'emporte de nouveau : pardonnez, madame ; mes passions sont vio-

lentes, et je ne puis digérer l'affront qu'on vous fait ».

Je commençois à craindre que cet homme ne fût pas dans son bon sens, et je le considérois d'un air étonné : « Je vois, madame, que vous êtes émue. O généreuse créature ! Mais ne vous alarmez point, — je redeviens calme, — je le suis déjà. Oui, sur mon ame, je le suis : tranquillisez-vous, la plus aimable des mortelles, je vous en supplie ».

« Monsieur, lui répondis-je très-sérieusement, je dois vous demander instamment de me laisser. Je ne vous connois point, et je ne suis nullement accoutumée, ni à vos propos, ni à vos manières ».

Ceci produisit quelque effet. Il me salua profondément, me fit ses excuses, et me protesta que pour tout au monde il ne m'offenseroit point.

« Si cela est, monsieur, je vous prie de me quitter ».

« Je m'en vais, madame, je m'en vais » ! Il prononça ces paroles d'un ton vraiment tragique, et aussi-tôt je le perdis de vue ; mais à peine avois-je eu le temps de me féliciter de son absence, que je le vis reparoître.

« Pouviez-vous réellement me laisser partir

sans le moindre regret ? Pouvez-vous me voir souffrir des tourmens inexprimables, et conserver toutes vos bonnes graces pour l'infidèle qui vous abandonne ? L'ingrat ! le fat ! je serai capable de le régaler d'une bastonade ».

« Au nom du ciel, s'écria madame Mirvan, de qui monsieur parle-t-il » ?

« Qu'est-ce donc que tout cela » ? interrompit le capitaine.

L'inconnu lui fit une profonde révérence, et lui dit : « Il ne s'agit, monsieur, que d'une petite difficulté ; cette jeune demoiselle me refuse l'honneur de danser avec moi, et je tâche de la fléchir. Vous m'obligerez sensiblement, si vous voulez bien vous employer en ma faveur ».

« Cette dame, répondit froidement le capitaine, est la maîtresse de faire ce qu'il lui plaît » ; et il s'en alla sur-le-champ.

Alors mon persécuteur se retournant poliment vers madame Mirvan, lui dit : « Obtiendrai-je donc, madame, de vos bontés, un mot d'intercession » ?

« Monsieur, reprit-elle, je n'ai pas l'avantage de vous connoître ».

« Dès que je serai connu, madame, je me flatte que vous m'honorerez de votre suffrage ;

mais il seroit bien plus généreux de m'accorder votre protection avant que de me connoître ; j'ose garantir que vous n'aurez pas lieu de la regretter ».

Madame Mirvan lui répondit avec quelque embarras : « Je suis persuadée, monsieur, que vous êtes un parfaitement galant homme, mais .... ».

« Eh quoi ! madame, vos doutes une fois levés, pourquoi ce *mais* » ?

« Eh bien ! monsieur, reprit madame Mirvan avec un sourire indulgent, je vais vous rendre franchise pour franchise ; voyons l'effet que cela produira. Sachez donc une fois pour toutes .... ».

« Pardonnez, madame, interrompit-il avec impatience, et de grace quittez ce ton, *une fois pour toutes* ; je ne vois pas que ma trop grande franchise mérite un reproche. Si vous voulez *m'imiter*, mes chères dames, que ce soit, je vous prie, pour m'*excuser* ».

Nous étions surprises l'une et l'autre de l'étrange conduite de cet homme.

« Soyez au-dessus de votre sexe, continua-t-il en m'adressant la parole : une seule danse, je n'en demande pas davantage. Oubliez l'ingrat qui a taut abusé de votre patience ».

Madame Mirvan toute étonnée, me demanda : « de qui parle-t-il donc ? Vous ne m'avez pas dit... ».

« Oh ! madame, s'écria-t-il, il n'en valoit pas la peine : c'est lui faire trop d'honneur ; n'en parlons plus. Une seule danse, c'est l'unique faveur que je sollicite : permettez que cette jeune dame me l'accorde ; j'en serai reconnoissant toute ma vie ».

« Monsieur, une faveur et un inconnu, sont deux idées que j'ai de la peine à combiner ».

« Si vous avez réservé jusqu'ici vos bontés pour vos seuls amis, faites aujourd'hui, pour la première fois, une exception en ma faveur ».

« En vérité, monsieur, je ne sais que répon-
» dre ; mais... ».

Il opposa à ce *mais* tant d'instances pressantes, qu'à la fin madame Mirvan me dit qu'il falloit me résoudre à danser avec lui, ou bien nous retirer pour éviter ses importunités. Je balançois entre cette alternative ; mais cet homme impétueux fit tant, que je me vis obligée de lui abandonner ma main.

Ainsi son obstination déterminée l'emporta, et je fus assez punie de m'être éloignée de la vérité.

Avant que la danse s'engageât, il se montra toujours fort irrité contre *mon cavalier*, et il mit tout en usage pour me faire avouer que je l'avois trompé; rien n'étoit plus clair, mais je ne voulus pas m'humilier au point d'en convenir.

Le lord Orville ne dansa pas du tout ; il paroissoit fort répandu, et changeoit à tout moment de coterie ; mais vous concevez que je ne fus pas trop à mon aise, lorsque, quelques minutes après, je le vis s'avancer vers la place que je venois de quitter, et accoster madame Mirvan.

Quelle fatalité, me disois-je, de n'avoir pas résisté plus long-temps aux importunités de cet inconnu ! Je voulus le quitter au moment même où nous étions entrés en danse ; mais il me retint, en me disant que ce seroit lui faire un affront, et que je ne pourrois rejoindre ma partie, *avant d'avoir fini nos tours*. Comme j'étois peu au fait de tous ces usages, il fallut bien m'assujettir à sa direction. Il s'apperçut de mon embarras, et m'en demanda la raison : « Pourquoi cette inquiétude? pourquoi détour- » ner toujours ces beaux yeux » ?

« Je voudrois, monsieur, que vous-même » vous parlassiez moins ; vous m'avez déjà » gâté toute cette soirée ».

« Bon dieu ! qu'ai-je donc fait ? par où ai-je
» mérité ce mépris » ?

« Vous m'avez tourmentée ; vous m'avez
» contrainte d'abandonner mes amis, et vous
» me forcez à danser malgré moi ».

« Assurément, ma chère dame, nous de-
» vrions être meilleurs amis, puisqu'il y a tant
» de rapport dans la franchise de nos carac-
» tères. — Si vous étiez moins aimable, croyez-
» vous que je pourrois supporter un tel affront » ?

« Si je vous ai offensé, vous n'avez qu'à me
» laisser ; je ne demande pas mieux ».

« Eh ! ma chère enfant, reprit-il en sou-
» riant, où avez-vous pris une pareille éduca-
» tion ? Il faut que vous soyez bien sûre de
» l'effet de vos charmes ; ce petit emporte-
» ment ne sert qu'à embellir votre teint ».

« Il se peut, monsieur, que vos airs hardis
» fassent fortune chez les personnes avec les-
» quelles vous êtes accoutumé de vivre ; mais
» avec moi... ».

« Vous me rendez justice, madame ; je
» gagne en effet à être connu, et j'espère que
» vous serez contente de moi dans la suite ».

« J'espère bien que cela n'arrivera jamais ».

« O chut, s'il vous plaît ! Avez-vous oublié
» dans quelle situation je vous ai trouvée ?

» Négligée,

» Négligée, abandonnée, trahie comme vous
» étiez, je vous ai suivie, adorée ; et sans
» moi...».

« Sans vous, monsieur, j'eusse été peut-
» être plus heureuse».

« Comment donc ! que dois-je penser de ce
» *sans vous ?* Votre cavalier seroit-il venu ?
» Le pauvre garçon ! ma présence lui fait-elle
» peur» ?

« Je souhaite que la sienne puisse vous tenir
» en respect».

« Sa présence ! vous le voyez donc» ?

« Peut-être», m'écriai-je, excédée de ses railleries.

« Où donc ? où ? montrez-moi, je vous
» supplie, ce misérable».

« Misérable, monsieur» ?

« Oui, ce sauvage, ce pied-plat, ce poltron,
» ce mortel méprisable».

Je ne sais où j'avois la tête, mais mon orgueil étoit blessé, et ma patience étoit à bout. En un mot, j'eus la folie de jeter un regard sur mylord Orville, et je répétois : « *Mortel méprisable*, dites-vous» ?

Il suivit mes yeux, et me dit : « Est-ce là ce beau monsieur» ?

Je ne répondis rien ; je n'osois dire ni oui ni

non, et j'espérois d'être délivrée de mes tourmens par cette équivoque.

Dès que la danse fut finie, je voulus rejoindre madame Mirvan.

« Votre cavalier, je suppose » ? répondit-il gravement.

Cette parole me confondit ; je tremblois que cet homme dangereux ne s'adressât au lord Orville sans le connoître, et ne lui tînt quelque propos qui découvrît la ruse à laquelle j'avois eu recours. Folle que j'étois, de m'attirer de tels embarras ! Je craignois actuellement ce que je souhaitois auparavant ; et pour *éviter* le lord Orville, je n'eus d'autre parti à choisir, que de proposer une seconde danse. Je mourois de honte et de dépit.

« Mais votre *cavalier*, madame, reprit-il avec affectation, ne trouvera-t-il pas mauvais que je vous retienne trop long-temps ? Si vous le permettiez, j'irois lui demander son consentement ».

« Gardez-vous-en ».

« Qui est-il, madame » ?

J'aurois voulu être à cent lieues d'ici ; il répéta sa question : « Comment l'appellez-vous ? — Qu'importe. — Son nom, disiez-vous ? — Je n'en sais rien ».

Il prit un air de suffisance, et me répliqua : « Quoi ! madame, vous ne le savez pas? Souffrez donc que je vous donne un petit conseil ; c'est de ne jamais danser, dans un endroit public, avec un homme dont vous ignorez le nom. Un inconnu souvent n'est qu'un aventurier, un homme sans aveu ; et voyez à quels inconvéniens cela peut vous exposer ».

Peut-on s'imaginer quelque chose de plus ridicule ? Je ne pus m'empêcher de rire, malgré la confusion où j'étois.

Dans cet instant, madame Mirvan et mylord Orville s'avancèrent vers nous. Vous ne doutez pas que je n'eus bientôt repris mon sérieux ; mais quelle fut ma consternation, quand cet homme destiné à être mon fléau, s'écria : « Ah ! mylord Orville, je n'avois pas l'honneur de vous connoître. Mais que direz-vous de mon usurpation ? Vous m'avouerez cependant qu'une capture comme celle-là n'étoit pas à négliger ».

Ma honte et ma confusion étoient inexprimables. Qui pouvoit prévoir que cet homme connoissoit le lord Orville ? Hélas ! le mensonge est aussi peu sûr qu'illicite !

Mylord Orville paroissoit stupéfait, et avec raison.

« Tout le monde, continua ce misérable, n'a pas votre sang-froid, mylord ; j'ai eu de la peine à me mettre bien dans l'esprit de cette dame, et je n'ose pas trop me flatter d'avoir réussi. Vous seriez fier, mylord, si vous saviez avec quelle difficulté j'ai obtenu l'honneur d'une seule danse ».

Je perdis toute contenance. Mylord Orville demeura immobile. Madame Mirvan me regarda avec surprise. Mon persécuteur s'étant tourné vers moi, s'empara de ma main ; et en la présentant au lord, il lui dit : « Jugez avec quel regret je vous cède cette belle main » !

Je rougis jusqu'au blanc des yeux : je voulus retirer ma main, Orville la baisa respectueusement, et répondit : « Vous me faites trop d'honneur monsieur, » ; et s'adressant à madame Mirvan : « Je me féliciterai d'en profiter, si madame permet que je cherche quelqu'un pour faire sa partie ».

Je ne pus supporter l'idée de le contraindre à danser malgré lui, et je m'écriai avec impatience : « Non, absolument pas, je vous supplie ».

« Ordonnez-vous, me dit l'odieux inconnu, que je me charge du soin de trouver la partie de madame » ?

« Non, monsieur », lui répondis-je en lui tournant le dos.

« De quoi est-il question, ma chère » ? demanda madame Mirvan.

« De rien, madame, de rien du tout ».

« Mais danserez-vous, ou non ? Vous voyez que mylord vous attend ».

« J'espère que non, je vous prie ; je ne saurois pour tout au monde... Je suis sûre que... ».

J'avois perdu la parole ; et cet effronté, résolu d'approfondir si je l'avois trompé ou non, s'adressa de nouveau au lord Orville, qui ne savoit quel parti prendre : « Mylord, lui dit-il, je m'en vais vous expliquer en deux mots cette affaire, qui paroît actuellement un peu embrouillée. — Cette dame m'a proposé une seconde danse ; rien ne pouvoit m'être plus agréable : mon intention étoit seulement de vous demander votre consentement : si vous me le donnez, nous serons tous d'accord ».

J'étois indignée. « Non, monsieur, lui dis-je ; il n'y a que votre absence qui puisse nous mettre d'accord ».

« Au nom du ciel ! interrompit madame Mirvan, qui ne put retenir plus long-temps sa surprise, » que veux dire tout ceci ? Etiez-vous déjà engagée ? Mylord Orville a-t-il... ».

« Non, madame, m'écriai-je ; je ne connoissois pas monsieur ; et voilà pourquoi je voulois..... je cherchois.... je.... ».

Accablée de tout ce qui venoit de se passer, je n'eus pas le courage d'achever cette humiliante explication ; les forces me manquèrent, et je ne pus plus retenir mes larmes.

Ils se regardoient tous avec étonnement.

« Qu'avez-vous, ma chère enfant» ? me dit madame Mirvan avec le plus tendre intérêt.

« Qu'ai-je fait » ! s'écria le mauvais génie qui étoit la cause de tout ce désordre ; et il s'enfuit promptement pour chercher un verre d'eau.

J'en avois dit assez pour faire deviner au lord tout le reste de ce mystère. Il approcha un siége, et me dit d'une voix basse : « Ne soyez pas inquiète, je vous supplie ; vous ferez toujours honneur à mon nom, quand vous voudrez bien vous en servir ».

Cette politesse me soulagea un peu. Un murmure général avoit alarmé miss Mirvan, qui vint me trouver aussi-tôt. Elle me fit prendre un verre d'eau que mon bourreau venoit d'apporter ; après quoi, mylord Orville le pria de se retirer.

« Au nom du ciel, madame, m'écriai-je,

laissez-moi m'en aller ; je n'y puis tenir davantage ».

« Nous nous en irons tous », répondit ma bonne Marie.

« Mais que dira le capitaine ? J'aurois mieux aimé partir seule en chaise à porteurs ».

Madame Mirvan y consentit, et je me levai pour sortir. Mylord Orville et l'inconnu m'accompagnèrent. Le premier me présenta la main avec une complaisance que j'avois peu méritée ; l'autre me suivit pour m'importuner de ses excuses. J'aurois voulu faire les miennes au lord ; mais je n'en eus pas le courage.

J'arrivai au logis vers une heure. Les domestiques de madame Mirvan me virent rentrer.

Après cela, serai-je encore tentée de retourner aux assemblées ? Que penserez-vous de moi, mon très-cher et très-honoré monsieur ? Vous aurez besoin de toute votre partialité pour me recevoir à mon retour avec indulgence.

Mylord Orville a fait demander ce matin de nos nouvelles, et sir Clément Willoughby (c'est le nom de mon persécuteur) a passé ici lui-même ; j'ai refusé de descendre tant qu'il y a été.

Je sais maintenant à quoi m'en tenir sur la conduite choquante et ridicule de ce Willoughby.

J'ai appris par miss Mirvan, que c'est le même homme qui a parlé de moi avec si peu de ménagement au bal de madame Stanley. Il lui plut alors de dire au lord Orville, qu'il étoit bien aise de savoir que j'étois *une petite sotte*; il se crut donc autorisé à donner libre carrière à son impertinence. Quoi qu'il en soit, je me soucie fort peu de ce qu'il pense de moi. Mais mylord Orville ! s'il m'a pris d'abord pour une imbécille, il doit m'accuser à présent de témérité et de présomption. Me servir de son nom! quelle hardiesse ! Encore, s'il savoit ce qui y a donné lieu ; il doit s'imaginer que c'étoit par un excès de vanité. Je suis déterminée à quitter cette méchante ville dès demain, et jamais je n'y remettrai les pieds.

Le capitaine se propose de nous faire voir ce soir les *Fantoccini*. Je ne puis pas souffrir ce capitaine ; vous ne sauriez vous faire une idée de sa grossièreté. Je suis heureuse qu'il n'ait pas assisté au dénouement de la fâcheuse aventure d'hier ; il n'auroit fait qu'augmenter mon trouble : peut-être s'en seroit-il diverti, car il ne rit jamais qu'aux dépens d'autrui.

Voici la dernière lettre que je vous écris de Londres. — J'en suis très-aise ; car je connois trop peu le monde, pour me gouverner conve-

nablement dans une grande ville, où tout est neuf pour moi, où je rencontre à chaque pas les choses les plus bizarres.

Adieu, mon cher monsieur. Que le ciel me ramène en sûreté chez vous! Que ne puis-je retourner dans cet instant même à Berry-Hill! mais cet empressement déplairoit à madame Mirvan ; ainsi je dois me taire. Je vous parlerai des *Fantoccini*, lorsque nous serons arrivés à Howard-Grove. Nous n'avons pas vu la moitié des endroits publics que l'on court actuellement ; ils sont en grand nombre, et on les trouve tous remplis.

LETTRE XIV.

Suite de la précédente.

13 *Avril.*

Vous serez très-surpris, mon cher monsieur, de recevoir encore une lettre de Londres de la main de votre Évelina ; mais croyez-m'en, ce n'est ni par ma faute, ni pour mon bonheur, que je suis encore en ville : notre voyage a été différé par un accident aussi inattendu que désagréable.

Nous fûmes hier au soir aux *Fantoccini*, où nous vîmes représenter, par des marionnettes, une petite comédie francaise et italienne. Le spectacle fut conduit avec la plus grande adresse, et nous nous amusâmes tous au mieux, à l'exception du capitaine, qui a une antipathie déterminée pour tout ce qui n'est pas anglais.

Tandis qu'en sortant nous attendions notre voiture, une grande femme, déjà sur l'âge, passa près de nous en s'écriant : « Mon Dieu! que ferai-je » ?

« Comment donc, ce que vous ferez » ! lui dit le capitaine.

« Ma foi, monsieur, lui répondit-elle, j'ai perdu ma société, et je ne connois personne ici ».

Il y avoit un peu d'accent dans sa prononciation : cependant il étoit difficile de distinguer si elle étoit Anglaise ou Française. Elle étoit bien mise, et paroissoit tellement embarrassée, que madame Mirvan crut devoir proposer au capitaine de lui offrir ses services.

« Mes services? eh ! de tout mon cœur. — On n'a qu'à appeller un porte-flambeau, pour lui chercher une voiture ».

Il n'y eut pas moyen d'en trouver, et il pleuvoit à verse.

« Mon Dieu ! s'écria de nouveau la dame, que vais-je devenir ? je suis au désespoir » !

« De grace, mon cher monsieur, dit madame Mirvan, offrons-lui une place dans notre voiture ; elle est seule et étrangère ».

« Elle n'en vaut pas mieux pour cela peut-être ; et qui ne sait si ce n'est pas quelque coureuse » ?

« Elle n'en a pas l'air, reprit madame Mirvan, et sa situation me fait pitié ; ce sera une bonne œuvre de la ramener chez elle ».

« Vous aimez furieusement les nouvelles connoissances : mais voyons premièrement si cela ne nous détourne pas de notre chemin ».

Elle nous dit qu'elle demeuroit dans la rue d'Oxford ; et, après quelques débats, le capitaine consentit, avec toute la fierté et toute la mauvaise grace possible, à la faire monter dans notre voiture. Il nous prouva bientôt qu'il étoit résolu de lui faire payer cher cette complaisance : il prit à tâche de lui chercher querelle, probablement par la seule raison que cette dame étoit étrangère.

Elle commença la conversation par nous raconter qu'elle n'étoit que depuis deux jours en Angleterre, et qu'elle étoit accompagnée de deux parisiens ; que son équipage étant hors

de ville, ces messieurs l'avoient quittée au sortir de la comédie pour se procurer une remise, et que ne les ayant pas revus, elle craignoit qu'ils ne se fussent égarés.

« Et comment, dit le capitaine, avez-vous pu aller dans un endroit public sans un Anglais » ?

« C'est parce que je ne connois personne à Londres ».

« Eh bien! dans ce cas-là, vous ferez bien d'en partir vous-même ».

« Parbleu, monsieur, c'est bien ce que je me propose; les Anglais me semblent tenir un peu de la brute, et je vous proteste que je retournerai en France le plutôt possible; je ne suis nullement curieuse de vivre avec vous autres ».

« Est-ce que la tête vous tourne? croyez-vous, madame la Française, que nous manquions de filoux de toute nation pour nous vider les poches? On n'a nullement besoin de vous ici ».

« Vider vos poches, monsieur! je souhaite que personne ne fasse ce métier plus que moi, et vos poches seront en pleine sûreté. Mais ce que je sais, pour sûr, c'est qu'aucune nation au monde ne l'emporte sur les Anglais en grossièreté;

fierté ; et dès que j'aurai vu une ou deux personnes de qualité de ma connoissance, je repars pour la France ».

« Allez-y, madame, et au diable aussi ; c'est le voyage qui convient le plus aux Français et aux gens de qualité ».

« Nous aurons soin du moins, s'écria l'étrangère avec impétuosité, de ne pas faire partie avec un de vos grossiers Anglais ».

« Oh ! ne craignez rien, reprit tranquillement le capitaine, nous ne vous disputerons point le pas, et nous vous donnons au diable en plein, vous et vos gens de qualité ».

Miss Mirvan voulant faire changer la conversation, qui ne devenoit que trop alarmante, adressa la parole au capitaine, et lui dit : « Monsieur, ce cocher va bien lentement. — Patience, Marion, lui dit son père, il ira d'autant plus vîte demain, quand il nous mènera à Howard-Grove ».

« A Howard-Grove, s'écria l'étrangère ! et connoîtriez-vous lady Howard » ?

« Et qu'est-ce que cela vous fait ? elle n'appartient pas au nombre de vos gens de qualité ».

« Qui vous l'a dit ? J'en sais plus que vous ; et d'ailleurs, je doute fort qu'un homme aussi mal élevé que vous, soit des connoissances de

lady Howard, à moins pourtant que vous ne soyez son intendant».

« On vous prendroit plutôt, répliqua le capitaine en fureur, pour sa blanchisseuse». Ces paroles furent accompagnées d'un jurement horrible.

« Oui-dà, sa blanchisseuse! Êtes-vous donc aveugle, monsieur? Avez-vous jamais vu une blanchisseuse mise de la sorte? Je suis, s'il vous plaît, d'un rang à valoir lady Howard, et tout aussi riche qu'elle. Je n'arrive en Angleterre que pour lui faire visite ».

« Vous pouvez vous épargner cette peine; elle a assez de gueux à ses trousses».

« Des gueux! Pas plus gueux que vous, monsieur. Vous êtes un vilain crasseux, et je ne m'abaisserai plus à faire attention à vos propos ».

« Vilain crasseux, dites-vous (et il la saisit par les deux poignets)? « Ecoutez, madame la grenouille, vous ferez bien de vous taire, sinon je vous fais sauter par la portière sans la moindre cérémonie, et vous pourrez vous vautrer à votre aise, jusqu'à ce que vos *monsieurs* viennent vous chercher ».

Ils s'échauffoient de plus en plus, et madame Mirvan se disposoit à calmer le capitaine; mais

la sortie que vous allez lire nous ferma la bouche.

« Laissez-moi, s'écria la dame, rustre que vous êtes : un bon cachot me rendra raison de vos indignes procédés ; vous verrez qui vous avez insulté. J'irai trouver M. Fielding, le juge-de-paix, et je vous montrerai que je suis une femme de condition ; je vous le montrerai, ou je ne m'appelle pas Duval ».

Je n'en entendis pas davantage : interdite, effrayée et tremblante, je jetai un cri : *juste ciel* ! c'est la seule exclamation qui m'échappa involontairement, et je tombai évanouie entre les bras de madame Mirvan. Mais tirons le voile sur une scène trop cruelle pour un cœur aussi compatissant que le vôtre. Il suffit de vous dire que nous fûmes convaincus que cette étrangère n'étoit autre que madame Duval, la grand' mère de votre Évelina.

Ah ! monsieur, reconnoître une aussi proche parente dans une personne qui s'étoit annoncée de la sorte ! Que deviendrois-je si vous n'étiez mon protecteur, mon ami, mon refuge !

Mon émotion et la surprise de madame Mirvan me trahirent tout de suite ; mais je supprime l'accueil qu'elle me fit ; vous seriez révolté de la dureté, de la grossièreté (pardonnez

le terme) avec laquelle elle parla de cette événement malheureux dont vous m'avez informée avec tant de ménagement. Tous les malheurs d'une mère qui m'est chère, quoique je ne l'ai jamais vue, que je regrette sans l'avoir connue; toutes ses souffrances se retracèrent vivement à ma mémoire. Ah, mon cher monsieur! cette entrevue (une seule exceptée) est ce qui pouvoit jamais m'arriver de plus terrible et de plus affligeant.

Lorsque nous arrivâmes à son logement, elle me pria d'y monter avec elle, qu'elle se chargeoit de me procurer une chambre à coucher. Alarmée et tremblante, je me retournai vers madame Mirvan. Cette excellente femme prit d'abord mon parti: « Ma fille, dit-elle à madame Duval, ne sauroit quitter aussi brusquement sa jeune amie; vous voudrez bien nous accorder quelque délai pour les préparer à cette séparation ».

« Excusez, madame, répondit madame Duval, qui s'étoit adoucie un peu depuis qu'elle avoit été reconnue; « cette enfant ne sauroit appartenir à miss Mirvan d'aussi près qu'à moi ».

« N'importe, madame, interrompit le capitaine (qui n'épousa ma querelle que dans le

dessein de poursuivre sa pointe, malgré une espèce de raccommodement qui s'étoit fait entre lui et madame Duval), « mademoiselle a été envoyée chez nous, et nous ne sommes pas les maîtres, comme vous voyez, de vous la délivrer ».

Je promis de lui rendre mes devoirs le lendemain à l'heure qu'elle jugeroit à propos de me fixer. Après quelques contestations, elle m'invita à déjeûner, et nous retournâmes chez nous.

Quelle malheureuse aventure ! Je n'ai pas fermé les yeux de toute la nuit : mille fois j'ai souhaité d'être restée à Berry-Hill ; je ferai l'impossible pour hâter mon retour ; et une fois rendue à ce séjour d'une heureuse tranquillité, je ne l'abandonnerai plus pour tous les plaisirs de la terre.

Madame Mirvan eut la bonté de m'accompagner ce matin chez madame Duval : le capitaine m'offrit aussi son bras ; mais je le remerciai, car je craignois qu'on ne regardât sa présence comme une insulte.

Madame Duval reçut madame Mirvan de très-mauvaise grace ; mais elle m'accueillit avec toute la tendresse dont je la crois capable. Notre rencontre semble l'avoir beaucoup affec-

tée ; elle en donna même une preuve. J'étois tombée évanouie dans ses bras, accablée par tant d'émotions que sa vue produisit naturellement sur moi : elle témoigna beaucoup d'inquiétude, elle répandit des larmes, et s'écria : « Ah! puissé-je ne pas perdre, pour la seconde fois, ma pauvre fille » ! Cette marque de bonté m'auroit soulagée, si madame Duval n'eût excité toute mon indignation par les propos qu'elle se permit sur votre sujet, mon cher, mon généreux bienfaiteur ; mais la douleur et la colère firent bientôt place à un sentiment plus désagréable, à la crainte. Elle m'informa que le but de son voyage étoit de m'amener avec elle en France ; qu'elle avoit formé ce plan depuis l'instant qu'elle avoit été instruite de ma naissance ; découverte qu'elle n'avoit faite que lorsque je pouvois être parvenue à l'âge de douze ans ; que M. Duval, qu'elle appeloit le plus méchant des maris, l'avoit empêchée d'exécuter ce dessein plutôt ; que celui-ci étant mort depuis trois mois, elle s'étoit hâtée de mettre ses affaires en ordre : après quoi, son premier soin avoit été de venir en Angleterre. Elle a déjà quitté le deuil ; car elle dit que personne ne sait ici depuis quand elle est veuve.

Elle doit avoir été mariée fort jeune : j'i-

gnore son âge ; mais on ne lui donneroit guère plus de cinquante ans. Elle s'habille richement, et met beaucoup de rouge : son visage offre encore des restes d'une grande beauté.

Je ne sais quelle auroit été la fin de cette visite, si le capitaine n'étoit venu prendre madame Mirvan : il persista à demander que je retournasse avec eux. Cet homme est devenu tout d'un coup de mes amis, et il embrasse ma cause avec une chaleur qui me fait trembler. Madame Mirvan, toujours attentive à réparer les torts de son époux, appaisa Madame Duval, en l'invitant poliment de venir prendre le thé, et passer la soirée chez nous. C'est avec beaucoup de difficulté que le capitaine se prêta à différer son départ. Que nous restoit-il à faire ? Je ne pouvois pas décemment quitter Londres dans le moment même où madame Duval m'y avoit rencontrée ; et y demeurer seule sous sa protection, — c'est une idée que la bonté de madame Mirvan avoit su prévenir. Je craignois également que madame Duval ne nous suivit à Howard-Grove : ainsi il fallut nous résoudre à passer encore quelques jours et même toute une semaine en ville, quoique le capitaine ait déclaré que la *vieille sorcière française*, comme il lui plaît de la nommer, ne s'en trouveroit pas mieux.

Mon unique souhait est de retourner en sûreté à Berry-Hill : conseillée et protégée par vous, je n'y aurai plus rien à craindre. Adieu, mon très-cher et très-honoré monsieur. Je ne retrouverai le bonheur que chez vous.

LETTRE XV.

M. VILLARS à ÉVELINA.

Berry-Hill, 14 Avril.

JE m'attendois d'un jour à l'autre, ma chère Évelina, à apprendre la nouvelle de votre départ de Londres, et je différois de vous écrire jusqu'à ce que vous fussiez de retour à Howard-Grove; mais la lettre que je viens de recevoir, et qui m'annonce l'arrivée de madame Duval, exige une prompte réponse.

Son arrivée en Angleterre m'afflige et m'inquiète. Comme je vous ai plaint, mon enfant, en lisant le récit d'une rencontre aussi inattendue et aussi peu souhaitée! J'ai crains depuis long-temps cet événement et les suites qui devoient en résulter. Après vous avoir reconnue, il étoit naturel que madame Duval dût vous réclamer : je ne connois que trop bien ses in-

tentions, et j'ai prévu depuis bien des années les contestations dont nous sommes menacés actuellement.

Quelque fâcheuses que soient les circonstances de cette affaire, il ne faut pas vous décourager, ma chère. Tant qu'il me restera un souffle de vie, il sera consacré à votre service, et je prendrai de même tous les arrangemens possibles pour établir solidement votre bonheur après ma mort. Persuadée de mon appui, reposez-vous sur ma tendresse, et ne vous livrez pas aux craintes que madame Duval pourroit chercher à vous inspirer. Conduisez-vous envers elle avec le respect et tous les égards qui sont dus à une aussi proche parente. Souvenez-vous qu'en oubliant son devoir, elle ne vous autorise pas à négliger le vôtre : plus vous serez frappée des défauts d'autrui, plus il faudra, ma chère, vous étudier à en éviter jusqu'à l'ombre. Je vous recommande donc d'être sur vos gardes, pour que nul manque d'attention, nulle froideur ne lui fasse soupçonner l'indépendance que je vous assure ; et lorsqu'elle aura fixé le temps de son départ, fiez-vous à moi du soin de m'opposer à ses projets : je vous promets que vous ne la suivrez point ; mon refus est tout prêt, et j'en fais mon affaire. Je

sens, à la vérité, que cette tâche est difficile, mais il ne conviendroit pas, ou plutôt il seroit impossible que vous vous en chargeassiez. Je suis peu surpris, au reste, de la mauvaise opinon qu'elle a de moi; je plains plutôt son étrange aveuglement. Voyant l'impossibilité de colorer sa propre conduite, elle cherche des torts à tous ceux qui ont été intéressés aux événemens malheureux qu'elle n'a que trop de sujet de déplorer. C'est-là la raison de son endurcissement, et elle doit, en quelque sorte, lui tenir lieu de justification.

Rien ne pouvoit m'être plus agréable que le desir que vous me témoignez de retourner à Berry-Hill : votre long séjour à Londres, et la dissipation dans laquelle vous vivez, me mettent mal à mon aise. Je ne prétends pas cependant que vous renonciez aux parties auxquelles vous êtes invité; Madame Mirvan pourroit regarder votre refus comme une censure, et rien ne s'accorderoit plus mal avec votre âge et avec les bontés que cette dame a pour vous. Je ne m'étendrai point sur ce sujet, et je me borne seulement à vous dire que je me réjouirai de tout mon cœur, lorsque je vous saurai heureusement arrivée à Howard-Grove. Je me flatte que cette lettre vous trouvera occupée des préparatifs du voyage.

Je ne saurai assez vous remercier, ma chère Evelina, de tous les détails dans lesquels vous entrez : continuez à m'écrire avec la même exactitude ; je serois malheureux si j'ignorois la moindre de vos actions.

Que le genre de vie que vous menez actuellement est nouveau pour vous! Des bals... des spectacles... des opéras... des ridotto... Ah, mon enfant ! comme vous perdrez au change à votre retour ici ! Je tremble pour votre tranquillité future... Mais jespère tout de l'excellence de votre cœur et de la vivacité naturelle de votre caractère.

Je ne puis sans doute me dispenser de vous dire que j'aime bien mieux les fautes d'inexpérience qui vous échappèrent au bal, que les grands airs dont vous avez voulu faire l'essai au ridotto ; mais l'embarras et l'humiliation que vous en avez soufferts, ne me permettent plus la moindre réprimande.

Je suppose que vous ne verrez plus ce sir Clément Willoughby : ses propos et sa hardiesse m'ont excessivement choqué. D'un autre côté, j'ai été fort content de la bonté de cœur de mylord Orville ; mais j'ose croire pourtant que, malgré sa complaisance, vous ne serez plus tentée de mettre son nom à l'épreuve.

Que le ciel vous bénisse, ma chère enfant! Puissiez-vous ne jamais connoître l'infortune ni le vice ! Puissiez-vous ne perdre jamais ce contentement que donne l'innocence, ce sentiment qui fait votre propre bonheur, et qui contribue à la satisfaction de tous ceux qui vous connoissent !

ARTHUR VILLARS.

LETTRE XVI.

ÉVELINA à M. VILLARS.

Queen-Street, jeudi 15 *avril.*

MADAME Duval arriva hier sur les cinq heures pour prendre le thé, et elle nous trouva encore à table. Que cela ne vous étonne point, on dîne ici fort tard. On lui fit ouvrir une autre chambre, et dès que le dessert fut apporté, on la pria d'entrer.

Elle étoit accompagnée d'un Français, qu'elle présenta sous le nom de M. Dubois. Madame Mirvan les reçut tous deux avec sa politesse ordinaire; mais le capitaine témoigna de l'humeur; et, après un moment de silence,

lence, il lui dit d'un air sévère : « Qui vous a priée de nous amener ce damoiseau » ?

« Je ne sors jamais sans lui, répondit-elle ». Après une seconde pause, le capitaine se tourna vers l'étranger, et lui dit en anglais : « Savez-vous bien, monsieur, que vous êtes le premier Français qui mette les pieds dans ma maison » ?

M. Dubois fit une révérence : il ne parle pas l'anglais, et ne l'entend guère ; de sorte qu'il prit peut-être cette apostrophe pour un compliment.

Madame Mirvan tâcha d'égayer la mauvaise humeur du capitaine ; mais il lui laissa faire tous les frais de la conversation, et resta étendu dans son fauteuil sans dire mot, excepté quand il trouvoit l'occasion de lâcher quelque sarcasme contre la nation française. Enfin, madame Mirvan voyant qu'elle ne réussiroit point à nous faire passer une soirée agréable, proposa d'aller à Ranelagh. Madame Duval accepta la partie avec plaisir, et, après quelques plaisanteries sur la dissipation des femmes, le capitaine y acquiesça également. Marie et moi nous montâmes pour nous habiller.

Bientôt après on vint nous annoncer sir Clément Willoughby. Il s'étoit introduit sous

prétexte de s'informer de notre santé, et il se présenta avec l'air de familiarité d'une ancienne connoissance; l'accueil glacé qu'il reçut de la part du capitaine et de madame Mirvan elle-même, le décontenança cependant un peu.

J'étois très-embarrassée de reparoître devant cet homme, et je ne descendis que lorqu'on vint m'appeler pour prendre le thé. Je le trouvai profondément engagé dans un entretien avec madame Duval et le capitaine sur les mœurs françaises; sujet qui paroissoit l'absorber, au point qu'il ne fit pas attention à moi lorsque j'entrai dans la chambre. La conversation fut poussée avec chaleur: le capitaine défendit la supériorité des Anglais à tous égards, et madame Duval s'opiniâtra à leur disputer jusqu'aux moindres avantages. Sir Clément employa à la fois les armes du raisonnement et du ridicule, pour appuyer et pour renforcer tout ce qu'il plut au capitaine d'avancer; il remarquoit qn'en combattant madame Duval, il ne manqueroit pas de gagner l'amitié du maître de la maison; et sa sagacité ne le servit que trop bien: il eut bientôt lieu de se féliciter d'un succès complet.

Dès qu'il me vit, il me salua respectueusement, et me demanda si j'étois remise des fa-

tigues du ridotto. Une légère inclination de tête fut toute ma réponse ; j'étois encore honteuse du souvenir de cette aventure. Il retourna à la dispute, et il la ménagea si bien, tantôt en agaçant madame Duval, tantôt en soutenant les raisons du capitaine, que je ne pus m'empêcher d'admirer son talent, en blâmant sa finesse.

Madame Mirvan craignant l'issue d'une querelle aussi échauffée, essaya plusieurs fois de détourner la conversation, et elle y auroit réussi peut-être sans l'entremise de sir Clément, qui, par son humeur satyrique et mordante, avoit entièrement captivé les bonnes graces du capitaine. Madame Duval succomba sous les efforts réunis de ses deux adversaires ; elle trembloit de colère.

Madame Mirvan nous annonça enfin, à ma grande satisfaction, qu'il étoit temps de partir. Sir Clément se leva pour prendre congé ; mais le capitaine le pria très-amicalement d'être des nôtres. Il répondit qu'il avoit déjà pris des engagemens ; mais qu'il y renonçoit pour avoir le plaisir de rester avec nous.

Il y eut quelques petits démêlés avant qu'on s'accordât sur les places. Madame Mirvan offrit sa voiture à madame Duval, et elle pro-

posa que les dames s'y missent ensemble. Cet arrangement ne fut point agréé par madame Duval ; elle ne voulut point faire une aussi longue course sans cavalier, et témoigna sa surprise qu'une dame polie pût faire une proposition *si anglaise*. Sir Clément Willoughby dit que sa voiture attendoit à la porte , et il pria qu'on voulût bien s'en servir. Enfin , il fut décidé qu'on chercheroit une remise pour M. Dubois et madame Duval : le capitaine , et à sa sollicitation sir Clément, y montèrent avec eux. Madame, miss Mirvan et moi, nous fîmes le chemin tranquillement à nous trois.

Je ne doute pas qu'ils ne se soient querellés en route ; car , lorsque nous descendîmes à Ranelagh , ils parurent tous de mauvaise humeur. Nous fîmes nos parties : tout le monde fuyoit madame Duval , excepté moi. Je ne la quittai pas un instant ; et, de peur que je ne lui échappasse , elle ne quitta pas mon bras de toute la soirée.

Il y avoit une foule prodigieuse ; et sans les soins particuliers de sir Clément Willoughby, nous eussions eu de la peine à nous procurer une loge avant qu'une moitié des assistans se fût retirée (on appelle *loge*, des réduits voûtés qui sont destinés pour les parties

de thé.). Lorsque nous fûmes placés, quelques dames de la connoissance de madame Mirvan, s'arrêtèrent pour lui parler, et l'engagèrent à faire avec elles le tour de la salle. Elle nous quitta : mais jugez quelle fut ma surprise quand je la vis revenir, accompagnée du lord Orville ! Les dames continuèrent leur promenade, et madame Mirvan s'assit avec nous : elle invita légèrement, mais avec politesse, le lord à prendre le thé avec nous; il accepta à ma grande confusion.

Cette apparition me déconcerta de nouveau, comme tout ce qui me rappelle le souvenir du malheureux ridotto : d'ailleurs ma situation présente ajoutoit encore à mon embarras; j'étois placée entre madame Duval et sir Clément, qui, je crois, n'étoit pas plus édifié que moi de l'arrivée du lord Orville. Les disputes éternelles continuoient toujours entre le capitaine et madame Duval, et je rougissois d'appartenir à des gens aussi mal élevés. La pauvre madame Mirvan et son aimable fille n'avoient pas sujet d'être plus contentes.

Dès que mylord Orville eut pris sa chaise, il se fit un silence général; sa présence nous gêna tous, quoique par des motifs différens. J'ignore par quelles raisons il avoit recher-

ché notre société ; peut-être n'étoit-ce que pour voir si j'avois encore inventé quelque nouveau mensonge sur son compte.

Ce fut madame Duval qui rompit la première le silence : « Je suis choquée, dit-elle, de ce que vos dames portent des chapeaux dans une assemblée aussi élégante que Ranelagh ; je n'en vois pas l'utilité ; cela leur donne un air commun. On ne connoît pas cette mode à Paris ».

Sir Clément. « J'avoue que je ne protége pas trop moi-même les chapeaux, et je suis fâché que les dames aient adopté une mode qui est une vraie attrape ; car de deux choses l'une, ou le chapeau cache la beauté, ou il en fait chercher là où il n'y en a pas. Cette invention date sans doute d'une jeune coquette fantasque ».

Le Capitaine. « Dites plutôt de quelque vieille sorcière ridée, qui avoit encore envie de donner la chasse aux jeunes drôles ».

Madame Duval. « Je ne connois pas vos usages en Angleterre ; mais à Paris, l'âge n'empêche point une femme d'être considérée ».

Le Capitaine. « Est-ce que vous prétendez nous faire accroire que là-bas, comme

ici, on ne distingue pas les jeunes femmes des vieilles » ?

Madame Duval. « Non, monsieur; la nation française est beaucoup trop polie pour faire ces sortes de distinctions » ?

Le Capitaine. « Elle en est d'autant plus sotte ».

Sir Clément. « Veuille le ciel que, pour notre propre intérêt, nous pussions nous faire à une aussi heureuse facilité » !

Le Capitaine. « Voilà, monsieur, une ridicule prière que vous adressez au ciel. On voit bien que vous n'êtes pas accoutumé à en faire souvent ».

Madame Duval. « Eh bien! irez-vous commencer à présent une dispute de religion ? C'est encore là une de ces incongruités à l'anglaise dont on n'a pas d'idée à Paris.

Sir Clément. « Je le crois bien, on n'y a pas plus de religion que de politique ».

Le Capitaine. « Mais que sont-ils donc ces gens-là ? Il faut que nous sachions cela, sir Clément ».

Sir Clément. « La question du capitaine est serrée, et j'espère que votre réponse, madame, ne nous laissera rien à desirer ».

Le Capitaine. « Allons, madame, vîte au

combat ; contez-nous cela tout de suite, et ne perdez pas votre temps en préparatifs.

Madame Duval. « Doucement, messieurs, je ne vous échappe point. Croyez-vous, après tout, que les Français manquent d'occupations ? Je vous promets qu'ils en ont de tout genre ».

Le Capitaine. « Encore, *à quoi*, *à quoi* s'occupent-ils, ces fameux *monsieurs* ? Citez-nous des faits. Jouent-ils ? — boivent-ils ? — sont-ils musiciens ? — sont-ils palefreniers ? ou bien passent-ils leur temps à caresser les vieilles femmes » ?

Madame Duval. « Oh ! quant à cela : — mais certes, je suis trop bonne de me donner la peine de répondre à ce tas de questions triviales ; — ne me demandez plus rien ». Puis se tournant, à mon grand chagrin, vers mylord d'Orville, et lui dit : « De grace, monsieur, avez-vous jamais été à Paris ? »

Il se contenta de lui faire une révérence.

« Et comment vous y êtes-vous plu, monsieur » ?

Il sourit à cette question, que sir Clément appelleroit *serrée* ; et, après avoir balancé un instant, il lui répondit néanmoins dans des termes qui marquoient son approbation.

« Je pensois bien, monsieur, que vous en seriez content, car vous avez tout-à-fait l'air d'un galant homme. Quant au capitaine et à cet autre, comment peuvent-ils juger de ce qu'ils ne connoissent pas? je suppose du moins, monsieur (en s'adressant à sir Clément), que vous n'êtes jamais sorti de votre pays.

« J'ai seulement été absent pendant trois ans », répliqua sèchement sir Clément.

Madame Duval. « Çela m'étonne, et je ne m'en serois pas doutée. Je parie cependant que vous n'avez jamais voyagé qu'avec des Anglais.

Le Capitaine. « Et avec qui donc, s'il vous plaît? Voudriez-vous qu'à l'exemple d'une certaine nation, qui n'est pas à mille lieues d'ici, il eût rougi de sa patrie, pour que celle-ci eût eu à rougir ensuite de lui »?

Madame Duval. « Vous feriez fort bien vous-même de voyager ».

Le Capitaine. « Et à quel propos, je vous prie? quelle utilité m'en reviendroit-il »?

Madame Duval. « Une très-réelle. On feroit de vous un tout autre homme ».

Le Capitaine. « Vous voudriez peut-être que j'apprisse encore à faire la cabriole, — à m'habiller comme un singe, — à babiller

votre baragouin français, que je poudrasse mes cheveux, que je me barbouillasse le visage de rouge ; en un mot, que je prisse pour modèle vos dignes compatriotes » ?

Madame Duval. « Je voudrois, monsieur, que vous prissiez de meilleures manières, et sur-tout que vous vous accoutumassiez à parler aux femmes un langage moins bourru et moins gothique. Monsieur, qui a été à Paris (en montrant mylord Orville), vous dira combien vous y seriez mal reçu si vous vous avisiez de tenir des propos aussi grossiers. Il n'y a pas de perruquier, pas de savetier, qui n'eût honte de vous ».

Le Capitaine. « Madame, je vous abandonne volontiers vos perruquiers et vos décrotteurs. Vous pouvez faire parade de leurs mœurs tant qu'il vous plaira, et je suis fort aise que vous les goûtiez tant. Mais, quant à moi, je vous dirai avec cette même franchise qui caractérise vos conseils, que je ne suis pas habitué à la société de ces messieurs ».

« Mesdames et messieurs, interrompit madame Mirvan, si vous ne prenez plus de thé, je vous invite de venir vous promener avec moi ». Nous nous levâmes sur-le-champ, Marie et moi, et mylord Orville nous suivit. Les autres demeurèrent à disputer, et nous

étions peut-être au bout de la salle avant qu'ils s'apperçussent de notre absence.

Comme l'époux de madame Mirvan avoit eu tant de part à la contestation, mylord Orville s'abstint de gloser sur cette scène indécente. Il n'en fut plus question le moment d'après, et la conversation prit enfin un ton d'honnêteté et de gaité. Je m'y serois intéressée avec plaisir, si j'avois pu oublier le ridotto. Je savois que le lord étoit en droit de me reprocher une sottise; je brûlois d'envie de lui faire mes excuses, et il me fut impossible de prendre sur moi de lui parler d'une aventure dans laquelle je m'étois exposée avec tant d'imprudence: bien plus, j'osai à peine ouvrir la bouche pendant tout le temps de notre promenade. J'étois sûre qu'il avoit pris mauvaise opinion de moi: cette idée me poursuivoit sans cesse, et me faisoit craindre qu'il n'interprétât mal tout ce que j'aurois pu dire. Ainsi, au lieu de mettre à profit une conversation qui, dans d'autres circonstances, m'auroit été infiniment agréable, je demeurai muette, triste et honteuse. Que d'embarras un seul faux pas ne m'a-t-il pas attirés? Si jamais je retombois dans la même faute, oh! je mériterois la plus sévère punition.

Nous fîmes trois ou quatre fois le tour de

la salle, avant que le reste de notre société vînt nous joindre ; ils étoient toujours également querelleurs, ce qui engagea madame Mirvan à se retirer, sous prétexte d'être fatiguée. Elle en fit la proposition, qui fut unanimement acceptée. Mylord Orville nous demanda nos ordres ; mais nos cavaliers ayant décliné ses offres, il se mit d'une autre coterie, et nous entrâmes dans une antichambre pour attendre nos voitures. On convint que nous retournerions en ville de la manière dont nous étions partis pour Ranelagh. Madame Duval monta donc dans sa remise ; mais elle n'y fut pas plutôt, qu'elle jeta un grand cri en sautant à terre, et se plaignant qu'elle étoit mouillée de part en part. En effet, la voiture avoit beaucoup souffert du mauvais temps qu'il avoit fait toute la soirée, et la pluie y avoit pénétrée, je ne sais comment.

Madame Mirvan, Marie et moi, nous nous servîmes, comme auparavant, de l'équipage du capitaine. Dès qu'il fut instruit de cet accident, il eut la politesse de s'emparer de la place qui étoit vacante dans notre voiture, sans se mettre en peine de madame Duval, ni de M. Dubois. Sir Clément Willoughby avoit sa voiture qui l'attendoit.

Je

Je demandai d'abord la permission de céder ma place à madame Duval, et je fis mine de mettre pied à terre ; mais madame Mirvan m'arrêta, en remarquant que ce seroit m'exposer à retourner seule en ville, soit avec l'étranger, ou avec sir Clément.

« Ne vous inquiétez point de notre vieille, s'écria le capitaine ; elle est à l'épreuve de la pluie : je réponds d'elle ; et d'ailleurs, comme nous sommes tous Anglais, elle ne risque pas de rencontrer pire que nous ».

« Je ne prétends pas la protéger, repondit madame Mirvan ; mais comme elle appartient à notre partie, il seroit de la dernière indécence de l'abandonner dans un tel embarras ».

« Peste! reprit le capitaine, que l'accident de madame Duval avoit mis de fort bonne humeur : si un de ces vilains Anglais lui faisoit quelque honnêteté, ce seroit un coup de poignard pour elle ».

Madame Mirvan l'emporta cependant, et nous descendîmes tous pour attendre que madame Duval fût pourvue d'une autre voiture. Nous la trouvâmes avec M. Dubois, au milieu des laquais, occupée à essuyer son négligé, qu'elle disoit être d'une étoffe de Lyon d'un nouveau goût, et auquel elle s'intéressoit beau-

coup. Sir Clément Willoughby lui offrit son équipage ; mais elle étoit trop piquée de ses railleries pour l'accepter. Nous attendîmes long-temps, sans qu'on pût se procurer un autre remise. Enfin le capitaine consentit à accompagner sir Clément, et nous montâmes toutes quatre dans le carrosse de madame Mirvan. Madame Duval demanda avec instance qu'on y accordât une petite place à M. Dubois, et le capitaine se prêta à cette complaisance, seulement pour se débarrasser de cet étranger.

Notre voiture prit le devant. Nous fûmes tous taciturnes et d'une humeur sociable ; car les difficultés qu'exigeoient ces arrangemens, avoient ennuyé et fatigué tout le monde. Nous continuâmes notre chemin sans dire mot ; mais notre silence ne fut pas de longue durée : à peine étions-nous à trente pas de Ranelagh, que la voiture se brisa, et nos voix se firent entendre toutes à la fois. A en juger par nos cris, je suis sûre qu'il n'y eut personne qui ne nous crut blessés à mort. Le cocher arrêta, les domestiques accoururent à notre secours, et nous descendîmes tous sains et saufs. Il faisoit nuit et il pleuvoit. Aussi-tôt que j'eus mis pied à terre, je me sentis soulever par sir Clément Willoughby : il me demanda la permission de

me secourir, et sans attendre ma réponse, il m'emporta dans ses bras au Ranelagh.

Il s'informa avec beaucoup de zèle si j'étois blessée. Je l'assurai que je ne m'étois pas fait le moindre mal, et je le priai de me quitter pour rejoindre le reste de notre société, dont j'étois très-inquiette, puisque j'ignorois s'ils étoient tous échappés aussi heureusement que moi. Il me dit qu'il se croyoit fort honoré de mes ordres, et qu'il couroit les exécuter; mais me voyant mouillée, il me pressa d'entrer dans une chambre chaude. Il n'écouta pas mes objections, et me força d'entrer dans un appartement, où nous trouvâmes un bon feu et quelques personnes qui attendoient leurs voitures. Je pris une chaise, et je le priai de nouveau de se retirer.

Il s'en alla en effet; mais il reparut presque aussi-tôt: il me dit qu'il pleuvoit à verse, et qu'il avoit ordonné à ses domestiques d'aller au secours des *Mirvan*, et de leur porter de mes nouvelles. J'étois très-fâchée de ce qu'il n'avoit pas pris cette peine lui-même; mais comme je n'étois pas fort lié avec lui, je ne voulus pas lui en faire des reproches, ni l'engager malgré lui à cette complaisance.

Il approcha sa chaise de la mienne, et

m'ayant demandé une seconde fois comment je me portois, il ajouta à voix basse : « Miss Anville me pardonnera si le desir de me justifier me porte à saisir cette occasion pour lui faire mes excuses de la conduite extravagante que j'ai tenue au ridotto. Soyez persuadée, mademoiselle que j'en ai un regret sincère ; et s'il m'étoit permis de vous avouer ce qui m'a encouragé à .... ».

Il s'arrêta ; mais je ne lui fis point de réponse. Je me rappelois la conversation dont miss Mirvan avoit été témoin, et je supposois qu'il me parleroit de la part que mylord Orville y avoit eue : je n'étois guère curieuse d'entendre répéter ce récit. La suite de notre entretien me prouva, en effet, que je l'avois devinée : j'ignore quel étoit son dessein, à moins qu'il ne voulut se faire un mérite d'avoir pris ma défense.

« Et cependant, continua-t-il, mes excuses ne serviront qu'à mettre au jour ma trop grande crédulité, mon défaut de jugement et de pénétration. Il ne me reste donc qu'à vous demander pardon, et espérer qu'à l'avenir ... ».

Dans ce moment, le domestique de sir Clément ouvrit la porte, et j'eus le plaisir de revoir le capitaine, madame Mirvan et sa fille.

« Oho! s'écria le capitaine, vous voilà logés bien et à votre aise ; mais nous allons vous chasser de vos quartiers. Venez, Lucie, Marie, approchez-vous du feu et séchez vos guenilles. Mais parbleu! où est restée notre vieille Française ».

« Bon Dieu, m'écriai-je, madame Duval n'est-elle pas avec vous » ?

« Avec moi, non pas, Dieu merci ».

J'étois très-alarmée de ce qu'elle pouvoit être devenue ; et, s'il eût dépendu de moi, j'aurois été la chercher moi-même. On envoya de tous côtés des domestiques au-devant d'elle : le capitaine ne cessa de nous dire qu'il falloit nous tranquilliser et nous en fier au petit-maître Français, qui en prendroit bien soin.

Nous fûmes long-temps avant que d'avoir de ses nouvelles, et nous demeurâmes seuls dans la chambre. Mon inquiétude augmenta au point que sir Clément en eut pitié ; il s'offrit d'aller lui-même chercher madame Duval, et il alloit se mettre en chemin lorsqu'elle entra accompagné de M. Dubois.

« Je sortois, madame, lui dit-il, pour vous chercher ».

« Vous êtes bien bon, monsieur, de venir lorsque le danger est passé ».

Elle étoit dans un état effroyable, couverte de boue depuis les pieds jusqu'à la tête et dans une colère qu'il est difficile d'exprimer. Nous lui témoignâmes à l'envi l'intérêt que nous prenions à son désastre. Mais le capitaine, fidèle à ses manières grossières, ne la vit pas plutôt, qu'il partit d'un grand éclat de rire.

Nos soins et nos attentions l'empêchèrent de prendre garde aux insultes du capitaine ; et graces à son emportement et à sa détresse, il n'étoit pas difficile de la distraire.

Nous la priâmes de nous informer de son accident : « Hélas ! dit-elle, après que vous nous eûtes quittés, le pauvre M. Dubois ; — mais il n'y avoit pas de sa faute, car il est tout aussi mal accomodé que moi ».

Tous les yeux se tournèrent alors vers M. Dubois, qui tout tremblant de froid se tenoit au coin du feu pour sécher son habit.

Le capitaine rit plus fort que jamais, et madame Mirvan faisant l'impossible pour occuper l'attention de madame Duval, la pria de reprendre le récit de son aventure ; elle continua ainsi : Nous voulûmes nons en retourner par la pluie, et M. Dubois eut l'honnêteté de me soulever dans ses bras, pour m'aider à traverser un endroit où il y avoit de la boue

par-dessus le talon. J'ai payé bien cher cette politesse, car au beau milieu de ces ordures, — que n'en étois-je à cinquante lieues! — je ne sais comment il s'y prit, — je ne suis pas si pesante; mais enfin le pied lui glissa, — je le suppose du moins, — et nous tombâmes tous deux à la renverse. — Plus nous faisions d'efforts pour nous relever, plus nous enfoncions, — et mon négligé de soie est entièrement gâté. — Nous sommes encore trop heureux d'être parvenus à nous relever; car vous vous êtes mis peu en peine de nous, et personne n'est venu à notre secours ».

Le capitaine, ravi en extase, couroit de l'un à l'autre pour jouir en plein de leur détresse : il poussoit des cris de joie, et secouant rudement la main de M. Dubois, il le félicita d'avoir *touché la terre anglaise*. Ensuite il approcha une chandelle pour mieux examiner madame Duval, et il déclara que de sa vie il ne s'étoit si bien diverti.

La fureur de madame duval étoit inexprimable : elle arracha le chandelier des mains du capitaine, frappa du pied, et finit par lui cracher au visage.

Ce procédé parut les calmer tous deux; la joie du capitaine se changea en colère, et la

fureur de madame Duval en crainte. Il est vrai que le premier s'annonça de manière à faire peur : il saisit la pauvre femme par les épaules, et la secoua avec tant de violence, qu'elle cria au secours. Il n'y avoit, ajouta-t-il que sa vieillesse et sa laideur qui pussent lui épargner un traitement moins délicat.

M. Dubois, qui jusqu'ici étoit demeuré fort tranquille près du feu, se mêla enfin de la partie, et éclata en plaintes contre le capitaine. On fit peu d'attention à ce qu'il disoit, et d'ailleurs on ne le comprenoit pas. Madame Duval se soulagea par un torrent de larmes.

Après que nous les eûmes séparés, je la priai de permettre qu'une des servantes de la maison l'aidât à sécher ses habits : elle y consentit, et nous prîmes, pendant cet intervalle, toutes les précautions possibles pour la préserver du froid. Dans cette situation désagréable, nous attendîmes près d'une heure avant qu'on pût nous trouver une voiture, et ensuite nous partîmes dans le même ordre dont on étoit convenu avant notre accident.

Je ferai une visite ce matin à la pauvre madame Duval pour m'informer de sa santé, dont je serois inquiette si sa constitution ne me paroissoit des plus vigoureuses. Adieu, mon cher monsieur, jusqu'à demain.

LETTRE XVII.

Suite de la Lettre d'EVELINA.

Vendredi matin, 16 Avril.

SIR Clément Villoughby vint nous rendre visite hier matin, et le capitaine Mirvan le retint à diner. J'eus à passer la journée la plus désagréable.

Je me rendis chez madame Duval, comme je le lui avois promis, et je la trouvai prenant le déjeûner au lit. M. Dubois étoit dans sa chambre ; ce qui me révolta tellement, que j'étois sur le point de me retirer, sans faire attention au mauvais effet que feroit une pareille démarche. Madame Duval me rappela aussi-tôt, et rit beaucoup de me voir si peu au fait des mœurs françaises.

La conversation ne tarda pas à prendre une tournure plus sérieuse ; madame Duval se déchaina avec véhémence contre *la brutalité barbare de cet insolent capitaine*, et contre l'horrible grossièreté de la nation anglaise en général : elle m'annonça qu'elle feroit toute la diligence possible pour se sauver au plutôt *d'un pays aussi peu humanisé.*

Elle déplora amèrement le sort de son étoffe de Lyon, protestant qu'elle auroit mieux aimé perdre toute sa garde-robe, puisque c'étoit la première robe de couleur qu'elle portoit depuis son deuil. Elle a gagné un gros rhume, et M. Dubois est enroué à ne pouvoir parler.

Elle me retint pour la journée entière, qui étoit destinée, disoit-elle, à me faire faire la connoissance de plusieurs personnes de la famille. J'aurois voulu en être dispensé, mais il fallut céder malgré moi.

Un tissu de questions de sa part, et les réponses qu'elle m'extorqua, remplirent tout le temps que nous fûmes seules. Sa curiosité étoit insatiable : elle vouloit être exactement instruite de chaque événement de ma vie, et elle me demanda de même des nouvelles détaillées de toutes les personnes avec lesquelles j'ai vécu. Elle eut la dureté de m'entretenir de nouveau de la haine invétérée qu'elle nourrit contre l'unique bienfaiteur que sa fille et sa petite-fille ont trouvé dans leur misère. Son ingratitude excita ma plus grande indignation ; j'étois sur le point de fuir sa présence et sa maison, si elle ne s'y fut opposée de la manière la plus décisive. Qu'est-ce donc, bon Dieu ! qui peut la porter à une injustice aussi criante ? Oh ! mon père

et mon ami, je ne me possède pas lorsqu'elle touche cette matière.

Elle me répéta plusieurs fois qu'elle se proposoit de m'amener à Paris, d'autant plus que j'avois grand besoin d'être polie par une éducation française. Elle regretta beaucoup de ce que j'avois été élevée à la campagne, où j'avois pris *un air maussade*. Elle me recommanda cependant d'avoir bon courage, puisqu'elle avoit connu plusieurs jeunes filles, plus gauches encore que moi, qui, après un séjour de peu d'années dans l'étranger, s'étoient parfaitement bien formées. Elle eut la bonté de me citer entr'autres, pour exemple, une certaine miss Polly Moore, fille d'une vendeuse de chandelle, qui fut envoyée à Paris pour une petite affaire de galanterie, et y avoit fait des progrès si étonnans, qu'elle alloit aujourd'hui de pair avec les femmes de la première distinction.

Les parens, auxquels elle me fit l'honneur de me présenter, étoient M. Branghton, son fils et ses deux filles.

Le père, qui est neveu de madame Duval, peut avoir environ quarante ans. Il ne manque pas de bons sens; mais je le crois rempli de préjugés. Il n'a jamais quitté la capitale, et

je lui suppose un grand fond de mépris pour tous ceux qui ont vécu en province.

Son fils m'a paru moins intelligent, quoique d'un caractère éveillé ; mais sa gaîté ressemble à celle d'un écolier étourdi et tapageur.

Il fait peu de cas de son père, à cause de son extrême assiduité au travail et de sa passion pour l'argent; je doute cependant qu'il ait assez de talens, ni même assez de bonté de cœur, pour atteindre à une sphère plus élevée. Son principal amusement consiste à tourmenter et à ridiculiser ses sœurs, qui, en revanche, le méprisent souverainement.

Miss Branghton l'aînée est d'une figure assez revenante, mais qui annonce de la fierté, de l'affectation et une humeur peu sociable. Elle hait Londres sans savoir pourquoi; car il est aisé de voir qu'elle n'en est jamais sortie.

Miss Polly Branghton peut passer pour jolie : elle est d'une grande simplicité, légère, tout aussi ignorante que sa sœur, et, malgré cela, peut-être d'un bon naturel.

Ces bonnes gens eurent besoin d'une grosse demi-heure pour se remettre des fatigues de leur course, qu'ils disoient avoir été des plus pénibles. Ils arrivoient à pied de Snow-Hill,

où M. Branghton tient une boutique d'orfévrerie. Cette marche avoit sur-tout incommodé les jeunes demoiselles, et leurs hardes s'en étoient ressenties visiblement.

La manière dont madame Duval me fit faire la connoissance de cette famille eut de quoi me choquer extrêmement. « Voici, dit-elle, mes amis, une parente à laquelle vous ne pensiez sûrement pas ; cette enfant est la fille dont ma pauvre Caroline accoucha après s'être enfuie de chez moi.—J'ai découvert seulement depuis peu son existence, qu'on m'avoit tenue cachée, et jusqu'ici cette pauvre petite a été privée du seul appui qui lui restât au monde ».

Miss Polly. « Miss paroît avoir le cœur bien placé, et ne doit point être victime de la désobéissance de sa mère ».

Madame Duval. « Aussi ne lui en veux-je pas le moindre mal ; et pour ce qui est de ma pauvre Caroline même, elle est beaucoup moins coupable qu'on ne le pense ; car je suis sûre qu'elle n'eût jamais déserté la maison paternelle, sans les mauvais conseils d'un certain vieux curé ».

Miss Polly. « Parlons d'autre chose, ma tante ; notre conversation semble affliger cette jeune demoiselle ».

On se jeta alors sur notre âge, sur nos tailles, nos ajustemens, sur les spectacles; tous ces lieux communs furent rebattus avec la plus grande sagacité.

Mais jugez de ma douleur, lorsque je compris ensuite, par quelques paroles échappées à madame Duval, qu'elle étoit occupée à instruire M. Branghton des détails les plus secrets de mes affaires. Ce récit attira la curiosité de l'aînée des demoiselles Branghton: la cadette et le fils restèrent avec moi, vraisemblablement pour me distraire.

Miss Branghton revint aussitôt vers nous, en disant à sa sœur: « Imagine-toi, Polly, miss n'a jamais vu son père ».

« Et comment cela, miss, s'écria l'autre; n'étiez-vous pas tentez de le connoître » ?

Ceci en étoit trop: je me levai promptement, et je me sauvai de la chambre. Je regrettai bientôt ce mouvement de vivacité: les deux sœurs me suivirent et tâchèrent de me consoler. Je demandai avec instance d'être laissée seule.

Dès que je fus rentrée, madame Duval me demanda ce que j'avois, pourquoi je l'avois quittée.

J'allois me retirer de nouveau, ne sachant

que répondre. Cette femme est insupportable ; elle me met d'abord dans les embarras les plus cruels, et puis elle est surprise de ma sensibilité.

Le jeune Branghton, entr'autres questions spirituelles, me demanda si j'avois vu la tour, l'église de Saint-Paul, l'opéra ? Ses sœurs n'avoient aucune idée de ce spectacle, et l'on proposa d'y aller tous ensemble à la première occasion. Je voulus éviter de les contredire, et je me bornai à leur répondre que je n'étois point la maîtresse de mon temps, puisque je dépendois entièrement de madame Mirvan, durant mon séjour à Londres. Je suis très-décidée à ne pas être de cette partie, s'il m'est possible de l'échapper.

Enfin je pris congé de madame Duval : elle me pria de revenir le lendemain ; les Branghton m'invitèrent d'aller les voir à Snow-Hill : ce qui, je suppose, n'arrivera pas de sitôt ; du moins je souhaite que notre liaison soit bientôt rompue.

Si tous mes parens ressemblent à ceux qui m'ont été présentés aujourd'hui, j'avoue que je ne me sens pas beaucoup d'empressement à briguer l'honneur de leur connoissance.

LETTRE XVIII.

Suite de la Lettre d'EVELINA.

Je n'eus pas plutôt achevé ma lettre de ce matin, que j'entendis frapper fortement à la porte: je descendis, et devinez qui je trouvai dans la salle des visites? — Mylord Orville.

Il étoit seul, car la famille ne s'étoit pas encore assemblée pour le déjeûner. Il s'informa de ma santé, de celle de madame et de miss Mirvan : j'étois surprise du degré d'intérêt qu'il sembloit attacher à ces questions ; mais j'en sus bientôt le motif: il venoit d'être informé de l'accident qui nous étoit arrivé à Ranelagh. Il m'en témoigna son inquiétude dans les termes les plus polis, et il regretta d'avoir manqué l'occasion de nous offrir ses services. « Mais, ajouta-t-il, sir Clément Willoughby, si je ne me trompe, a été plus heureux que moi ».

Je lui répondis qu'il avoit été avec le capitaine Mirvan.

« On m'avoit dit qu'il étoit de votre partie, madame » ?

J'espère que cet étourdi ne se sera pas vanté

d'avoir borné ses secours *à moi seule.* En attendant, mylord Orville ne pressa point ce sujet ; il me dit « qu'il espéroit que cette fâcheuse aventure ne m'empêcheroit pas de continuer à embellir Ranelagh de ma présence ».

« Le temps de notre séjour à Londres est sur le point d'expirer, mylord ».

« Comment, madame, comptez-vous de nous quitter si vite » ?

« Oui, mylord ; nous nous sommes déja arrêtés plus que nous ne pensions ».

« Avez-vous donc un goût si décidé pour la campagne » ?

« Nous n'avons fait le voyage que pour venir à la rencontre du capitaine Mirvan ».

« Et miss Anville ne s'intéresse-t-elle pas un peu à tant de personnes qui seront affligées de son départ » ?

« Mylord, je suis sûre que vous ne vous imaginez pas...... ». — J'en demeurai-là, et certes je ne savois pas ce que j'allois dire. Mon ridicule embarras m'en attira un second. Mylord Orville s'avança vers moi ; et me prenant la main, il me dit : « Je m'*imagine* qu'il suffit d'avoir vu une fois miss Anville, pour en conserver un souvenir qui ne s'efface pas aisément ».

Un tel compliment, — dans la bouche du lord, me coupa entièrement la parole. Je sentis que je changeois de visage; je ne dis mot, et je baissai les yeux. Je me rendis pourtant d'abord, et, en retirant ma main, je lui dis que j'allois voir si madame Mirvan étoit habillée. Il ne me retint point, et je sortis.

Je rencontrai toute la famille sur l'escalier, et je rentrai avec eux pour déjeûner.

C'étoit-là le moment de lui faire des excuses de ma conduite du ridotto, et je suis fâchée de l'avoir laissé échapper; mais, à dire vrai, cette affaire ne me revint point dans l'esprit pendant ce court tête-à-tête. Si cependant je retrouve jamais une occasion aussi favorable, je la mettrai sûrement à profit. L'idée de passer à ses yeux pour sotte ou pour présomptueuse, me chagrine véritablement, et je me veux bien du mal d'y avoir donné lieu, en quelque façon par ma propre faute.

Mais que dites-vous, monsieur, de ce compliment; ne vous paroît-il pas singulier? Je ne m'y attendois pas de sa part: — mais la galanterie est, je crois, commune à tous les hommes, quelles que soient d'ailleurs leurs bonnes qualités.

Notre déjeûner fut le plus délicieux de tous

les repas que nous ayons faits ici depuis notre arrivée. Si cette madame Duval n'y étoit pas, je commencerois à me plaire à Londres.

La conversation du lord Orville est des plus agréables. Ses manières douces, polies et modestes, inspirent la confiance et lui assurent une estime générale. Loin de se reposer sur son mérite, il cherche toujours à plaire dans les sociétés ; et quoique sûr d'un succès constant, il n'en tire pas la moindre vanité. Qu'il diffère en cela de la plûpart des jeunes gens d'ici, qui, sans atteindre à ses perfections, affichent des airs de prétention insupportables !

Je voudrois, mon très-cher monsieur, que vous fissiez la connoissance de ce lord Orville : je suis persuadée que vous l'aimeriez. Il est le seul à Londres pour qui j'aie été tentée de faire un pareil souhait. Quelquefois je me représente que, lorsque l'âge aura ralenti sa vivacité, et qu'il mènera une vie moins dissipée, alors il pourra bien ressembler à l'homme que j'aime et que j'honore le plus. Sa douceur actuelle, sa politesse, une modeste défiance de lui-même, semblent présager pour l'avenir cette même bienveillance, cette dignité et cette bonté de cœur que j'admire en vous..... Mais je m'étends trop sur ce sujet.

Après que mylord se fut retiré, — sa visite fut bien courte, — je me préparai, quoiqu'avec répugnance, à retourner chez madame Duval. Madame Mirvan eut la bonté de m'éviter cet ennui : elle proposa au capitaine de la faire prier à dîner ; il y consentit, étant d'ailleurs bien aise, disoit-il, de lui demander des nouvelles de son négligé de soie.

Elle a accepté l'invitation, et on l'attend à tout moment. Je ne comprends pas qu'une femme, qui est maîtresse absolue de son temps, de ses biens et de ses volontés, puisse consentir à s'exposer de son plein gré aux incivilités d'un homme qui a visiblement pris à tâche de se jouer d'elle : mais elle est peu connue ici, et je suppose qu'elle ne sait pas trop comment s'occuper.

Que ne dois-je pas à madame Mirvan de ce que son amitié veut bien me sacrifier un temps qu'elle passera très-mal elle-même ! Chaque querelle que suscite son indigne mari, lui prépare de nouveaux chagrins. Cette considération m'a engagée aussi à la prier de ne point inviter madame Duval ; mais elle m'a répondu qu'elle ne souffriroit pas que je passasse tout mon temps loin d'elle. Cette excellente dame a pour moi des bontés de mère.

LETTRE XIX.

Suite de la Lettre d'ÉVELINA.

Samedi matin, 17 Avril.

MADAME Duval nous amena M. Dubois. Je m'étonne qu'elle s'avise de l'introduire dans une maison où il est si mal reçu : je trouve tout aussi singulier qu'elle ne sorte jamais sans lui. Cependant je n'aurois peut-être point fait cette remarque, si le capitaine Mirvan ne me railloit sans cesse sur *le damoiseau de ma grand' maman*.

Madame Mirvan les reçut tous deux avec l'honnêteté qui lui est propre ; mais le capitaine assaillit tout de suite madame Duval de la manière la plus insultante : « Eh bien! madame, lui dit-il, vous qui avez vu le monde, expliquez-moi un peu ce que vous préférez, la *chambre chaude* à Ranelagh, ou le *bain froid* que vous prîtes ensuite? Mais certes vous avez un air si bien portant, que je vous conseille de redoubler la dose ».

Madame Duval. « Ma foi, monsieur, on ne vous demande pas vos conseils, et vous

pouvez les garder pour vous : d'ailleurs, ne vous en déplaise, il me semble que ce n'est pas une bagatelle que d'être éclaboussée, d'attraper un rhume, et d'abimer toutes ses hardes».

Le Capitaine. «*Eclaboussée*, dites-vous ? et n'est-ce que cela ? — Je vous croyois trempée de la tête aux pieds. — Allons donc, ne faites pas la petite bouche, ce seroit gâter le conte : souvenez-vous que vous étiez percée jusqu'à la moëlle des os. Par la sambleu ! j'en rirai toute ma vie. La pauvre dame laissée à l'abandon, et assaisonnée de la sorte ! et puis monsieur le Français à côté de vous mouillé comme un rat ».

Madame Duval. «Plus notre embarras étoit grand, plus vous avez eu de tort de n'être pas venu à notre secours. Vous saviez très-bien où nous étions, et je vous ai entendu rire à gorge déployée le moment où cet accident arriva : d'ailleurs il n'est que trop vraisemblable que c'est vous qui nous avez renversés ; car M. Dubois m'a dit que sans un croc en jambe qu'on lui a donné, il ne seroit certainement pas tombé ».

Le capitaine jeta des éclats de rire si immodérés, que je commençai à croire cette imputation fondée ; mais il nia absolument le fait.

Madame Duval. « Pourquoi donc n'êtes-vous pas venu me secourir » ?

Le Capitaine. « Moi ! croyez-vous que j'avois oublié que je suis *Anglais*, un vilain, un brutal Anglais » ?

Madame Duval. « Fort bien, monsieur, fort bien ; mais j'étois une sotte d'attendre mieux de vous : cela ressemble au reste de la pièce, à l'offre gracieuse que vous me fîtes de me faire sauter par la portière, la première fois que je vous vis. Mais ce qui est très-certain c'est que je suis décidé à ne plus vous choisir pour me conduire à Ranelagh ; car si j'avois eu le malheur de tomber sous les chevaux, je parie que vous n'eussiez pas bougé d'un pas pour me sauver la vie ».

Le Capitaine. « Je vous réponds bien que non, madame, pour tout au monde : je connois trop la bonne opinion que vous avez de votre nation, pour vous faire l'affront de croire qu'un *Français* puisse avoir besoin de *moi*, quand il est question de vous défendre ».

Madame Duval. « Bravo, monsieur, continuez ; cela est digne de vous. Si le pauvre Dubois n'avoit pas partagé avec moi ce fâcheux accident, je n'aurois eu besoin des secours de personne ».

Le Capitaine. « Je vous promets que les miens vous eussent laissé en plein repos : je sais mieux garder mon rang. D'ailleurs il ne s'agissoit que de vous plonger un tant soit peu ; vous pouviez arranger cela à vous deux, et j'aurois été de trop ».

Madame Duval. « Je pense que vous cherchez à me faire accroire que monsieur m'a joué ce tour à dessein » ?

Le Capitaine. « Mais très-certainement ; qui en douteroit ? un *Français* faire une maladresse ! vous n'y pensez pas, madame : passe encore pour un rustre Anglais. A quoi bon tous les sauts et les cabrioles de vos maîtres de danse, si vous ne savez pas seulement tenir l'équilibre ».

Pendant ce dialogue, sir Clément Willoughby se présenta dans la salle. Il affecta de fréquenter la maison sur le pied d'une ancienne connoissance ; et ces mêmes airs de familiarité, dont je suis si choquée, servent précisément à le mettre bien dans l'esprit du capitaine, dont il a le talent d'étudier tous les caprices.

Après l'avoir accueilli avec beaucoup d'amitié, M. Mirvan lui dit : « Vous venez à point nommé, mon garçon, pour arranger un petit différend entre madame et moi. Vous imagineriez-vous

neriez-vous que le bain que monsieur lui administra l'autre soir, n'a pas été de son goût » ?

« J'aurois cru, répondit sir Clément avec un grand sérieux, que l'amitié qui subsiste entre monsieur et madame, eût dû prévenir tout événement fâcheux : mais peut-être ne se sont-ils pas entendus d'avance; et, dans ce cas, monsieur a commis une petite inattention, car, selon mon avis, il auroit dû s'informer auparavant de l'espèce de terrein auquel madame donne la préférence ».

« A merveille, monsieur! s'écria madame Duval, vous voudriez nous mettre aux prises: mais on ne se joue pas de moi à si peu de frais. Epargnez vos peines; j'ai déja pénétré votre intention ».

M. Dubois, qui étoit parvenu à démêler le sujet de la conversation, entreprit de plaider sa cause avec beaucoup de solemnité. Il espéroit, dit-il, que la compagnie conviendroit du moins qu'il n'appartenoit point à une nation de sauvages, et qu'ainsi il étoit incapable d'offenser une dame de propos délibéré; qu'au contraire, en tâchant, comme il étoit de son devoir, de sauver madame Duval, il en avoit pâti lui-même, de façon à s'en ressentir longtemps. Puis il ajouta, avec une physionomie

alongée, qu'il se flattoit qu'on ne le taxeroit pas de prévention, s'il soutenoit que cette malheureuse chûte ne devoit être attribuée qu'à un choc violent qu'il avoit reçu de quelque personne mal intentionnée; qu'il ne décideroit pas cependant si c'étoit dans le dessein de faire tomber sa dame, ou seulement pour éclabousser ses habits.

Cette contestation fut enfin terminée par madame Mirvan, qui nous proposa d'aller voir le cabinet de curiosités de Cox. On fut bientôt d'accord, et on fit arrêter des voitures.

Ce cabinet offre des choses surprenantes et d'une grande richesse : il m'intéressa peu cependant; c'est une pure parade, mais il est vrai qu'elle tient du merveilleux.

Pendant que nous faisions le tour de la salle, sir Clément Willoughby me demanda mon sentiment sur ce brillant spectacle.

Je lui répondis que je le trouvois joli, et même ingénieux; mais que je sentois malgré cela un certain vide, dont je ne savois pas trop rendre raison.

« Supérieurement bien répondu, s'écria-t-il; vous avez défini à la lettre mes propres sentimens, mais avec une finesse à laquelle je n'aurois jamais pu atteindre. J'étois bien sûr que

votre goût est trop bon pour pouvoir être flatté de ce qui ne parle pas à l'esprit ».

« Pardieu, s'écria, madame Duval, vous êtes bien difficiles vous deux : si ceci n'est pas de votre goût, que pourrèz-vous donc trouver de beau? C'est le coup-d'œil le plus grand, le plus brillant, le plus exquis que j'aie encore vu en Angleterre ».

« Je suppose, reprit le capitaine en ricanant, que cela est dans votre goût français ; cela y ressemble assez, car ce ne sont que de pures babioles. Mais, dis-moi, mon ami, ajouta-t-il en s'adressant à celui qui nous expliquoit ces curiosités ; de quelle utilité est tout ceci ; je ne suis pas assez sorcier pour le deviner » ?

« En effet, répliqua madame Duval avec dédain, comme si chaque chose devoit avoir son utilité » ?

« N'admirez-vous pas, monsieur, répondit notre conducteur, l'industrie du méchanicien, la beauté du travail? Toute personne de goût peut aisément appercevoir l'utilité d'ouvrages aussi extraordinaires ».

« Votre personne de goût doit être, dit le capitaine, un fat ou un Français, ce qui revient à-peu-près au même ».

Nous étions occupés alors à examiner une pomme de pin qui renfermoit un nid d'oiseaux chantant. « Ha! s'écria madame Duval, voilà qui est plus joli que tout le reste, je n'ai rien vu de plus élégant dans tous mes voyages ».

« N'as-tu pas, mon ami, dit le capitaine au conducteur, d'autres pommes que celles-là » ?

Comment, monsieur » ?

« C'est que je te prierois de m'en donner sans oiseaux; car, vois-tu, je ne suis pas français, et j'aime les choses solides ».

Ce spectacle finit par un concert de musique mécanique : je ne saurois expliquer comment elle fut exécutée; mais l'effet en étoit charmant. Madame Duval étoit ravie en extase, et le capitaine la contrefaisoit par des contorsions ridicules qui attirèrent l'attention de toute l'assemblée. Pendant qu'on exécuta l'antienne d'un couronnement, madame Duval affectoit de battre la mesure et d'exprimer sa satisfaction par différens gestes.

Le capitaine demanda au plus vîte des odeurs : une dame eut la politesse de lui présenter son flacon, et il n'eut rien de plus pressé que de le mettre sous le nez de la pauvre madame Duval : la trop grande quantité qu'elle en prit par distraction, lui fit jeter de hauts

cris. Dès qu'elle fut remise, elle éclata, comme de coutume, en invectives; mais le capitaine protesta qu'il n'avoit pris cette précaution que par pure amitié, les transports de la dame lui ayant fait craindre qu'elle ne se trouvât mal. Cette excuse, loin de l'appaiser, amena une forte querelle, qui n'eut d'autre effet que de divertir le capitaine. Il est toujours si bruyant en public, que très-souvent nous avons honte de lui appartenir.

Madame Duval, malgré sa colère, ne fit aucune difficulté de venir dîner avec nous. Madame Mirvan avoit retenu des places au théâtre de Drury-Lane, et elle l'invita poliment d'être de la partie: son rhume l'empêcha d'accepter la proposition. Je suis fâchée de son indisposition; mais je ne regrette point le refus qu'elle fit de nous accompagner. Sans oser la juger sévèrement, je dois avouer pourtant qu'elle n'est point de la classe des personnes auxquelles je puis donner mon approbation.

LETTRE XX.

Continuation de la Lettre d'Evelina.

Nos places étoient prises sur le devant d'une loge de côté. Sir Clément Willoughby, qui savoit que nous irions au spectacle, nous attendit à la porte pour nous présenter la main.

Dès que nous fûmes entrés, mylord Orville, que j'avois déja remarqué dans le balcon, vint nous trouver: il nous fit l'honneur de passer toute la soirée dans notre loge. Miss Mirvan et moi nous nous félicitâmes de l'absence de madame Duval, et nous nous flattâmes du moins que la conversation ne seroit pas interrompue par les querelles du capitaine; mais je vis bientôt que j'avois peu gagné, loin d'oser parler, je ne savois de quel côté tourner les yeux.

On jouoit *Amour pour amour* (1). Quoique cette pièce soit écrite agréablement et avec esprit, je ne compte pourtant pas de la revoir, elle manque entièrement de délicatesse, pour ne pas dire davantage. Miss Mirvan et

(1) C'est le titre d'une comédie de Shakesp.

moi nous fûmes décontenancées presque à chaque scène ; nous n'osions risquer la moindre remarque, ni même écouter celles qu'on faisoit autour de nous ; j'en étois d'autant plus fâchée, que mylord Orville étoit d'une humeur charmante. J'étois bien aise de voir la fin de cette pièce, j'espérois que je pourrois respirer plus librement ; mais à peine la toile fut-elle baissée, que je vis entrer dans la loge M. Lovel, cet homme qui, par ses impertinences, m'avoit tant tourmentée au bal où je vis mylord Orville pour la première fois.

Je voulois éviter sa conversation, et je me tournai vers miss Mirvan ; je ne pus cependant lui échapper, et dès qu'il eut salué le lord Orville et sir Clément, qui le reçurent froidement, il se pencha de mon côté, et me dit : « Madame s'est toujours bien portée depuis que j'ai eu l'honneur —, je ne dirai pas de *danser* avec elle, mais de la *voir danser* » ?

Son ton de complaisance ne me laissa pas de doute que ce compliment ne fût préparé pour servir de représailles à mes procédés le jour du bal : je n'y répondis point, et je me contentai d'une légère inclination de tête.

Après un moment de silence, il m'apostropha de nouveau d'un air nonchalant et fa-

milier : « Madame a-t-elle été ci-devant à Londres ? — Non, monsieur ».

« Je m'en doutois bien. Tout doit vous y paroître bien neuf ; nos usages, nos mœurs, nos étiquettes ressemblent peu à celles de province. Je suppose d'ailleurs que votre séjour est à quelque distance de la capitale ».

J'étois outrée de ces propos ironiques, et je les passai entièrement sous silence. Que ne parlai-je plutôt ! mon embarras ne fit que l'encourager et le divertir ; il continua avec la même affectation.

« L'air que nous respirons ici, quoique différent de celui auquel vous êtes accoutumée, madame, est-il convenable à votre santé » ?

Mylord Orville. « Monsieur Lovel, avec de bons yeux, vous eussiez pu vous épargner cette question ».

M. Lovel. « Ah ! mylord, si la santé étoit toujours ce qui fait le teint des dames, sans doute mes yeux auroient pu porter un jugement infaillible ; mais... »

Madame Mirvan. « De grace, monsieur, point de ces mots à double entente : vous pouvez avoir réussi à relever l'éclat du teint de miss Anville, mais vous ne parviendrez pas à le rendre suspect ».

M. Lovel. « Vous me faites tort, madame ; je ne prétends pas dire que le *rouge* est le seul susbtitut de la santé ; il y a tant de causes qui produisent le même effet : par exemple, un mouvement de colère, — de fausse honte ; — tout cela ne peut-il pas contribuer à rehausser le teint » ?

Le Capitaine. « Des causes comme celles là, il faut les chercher chez les personnes qui en sont susceptibles ».

Sir Clément. « La remarque est juste ; le teint naturel n'a rien de commun avec la fougue passagère des passions, ni avec toute autre cause accidentelle ».

Le Capitaine. « Non certes : car, tenez, tel que me voici, je n'ai pas plus de couleur qu'un autre ; et cependant, si vous me mettiez en colère, vous me verriez, par la sambleu, plus rouge que toutes ces Jezabels plâtrées qui s'assemblent ici ».

Mylord Orville. « Si je ne me trompe, il n'est pas si difficile de distinguer le teint naturel de celui qui est emprunté ; l'un offre des nuances, l'autre trop uniforme, manque de cette vivacité, de cet éclat, de ce *je ne sais quoi* qu'on a peine à définir ».

Sir Clément. « Mylord est généralement reconnu pour un *connoisseur* en beauté ».

M. Orville. « Et vous, sir Clément, pour un *enthousiaste* ».

Sir Clément. « J'en suis fier, réellement : dans une telle affaire, et devant de tels objets ; il suffit de ne pas être aveugle pour être enthousiaste ».

Le Capitaine. « Trève de tout ce bavardage : les femmes ne sont que trop vaines déjà, sans qu'il soit besoin de les enorgueillir davantage ».

Sir Clément. « Obéissance aux ordres de l'Officier commandant ! Choisissons un autre sujet. Vous êtes-vous bien amusées, mesdames, à cette pièce » ?

Madame Mirvan. « Elle est assez amusante, *ce n'est pas là son défaut* ; j'y ai trouvé des taches que je voudrois en voir effacées ».

Mylord Orville. « Je me serois fait fort de répondre à la place de ces dames : cette pièce n'est pas d'un genre à mériter leur suffrage ».

Le Capitaine. « Et pourquoi non ? n'y a-t-il peut-être pas assez de sentiment ? Pour moi, je soutiens que c'est une des meilleures comédies de notre théâtre. Il y a plus d'esprit dans une seule scène, que dans toutes les pièces nouvelles ensemble ».

M. Lovel. « Quant à moi, je fais rarement attention aux acteurs : on a assez d'ouvrage à

chercher ses connoissances, et il ne reste guère de temps pour songer au théâtre. Quelle est, je vous prie, la pièce qu'on vient de représenter» ?

Le Capitaine. « Comment, diable ! vous venez au spectacle sans savoir ce qu'on joue» ?

M. Lovel. « Cela m'arrive à tout moment : je ne lis point les affiches, et je ne viens ici que pour voir mes amis, et pour montrer que je suis encore en vie ».

Le Capitaine. «Ainsi, il vous en coûte cinq shillings par jour, pour montrer au public que vous êtes en vie ! Ma foi, dussent tous mes amis me croire mort et enterré, je me garderois bien de les désabuser à un tel prix. Au reste, apprenez de moi une bonne maxime : ceux qui auront quelque chose à recevoir de vous sauront bien vous trouver. — Vous dites-donc que vous avez passé ici toute la soirée, sans savoir ce qu'on jouoit.

M. Lovel Une comédie demande tant d'attention, qu'il est très-difficile de la suivre sans s'endormir. D'ailleurs c'est une heure si incommode, on y vient fatigué ; les repas, le vin, les affaires domestiques, les études, tout cela vous a déjà cassé la tête dans la journée, et on doit se tuer encore pendant la soirée à écouter avec atention une pièce de théâtre ; en vérité,

la chose est impossible. — Mais je crois avoir une affiche sur moi. — voyons ; — oui, la voici. — Ah ! *Amour pour amour.* — Et comment pouvois-je être si stupide ».

Le Capitaine. « Oh ! qu'à cela ne tienne, monsieur : mais, par ma foi, voilà une des meilleures farces que j'ai entendu de long-temps : venir au spectacle sans savoir ce qu'on joue ! Et si, au lieu d'une musique d'opéra, on vous servoit un concert de racleurs, vous y donneriez du bec sans vous en appercevoir ».

Cette conversation fut poussée avec aigreur de part et d'autre. Quelques observations sur les caractères de la pièce, fournirent une ample matière aux sarcasmes : j'en eus ma part. M. Lovel me fit l'honneur de me demander ce que je pensois du rôle d'une jeune villageoise, qui avoit parue sous le nom de miss Prue. Je lui fis une réponse assez indifférente, et sir Clément observa qu'un caractère comme celui-là étoit peu digne de mon attention.

« C'est cependant, reprit le fat, le premier personnage de la pièce : il est bien remarqué, vraiment original ; des mœurs villageoises, l'ignorance rustique d'après nature : il est de main de maître sur mon honneur ».

Mylord Orville eut la complaisance de se charger

charger de ma défense ; et il s'en acquitta avec tant de succès, que M. Lovel prit le parti de se taire, et de se glisser hors de la loge dès qu'on eut commencé la petite pièce.

Les propos insolens de cet homme me sont insupportables : puissé-je ne le revoir jamais ! Je l'aurois méprisé comme il le mérite, s'il m'avoit laissé tranquille ; mais puisque je vois qu'il me porte rancune de ce qu'il appelle mes mauvais traitemens, je commence à le craindre.

Madame Mirvan me donna en chemin une nouvelle inquiétude : elle me dit que le ressentiment de M. Lovel pourroit aisément donner lieu à un duel, s'il avoit autant de courage que de colère.

Cette idée me fait trembler. Cependant un homme aussi foible et aussi frivole, pourroit-il être vindicatif ? Je pense qu'il se contentera de décharger sa bile contre moi. Mais il ne jouira pas long-temps de cette satisfaction, car nous partirons incessamment.

Miss Mirvan m'a raconté que, pendant que M. Lovel me parloit avec si peu de ménagement, mylord Orville le regardoit d'un œil de pitié ; cela me tranquillise beaucoup.

Il devroit exister ici un code de lois et coutumes à la mode, à l'usage des jeunes étran-

gers qui fréquentent, pour la première fois, les endroits publics.

Nous allons ce soir à l'opéra, où j'espère me bien divertir ; c'est la même partie que hier : lord Orville en sera ; il a promis qu'il viendroit nous joindre.

LETTRE XXI.

Suite de la Lettre d'ÉVELINA.

LA journée d'hier fut si fertile en événemens, qu'elle empliroit un volume entier.

Dans l'après-dînée, — à Berry-Hill, je dirois *le soir*, car il étoit près de six heures, — pendant que miss Mirvan et moi nous étions occupées des soins de la toilette et du plaisir qui nous attendoit à l'opéra, nous entendimes une voiture s'arrêter devant la porte. Nous crûmes d'abord que c'étoit sir Clément Willoughby, qui, avec son assiduité ordinaire, venoit pour nous accompagner à Haymarket ; mais quelle fut notre surprise, lorsque nous vîmes entrer dans la chambre les deux demoiselles Branghton ! Elles s'avancèrent vers moi avec beaucoup de familiarité, en me disant :

« Bon jour, cousine, comment vous va ? Oui-dà, nous vous attrapons devant le miroir ! mon frère le saura, je vous en réponds ».

Miss Mirvan, qui ne les connoissoit point, et qui ne savoit que penser de cette apparition, marqua son étonnement d'un air tout-à-fait plaisant. L'aînée des Branghton m'annonça enfin le sujet de leur visite : « Nous venons, dit-elle, pour vous mener à l'opéra ; mon père et mon frère vous attendent là-bas, et nous irons prendre en passant votre grand'mère ».

« Je suis fâchée, répondis-je, que vous vous soyez donné cette peine, je suis déjà engagée ».

« Engagée ! et qu'est-ce que cela fait, miss ? Cette jeune demoiselle se chargera de vos excuses ».

« Je le voudrois bien, lui dit miss Mirvan, mais je serois fâchée moi-même d'être privée de la société de miss Anville ».

« Cela n'est pas joli, reprit miss Branghton ; considérez, madame, que nous ne sommes venus que pour faire plaisir à notre cousine ; c'est pour l'amour d'elle que nous allons à l'opéra, et nous avons fait un grand détour pour la venir prendre ».

« Je vous suis infiniment obligée, et je re-

grette bien de vous avoir fait perdre tant de temps ; mais je ne puis qu'y faire, j'ai donné ma parole, sans pouvoir me douter de votre invitation ».

« Mais que signifie cela? interrompit miss Polly : faut-il donc tant de cérémonies avec vous ! et d'ailleurs ceux avec qui vous avez fait partie vous sont-ils plus proches que nous »?

« Je vous prie de ne pas insister davantage ; il m'est impossible aujourd'hui d'être des vôtres ».

« Nous étions venus exprès de la cité ; — et puis votre grand'mère vous attend ; que lui dirons-nous » ?

« Dites-lui, je vous prie, que je suis mortifiée d'avoir déjà pris des engagemens ».

« Et avec qui » ?

« Avec madame Mirvan, et une grande société. »

« Et de quoi est-il donc question, pour que cette partie vous tienne tant à cœur » ?

« Nous allons à l'opéra ».

« O ma chère! si c'est-là tout, qui nous empêche de rester ensemble » ?

Je fus extrêmement décontenancée de cette proposition hardie ; la rusticité de ces demoiselles Branghton diminua la peine que je me

faisois de refuser. Quand même j'aurois voulu les faire admettre dans notre coterie, leur habillement me l'eût défendu ; et comme elles ne sembloient pas s'en douter, je me vis obligée de leur faire sentir mes raisons, avec tout le ménagement dont j'étois capable.

Cette explication leur fit de la peine ; elles me demandèrent où étoit ma place ?

« Dans l'amphithéâtre », leur répondis-je.

« Eh! reprit miss Branghton, j'ignorois que ma robe ne fût pas assez belle pour l'amphithéâtre : mais allons-nous-en, Polly ; si miss Anville ne nous trouve pas assez bien mises pour aller de pair avec elle, elle n'a qu'à chercher mieux ».

J'allois leur faire comprendre que l'amphithéâtre demande autant de parure que les loges ; mais elles étoient trop piquées pour m'écouter davantage : elles sortirent de fort mauvaise humeur, en disant qu'elles étoient fâchées de m'avoir dérangée ; mais que je ferois bien d'être moins fière avec mes parens.

Je voulus me justifier, et j'allois les prier de se charger de mes excuses auprès de madame Duval ; mais elles s'enfuirent brusquement ; et n'étant pas habillée, je ne pus les suivre. Je leur entendis seulement dire en partant : « Sa

grand'mère sera dans une belle colère ! cela fera une bonne scène » !

Quelque désagréable que me fût cette visite, je fus bien aise d'être débarrassée, et je n'y pensai plus.

Bientôt après, sir Clément arriva, et nous descendîmes. Madame Mirvan fit servir le thé, et nous étions engagés dans une conversation assez animée, lorsque le domestique vint annoncer madame Duval, qui le suivit de près.

Elle avoit le visage en feu, et ses yeux étinceloient de colère. Elle s'approcha de moi à grands pas. « Oui-dà, miss, me dit-elle, vous refusez de venir me voir; et qui êtes-vous, s'il vous plait, pour oser me désobéir » ?

J'étois hors de moi, je ne répondis point. Je voulus me lever; mais je ne le pus : je demeurai muette et immobile.

Tout le monde étoit décontenancé; il n'y eut que madame Mirvan qui tint bon. Le capitaine prenant un ton d'autorité, dit à madame Duval : « Qu'y a-t-il ici, ma belle, qui vous mette tant en colère » ?

« Cela ne vous regarde pas, lui répondit-elle; je n'ai aucün compte à vous rendre ».

« Vous n'y êtes pas, madame la furie; sa-

chez qu'il n'y a que moi dans ma maison qui ose se mettre en colère ».

« Je vous en défie ; et, sans vous en demander la permission, je veux m'emporter autant qu'il me plaît : arrangez-vous en conséquence. — Quant à vous, miss, je vous ordonne de me suivre sur l'heure, ou bien vous vous en repentirez toute votre vie ». En prononçant ces paroles, elle s'élança hors de la chambre.

Je fus saisie d'une frayeur mortelle, et je pensai tomber à la renverse ; mon cœur n'est pas fait aux mauvais traitemens et aux menaces.

« Ne vous alarmez pas, mon amour, me dit madame Mirvan ; demeurez tranquille, je vais trouver madame Duval, et j'essaierai de lui faire entendre raison ».

Miss Mirvan fit tout ce qu'elle put pour me consoler : sir Clément s'intéressa également à ma situation d'une manière dont je lui sus gré. « Au nom du ciel, me dit-il, calmez-vous, madame ; les emportemens de cette créature ne méritent que du mépris. A quel titre prétend-elle vous faire la loi ? Laissez-moi lui parler ».

« Non, pas pour tout au monde ; je ferois mieux, je crois, de la suivre ».

« La suivre ! chère miss Anville ; voudriez-vous vous exposer aux fureurs d'une folle ? car, quel autre nom donner à une femme qui se démène avec cette insolence ? Croyez-moi ; faites-lui dire de quitter la maison sur-le-champ, et de ne plus reparoître devant vous » !

« Ah ! monsieur, vous ne savez pas de qui vous parlez ! — Il me siéroit mal d'en user ainsi avec elle ».

« Et pourquoi ? quel scrupule vous faites-vous de la traiter comme elle le mérite » ?

Je vis alors que son intention étoit d'approfondir quelles pouvoient être mes liaisons avec madame Duval ; j'étois trop honteuse de lui appartenir de si près pour oser répondre : je priai sir Clément de laisser agir madame Mirvan : elle rentroit dans ce moment.

« Avant qu'elle eût le temps de parler, le capitaine s'écria : « Eh bien ! ma bonne, qu'est devenue notre française ? est-elle un peu rafraîchie ? sans quoi je lui en indiquerai un excellent moyen.

« Ma chère Evelina, me dit madame Mirvan, j'ai tâché en vain de l'appaiser ; j'ai allégué vos engagemens ; j'ai promis que vous l'accompagneriez un autre jour ; mais tout est

inutile, et je crains bien que si nous continuons à lui résister, elle n'en vienne à une rupture ouverte, et c'est ce qu'il faut éviter pourtant ».

« J'irai donc avec elle; car également ma soirée est déja perdue, et je n'aurai nulle part au plaisir ».

Ma résolution déplut à sir Clément, et il s'employa de son mieux pour me faire rester : je le priai poliment d'épargner ses instances, et j'ajoutai que je ne me ferois certainement pas presser, si ma complaisance n'étoit indispensablement nécessaire. Il m'offrit son bras pour descendre; mais le capitaine lui dit de demeurer, qu'il vouloit me servir d'écuyer, parce qu'il avoit encore une pilule à faire avaler à la vieille française.

Nous la trouvâmes dans la salle d'en bas : « Vous voilà donc enfin, miss! vous vous donnez de jolis airs! Ma foi, si vous n'étiez pas venue, vous pouviez vous en passer, et rester mendiante toute votre vie ».

« Ouais, madame, s'écria le capitaine; êtes-vous toujours en colère? Voici un conseil pour vous rafraîchir : allez trouver votre ami, monsieur croc-en-jambes; faites-lui mes complimens, et priez-le, s'il fait quelque cas de

votre santé, qu'il vous administre encore un bain comme celui de la soirée de Ranelagh; il comprendra bien ce que je veux dire, et il vous rendra ce service par égard pour moi ».

« Allez, lui répondit madame Duval, vous ne méritez pas qu'on vous réponde; vous êtes un vilain brutal. — Partons, mon enfant ».

« Ecoutez, madame, vous ferez bien de ne pas dire des injures, sans quoi je suis homme à vous montrer la porte ».

« Je saurai, parbleu! la trouver sans vous ». Elle sortit en grande hâte : je montai avec elle dans un fiacre. Avant notre départ, le capitaine eut encore le temps de lui crier hors de la fenêtre : Ah çà, madame, n'oubliez pas mon message pour monsieur ».

Vous pensez bien que notre course ne fut pas des plus agréables; j'ignore qui de nous deux étoit la plus mécontente, quoique par des motifs très-différens. Cependant madame Duval se remit bientôt. Nous fûmes à peine sorties de notre rue, qu'un homme courant à toutes jambes arrêta la voiture. Il s'approcha de la portière, et je le reconnus pour un des domestiques du capitaine. Madame Duval me demanda ce qu'il lui vouloit. Il lui répondit en ricanant, et tout hors d'haleine : « Mon maî-

tre vous fait ses complimens, et me charge de vous dire qu'il souhaite que votre accès soit passé : hi! hi! hi » !

« Tiens, coquin, voilà pour t'apprendre à te moquer une autre fois de tes supérieurs. — Fouette, cocher » !

Le domestique étoit dans une colère violente, et il juroit horriblement ; mais nous le perdîmes bientôt de vue.

Madame Duval étoit transportée de fureur ; elle s'exhala en invectives contre le capitaine, et elle menaça à diverses reprises de retourner chez lui pour l'accabler de reproches : elle eût tenu parole assurément, si M. Mirvan n'avoit réussi à se faire un peu craindre.

Arrivées chez madame Duval, nous trouvâmes les Branghton qui nous attendoient à portes ouvertes, avec beaucoup d'impatience.

Le père m'accosta, en disant : « Il me semble, miss, que vous auriez pu tout aussi bien venir d'abord avec nos cousines ; c'est jeter l'argent, que de payer deux voitures pour une course ».

N'en parlez pas, mon père, répondit le jeune Branghton, j'en fais mon affaire ».

« Je ne sais que trop, répliqua le père, que tu es toujours prêt à dépenser l'argent, plutot que d'en gagner »,

Je voulus les mettre d'accord, en acquittant la dépense à laquelle j'avois donné lieu; mais ils refusèrent mon offre, et la voiture fut retenue pour nous mener à l'opéra.

Les demoiselles examinèrent fort attentivement ma parure, qui, en effet, cadroit mal avec la leur; je voulus me mettre au niveau de leurs ajustemens, et demandai à emprunter un chapeau ou un bonnet.

Il n'y eut pas moyen d'en avoir: madame Duval n'en porte jamais; elle appelle cette mode, *anglaise et barbare*; il fallut donc me résoudre à rester comme j'étois. Nous partîmes tous entassés dans le même carrosse; et n'ayant pas encore oublié les réflexions de M. Branghton, je payai le cocher lorsque nous mîmes pied à terre.

Si j'avois été d'une humeur moins chagrine, j'aurois trouvé de quoi rire; ils n'avoient aucune idée de tout ce qui a rapport à l'opéra. D'abord ils ignoroient par quelle porte il falloit entrer, et nous rodâmes pendant longtemps autour de la maison, sans savoir de quel côté nous tourner; ils ne jugèrent pas à propos de s'adresser à moi, quoique je fusse la seule personne de la partie qui eût été ci-devant à ce spectacle. Ils auroient été fâchés de

connoître

connoître les endroits publics de Londres moins que leur *cousine la villageoise*, comme il leur plaît de me nommer. Quoi qu'il en soit, ce souci ne m'inquiéta guère; mais je fus plus embarrassée de voir que mon habillement excitoit une attention générale.

Enfin, nous nous présentâmes au bureau d'un des receveurs M. Branghton demanda pour quelle place il distribuoit des billets? On nous répondit que c'étoit pour l'amphithéâtre. Le jeune Branghton s'approcha de son père, et lui dit : « Vous voudrez bien que je régale miss Anville » ?

« Nous trouverons cela une autre fois », reprit-il en mettant une guinée sur la table. On lui donna deux billets d'entrée.

M. Branghton ouvrit de grands yeux : « Que veulent dire ces deux billets? dit-il au receveur, il m'en faut davantage ».

« Comment, monsieur, répliqua celui-ci, ne savez-vous pas que le prix est d'une demi-guinée par personne » ?

« Oh! dans ce cas, nous nous passerons d'être assis dans l'amphithéâtre ».

« Je crois aussi, reprit le receveur, que ces dames seront mieux à la galerie ».

M. Branghton s'informa du chemin, et

nous y conduisit sur-le-champ : « Quel est le prix des places », demanda-t-il à celui qui distribuoit les billets ?

« Comme à l'ordinaire, monsieur, lui répondit-on ».

« Changez-moi donc », dit Branghton en lui remettant sa guinée.

« Pour combien de personnes » ?

« Pour six ».

« Pour six ? mais vous ne me donnez pas assez ».

« Pas assez ! combien vous faut-il donc ? est-ce aussi une demi-guinée par tête » ?

« Non, monsieur, cinq schelîngs seulement ».

M. Branghton empocha encore sa malheureuse pièce, protestant qu'il ne se laisseroit point écorcher de la sorte. Je proposai de retourner chez nous.

Madame Duval s'y opposa : on nous conduisit enfin à une porte de galerie, où l'on prit des billets.

Madame Duval se plaignit amèrement de la mauvaise place qu'on nous avoit choisie, et en effet elle n'avoit pas tort, car nous étions au *paradis*.

Miss Branghton soutint que les places se-

roient peut-être meilleures que nous ne le pensions ; « quoiqu'à dire vrai, ajouta-t-elle, l'escalier qui y conduit ne promette pas grand'-chose ».

Nous entrâmes enfin dans la galerie, et alors le murmure devint général. Tout le monde se regarda sans rien dire, puis on éclata en plainte, chacun à sa façon.

« Hé ! papa, s'écria miss Branghton, quelles places avez-vous choisies ? nous sommes, je crois, à la galerie d'un escalin ».

« Tu me rendras service, si tu veux me tenir quitte à deux escalins par tête. Jamais je n'ai été écorché de la sorte : ou le caissier est un fripon, ou le public est mis ici à contribution d'une manière criante ».

« Ma foi, interrompit madame Duval, je n'ai jamais eu d'aussi mauvaise place ; nous sommes assis dans les nues, et on ne verra rien d'ici ».

M. Branghton. « Il me semble pourtant que trois escalins par billet est un prix fort honnête. Vous avez vu que mon intention étoit de vous mieux placer, mais y avoit-il moyen avec ce qu'on demande pour l'entrée ? D'ailleurs, je pensois que galerie pour galerie, celle-ci en valoit bien une autre, et nous verrons toujours

quelque chose pour notre argent. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on m'a dupé de la bonne sorte».

M. *Branghton fils.* « Cela ressemble comme deux gouttes d'eau aux places de douze sols de Drury-Lane ».

Miss Branghton. « Je m'attendois à être assise sur de belles chaises, couvertes de je ne sais quelle étoffe, et garnies dans le nouveau goût ».

Cette conversation fut poussée jusqu'à ce qu'on levât la toile, et alors l'attention se tourna de ce côté-là. Mes critiques ne considèrerent ni le lieu de la scène, ni les mœurs et le langage des acteurs; toutes les observations furent calquées sur des comparaisons avec le théâtre anglais.

Quelque regret que j'eusse de me trouver dans cette société, et quelque amer que fût le souvenir de celle que j'avois perdue, j'aurois oublié pourtant ma disgrace, si l'on m'avoit laissé écouter tranquillement l'opéra; mais leur impitoyable caquet ne discontinua point, et je manquai nombre de beaux airs chantés par la belle voix du signore Millico, qui m'auroit fait un plaisir infini.

« Comme ces gens-là bredouillent, s'écria

M. Branghton ! je n'entends goutte à ce qu'ils disent. Et pourquoi ne chantent-ils pas tout aussi bien en anglais » ? — Mais apparemment que le beau monde s'amuseroit moins, s'il y comprenoit quelque chose.

M. Branghton fils. « Le jeu de ces acteurs est bien peu naturel. Qui a jamais vu un Anglais faire des gestes pareils » ?

Miss Polly. « Pour moi, je trouve cela assez joli, seulement je ne sais ce que cela veut dire ».

Miss Biddy. « Belle misère ! comme si ces sortes d'explications étoient nécessaires pour s'amuser. Prenez exemple sur miss Anville, qui semble se divertir au mieux, sans y entendre plus que nous ».

Un inconnu, qui étoit assis sur le banc du devant, eut la politesse d'y faire place pour miss Branghton et moi. Nous acceptâmes son offre, et aussi-tôt miss Biddy s'écria : « Voyez donc, ma sœur, comme tous ces gens de l'amphithéâtre sont parés. Pas un seul chapeau, tout le monde en gala » !

« Ah ! vraiment oui, répondit miss Polly, ce coup-d'œil est charmant ; cela seul vaudroit la peine d'aller à l'opéra, n'y vît-on que cela ».

Un coup-d'œil dans l'amphithéâtre me fit sentir la perte de ma bonne société. Mylord Orville étoit alors à côté de madame Mirvan : sir Clément avoit les yeux tournés vers la première galerie, où il me chercha probablement. J'aurois souhaité de rester cachée ; mais il me découvrit dans le galetas où j'étois nichée.

La mauvaise humeur de madame Duval, les murmures de M. Branghton, et les réflexions insipides et maussades de ses enfans, achevèrent de m'ôter le peu de plaisir que j'aurois pu espérer encore. J'aime naturellement la musique et le chant ; mais le caquet perpétuel de mes voisins m'empêcha totalement d'en profiter.

Pendant le dernier ballet, j'apperçus sir Clément à la porte de notre galerie. Sa présence me fit une vraie peine ; je craignis les familiarités des Branghton, et j'étois humiliée d'être trouvée en aussi mauvaise compagnie ; je ne songeai qu'aux moyens de m'en tirer.

Dès que sir Clément fut à portée de se faire entendre, il me demanda la permission de me rendre ses devoirs.

Je lui proposai d'aller joindre madame Mirvan : il accepta avec empressement, et je me

tournai vers madame Duval, pour lui dire que la compagnie étant si nombreuse, j'irois demander une place dans le carrosse de madame Mirvan ; et sans attendre sa réponse, je donnai ma main à sir Clément, et nous sortîmes de la galerie.

Madame Duval aura certainement été fâchée de ma retraite; mais M. Branghton s'en sera aisément consolé, puisqu'elle lui épargne la dépense d'une course de plus.

Sir Clément parut extrêmement content, et j'étois assez folle pour me réjouir moi-même de la réussite de mon projet ; mais quand nous fûmes descendus, je prévis qu'au milieu de cette foule il seroit difficile de retrouver mes amies, et je commençois à avoir de l'inquiétude.

Je priai mon conducteur de tâcher d'informer madame Mirvan que j'avois quitté madame Duval.

« Je crains bien, me répondit-il, que la chose ne soit guère possible; mais je me charge, madame, de vous ramener chez vous. » Il donna en même-temps ordre à son domestique de faire avancer la voiture.

Je ne voulus point accepter cet offre, et je déclarai à sir Clément que je ne pensois point à m'en aller sans madame Mirvan.

« Mais comment la trouver? me répondit-il. Vous ne voudrez point entrer dans l'amphithéâtre; je ne puis y envoyer mon domestique, et il est impossible que je vous laisse seule ici pour y retourner moi-même ».

Ces raisons étoient sans réplique, et il fallut bien m'en contenter; mais dès que j'eus le temps de me reconnoître un peu, je me décidai à ne point entrer dans sa voiture, et je lui dis que je préférois de rejoindre ma société.

Il n'en voulut point entendre parler, et il me supplia instamment de ne point retirer la confiance que je lui avois témoignée.

Pendant cet entretien, je vis mylord Orville sur notre passage: dès qu'il m'apperçut, il quitta sa compagnie, et vint vers moi, en me disant d'un air et d'un ton de surprise: « Bon dieu! n'est-ce pas miss Anville que je vois »?

Je sentis alors la sottise de ma démarche et l'embarras de ma situation. Je me hâtai de lui dire en balbutiant, que j'attendois madame Mirvan; mais j'appris, à ma grande confusion, qu'elle étoit déjà partie.

Je ne savois plus quel parti prendre: l'idée de me mettre entre les mains de sir Clément, en présence du lord, m'étoit devenue insup-

portable, et, d'un autre côté, je ne pus me résoudre à rejoindre les Branghton; je demeurai indécise, et je m'écriai involontairement : « Juste ciel ! que dois-je faire » ?

« De quoi, reprit sir Clément, vous inquiétez-vous, ma chère dame? vous serez chez vous aussi-tôt que madame Mirvan ».

Je ne répondis pas du tout. Mylord Orville m'offrit sa voiture. « Elle est ici, madame, et mes gens sont prêts à recevoir les ordres que miss Anville voudra bien leur donner; j'irai chez moi en chaise à porteurs, et je vous supplie.... ».

Je fus infiniment sensible à une offre si polie, faite avec tant de délicatesse : je l'eusse acceptée volontiers; mais je n'osois. Sir Clément ne laissa pas même achever le lord; il l'interrompit avec humeur, en disant : « Mylord, j'ai déjà fait avancer mon carrosse ».

Son domestique vint justement lui dire que le cocher étoit à la porte. Il me pria de le suivre, et il se mit en devoir de prendre ma main; je la retirai. « De grace, lui dis-je, ne me forcez pas; laissez-moi m'en aller en chaise à porteurs ».

« Cela ne se peut pas, madame, s'écria sir Clément; voulez-vous que je vous abandonne

à des porteurs inconnus ? Que diroit madame Mirvan ? — Venez, je vous supplie ; vous serez rendue chez vous en cinq minutes ».

Je balançois encore. Avec quelle joie n'aurois-je pas voulu rejoindre madame Duval et les Braghton, si ce n'eût été à cause de mylord Orville ! Mais je me flatte qu'il remarquoit mon trouble et qu'il me plaignoit ; car il me dit du ton de voix le plus doux : « Il seroit superflu, madame, d'offrir mes services en présence de sir Clément Willoughby ; mais vous ne doutez pas, j'espère, combien je serois heureux si je pouvois vous être de la moindre utilité. »

Je le remerciai. Sir Clément me pressa instamment de partir. Dans ce moment de crise, l'opéra finit, et le monde sortoit en foule. J'entendis en même temps la voix de madame Duval qui descendoit de la galerie. Si mylord Orville avoit répété son offre, je l'eusse acceptée, malgré sir Clément. Je n'avois plus un instant à perdre : « Vîte, m'écriai-je, s'il faut que je parte ». — Je m'arrêtai-là ; mais sir Clément prit ma main, me fit monter dans sa voiture, s'y jeta lui-même, et cria au cocher : *Dans le Queen-Street*. Mylord Orville me salua en souriant, et me souhaita *le bon soir*.

Il faut avouer qu'il me quitta là dans une

situation des plus ridicules; j'en eus bien du chagrin, et j'étois résolue de ne pas ouvrir la bouche pendant tout le chemin; mais sir Clément trouva bientôt le moyen de me faire parler.

Il débuta par me faire des plaintes de la répugnance que j'avois eue, de me confier à lui, et il en demanda mes raisons. Faute d'avoir une meilleure réponse prête, je lui dis que j'avois craint de lui faire perdre son temps.

« Ah! s'écria-t-il en s'emparant de ma main, si vous saviez avec quel ravissement je vous consacrerois tous les momens de ma vie, vous ne m'offenseriez point par une telle excuse ».

Il continua dans ce beau style, sans que j'eusse le courage de lui répondre un seul mot: j'essayai seulement de dégager ma main, qu'il serra, malgré mes efforts, entre les siennes.

Un moment après, il me dit qu'il croyoit que le cocher s'étoit détourné du chemin. Il appela son domestique, et lui donna des ordres; puis il reprit ses propos. « Combien de fois et avec quelle assiduité n'ai-je pas cherché l'occasion de vous parler, madame, sans témoin, du moins sans la présence du brutal capitaine! La fortune me favorise dans cet instant: permettez que je ne le laisse point échapper, permettez que je vous jure combien je vous adore ».

Cette déclaration inattendue étoit un coup de foudre pour moi ; je gardai un instant le silence, et dès que je fus revenue, je lui dis : « Monsieur, si vous vous êtes proposé de me faire regretter d'avoir quitté imprudemment ma compagnie, vous réussissez à merveille ».

« Ma très-chère miss, s'écria-t-il, pouvez-vous être si cruelle ? votre caractère démentiroit-il votre physionomie ? ce coloris de roses, qui anime vos belles joues, seroit-il moins l'effet de la douceur que de la beauté » ?

« Monsieur, interrompis-je, tout cela est bien beau ; mais nous en avons eu assez déjà au ridotto, et je ne pensois pas que vous reprendriez cette conversation de si-tôt ».

« Ce que je dis alors, ma belle enfant, n'étoit qu'une malheureuse méprise, l'idée profane que votre esprit n'égaloit pas votre beauté ; mais à présent que je trouve combien je me suis trompé grossièrement, toutes les paroles, toute l'énergie des termes, ne suffisent pas pour exprimer l'admiration que m'inspirent vos perfections ».

« A moins que vos paroles ne soient bien peu d'accord avec vos idées, vous ne pouvez pas vous imaginer, monsieur, que j'ajoute foi à des éloges que je suis loin de mériter ».

Cette

Cette réponse, prononcée d'un grand sérieux, donna lieu à de nouvelles protestations plus fortes que les premières ; et moi, sans y faire la moindre attention, je marquai ma surprise de ce que nous n'étions pas encore dans le Queen-Street, et je priai sir Clément d'ordonner au cocher de doubler le pas.

« Et ce petit moment, le premier de mon bonheur, vous paroît-il déjà trop long » ?

« Il faut que cet homme ait manqué le chemin, sans quoi nous devrions déjà être au bout de notre course. Laissez-moi lui parler ».

« Pensez-vous que je sois mon ennemi jusqu'à ce point? Si mon bon génie a inspiré cet homme de faire durer mon bonheur, croyez-vous que je détruirai moi-même l'ouvrage d'un si heureux hasard » ?

Je commençois à craindre que le cocher ne se fût détourné du chemin par un ordre exprès, et cette idée me jeta dans de vives alarmes. Je baissai la glace, et je fis un effort pour ouvrir la portière dans l'intention de sauter dans la rue. Sir Clément me retint : « Au nom du ciel ! qu'allez-vous faire» ?

« Je l'ignore moi-même, m'écriai-je tout essoufflée ; mais je suis sûre que cet homme s'est égaré ; et si vous refusez de lui parler,

je sors de la voiture dans le moment même ».

« Vous m'effrayez, (il tenoit toujours mes deux mains) qu'avez-vous à craindre? vous défiez-vous de mon honneur »?

« Non, monsieur, — du tout. — Mais madame Mirvan, comme elle s'inquiétera »!

« Pourquoi ces alarmes, mon très-cher ange? Que craignez-vous? — Ma vie vous est entièrement dévouée; ma protection ne vous suffit-elle pas»? et en même temps il me baisa la main.

Jamais je n'ai été dans une telle transe; je m'arrachai d'entre ses bras, et je mis la tête à la portière pour crier au cocher d'arrêter. Dieu sait dans quel quartier de Londres il nous avoit menés; je ne vis ame vivante, sans quoi j'eusse appelé au secours.

Sir Clément tâcha de son mieux de m'appaiser; mais il ne réussit guère: « Si votre intention, m'écriai-je, n'est pas de m'assassiner, laissez-moi descendre par pitié ».

« Calmez-vous, me répondit-il, ma très-chère vie, je ferai tout ce que vous souhaiterez »; et il appela lui-même le cocher, pour lui dire de faire sa diligence. « Cet imbécile, continua-t-il, m'a sûrement mal compris; mais il ne tardera plus: j'espère seulement que vous serez plus tranquille à présent ».

Je gardai le silence, et je guettai attentivement le chemin que nous prenions ; cette précaution ne m'avança pas de beaucoup : je connois trop peu les rues de Londres pour les distinguer.

Sir Clément se répandit en protestation d'honneur et en assurances de respect ; il me demanda pardon de m'avoir offensée, et il me conjura de ne pas prendre mauvaise opinion de lui. Je ne fis aucune réponse ; je le craignois trop pour lui faire des reproches, et j'étois trop fâchée pour lui parler avec bonté.

Nous avions couru plusieurs rues, quand, saisie de frayeur, je l'entendis crier tout d'un coup au cocher de faire halte : « Miss Anville, me dit-il, vous voici à vingt pas de votre maison ; je ne saurois vous quitter avant que vous ayez eu la générosité de me pardonner ; promettez-moi de ne rien découvrir de ce qui s'est passé à madame Mirvan ».

Je balançois entre la crainte et l'indignation.

« Ce silence affecté augmente le regret que j'ai de vous avoir déplu, et me prouve le peu de fond que je puis faire sur la faveur que je vous demande ».

« Je suis dans une fâcheuse extrémité ; il ne me convient pas de vous faire la promesse

que vous exigez, et cependant je n'ose vous refuser ».

« Je ne vous presserai pas davantage, miss Anville; et loin de vous extorquer votre promesse, je me remets entièrement à votre générosité ».

Cette démarche servit à m'adoucir ; il ne se fut pas plutôt apperçu de cet avantage, qu'il chercha à s'en prévaloir ; il se jeta à mes genoux, et il me fit ses excuses dans les termes si respectueux, qu'en vérité je ne pus m'empêcher de lui pardonner ; je rougissois de le voir dans cette posture si humiliante ; et, pour terminer la scène, je lui promis encore de ne pas me plaindre de lui à madame Mirvan.

J'aurois dù peut-être ressentir avec plus de sévérité la conduite téméraire de sir Clément ; mais c'étoit par mon imprudence et mon orgueil que je m'étois exposée. J'aurai grand soin de ne me plus trouver seule avec lui.

Nous arrivâmes enfin à la porte de notre maison, et dans l'excès de ma joie je lui aurois sûrement pardonné, si je ne l'avois déjà fait auparavant. Pendant que nous montâmes l'escalier, il querella beaucoup son cocher, du grand détour qu'il avoit fait. Miss Mirvan vint à ma rencontre ; elle fut suivie de mylord Orville.

Toute ma joie s'évanouit, et se changea en honte et en confusion. Mylord Orville m'avoit vu partir avec sir Clément, il savoit combien de temps j'étois restée avec lui ; ce calcul me suffoquoit, et je n'avois aucune raison à alléguer pour me justifier.

Toute la famille me fit l'accueil le plus gracieux ; le lord leur avoit dit que je n'étois plus avec madame Duval, et ils étoient fort surpris de ce que je tardois tant à revenir. Sir Clément fit semblant de s'emporter, et leur dit que son cocher l'ayant mal compris, nous avoit conduits au bout de Piccadilly. Je n'eus le temps que de rougir, et sans oser la contredire, je ne voulus pourtant pas ratifier un conte auquel je n'ajoutois aucune foi.

Mylord Orville me félicita poliment de ce que les embarras de cette soirée s'étoient terminés aussi heureusement, et il ajouta qu'il n'avoit pu prendre sur lui de se retirer sans avoir de mes nouvelles.

Il s'en alla bientôt avec sir Clément : dès qu'ils furent partis, madame Mirvan me reprit avec beaucoup de douceur, de ce que j'avois quitté madame Duval. Je lui promis d'être plus circonspecte à l'avenir, et assurément je tiendrai parole.

Les aventures de la journée avoient gâté mon sommeil pour toute la nuit. Je ne pus fermer l'œil : qui sait si Mylord Orville ne s'imagine pas que mon entrevue avec sir Clément, dans la galerie, étoit un projet concerté? Qui sait s'il ne me soupçonne pas d'avoir donné les mains à cette longue promenade nocturne? Si du moins j'avois paru mécontente de la prétendue bévue du cocher !

Mais que dire de son attention à venir encore demander ce soir de mes nouvelles ? Si j'y entrevois un peu de défiance, elle ne prouve pas moins quelques inquiétudes de sa part. En effet, miss Mirvan m'a dit qu'il avoit été inquiet de ce que je tardois tant à arriver, qu'il s'en étoit même impatienté. Si ce n'étoit pas trop me flatter, je croirois presque qu'il a deviné les desseins de sir Clément, et qu'il étoit en peine pour moi.

Quelle longue lettre ! j'espère cependant que ce sera une des dernières que je vous écrirai de Londres; car j'ai entendu dire ce matin au capitaine, que nous partirions mardi prochain. Madame Duval sera informée de cet arrangement dès aujourd'hui; elle vient dîner avec nous.

Comment a-t-elle pu accepter l'invitation

de madame Mirvan, après la scène qu'elle a eue hier avec le capitaine! Vraisemblablement ce sera moi qui essuierai aujourd'hui toute sa mauvaise humeur : je m'y soumettrai patiemment, puisque je l'ai méritée.

Adieu, mon très-cher monsieur : si cette lettre encouroit votre censure, je me repentirois bien plus encore de la conduite imprudente dont je vous ai fait l'aveu.

LETTRE XXII.

Suite de la Lettre d'ÉVELINA.

Lundi matin, 18 avril.

MADAME Mirvan m'a communiqué une anecdote de mylord Orville, qui m'a fait autant de plaisir que de peine.

Il lui a dit à l'opéra, qu'il avoit été extrêmement choqué des procédés impertinens que Lovel s'étoit permis à mon égard à la comédie; qu'il avoit pris ses mesures en conséquence, et qu'il pouvoit avoir la satisfaction d'assurer madame Mirvan que nous n'aurions plus rien à craindre de la part de cet étourdi. Elle le pria de s'expliquer : elle espéroit qu'il n'auroit

point fait une attention sérieuse à une affaire d'aussi peu de conséquence.

« De pareils incartades, a-t-il répondu, exigent une prompte correction ; car, pour peu qu'on les souffre, on encourage le coupable. Madame Mirvan excusera la liberté que j'ai prise de me mêler de cette affaire ; mais, puisque j'ai eu l'honneur de danser avec miss Anville, je devois me considérer en quelque façon comme *partie intéressée*, et il ne me convenoit plus d'être neutre.

Il ajouta qu'il avoit été trouver M. Lovel le lendemain du spectacle, et que leur entrevue s'étoit terminée fort amicalement ; il en supprima les détails, et il se contenta d'assurer madame Mirvan qu'il avoit pourvu à ma tranquillité pour l'avenir, puisque M. Lovel lui avoit engagé sa parole d'honneur de ne plus faire mention de ce qui s'étoit passé au bal de madame Stanley.

Madame Mirvan le félicita d'un succès aussi heureux, et elle le remercia de l'intérêt obligeant qu'il avoit pris à sa jeune amie.

« Il seroit inutile, continua-t-il, de vous recommander un secret absolu sur cette aventure ; je serois fâché qu'elle transpirât ; mais j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de faire ren-

trer M. Lovel dans les bornes du respect qu'il doit à vous, madame, et à la jeune demoiselle qui est sous votre protection ».

Si j'avois été informée plutôt de cette visite de mylord Orville, elle m'auroit donné bien des inquiétudes. J'avoue cependant que je suis infiniment flattée des soins généreux qu'il a pris pour me mettre à l'abri des insultes de M. Lovel ; cette démarche prouve du moins qu'il n'a pas de moi une idée tout-à-fait désavantageuse. — Peut-être aussi, hélas! ne prouve-t-elle rien ; il est très-possible que le lord n'ait eu en vue que de satisfaire sa propre délicatesse.

J'admire le calme et le sang-froid du vrai courage. Qui eût dit, en voyant mylord Orville à la comédie, qu'il pousseroit son ressentiment jusqu'à ce point! Il est vrai pourtant qu'il marqua son mécontentement d'une manière assez visible, et il n'y eut, je crois, que sa bravoure réelle et sa politesse, qui l'empêchèrent d'en venir à des explications en notre présence.

Madame Duval, comme je l'avois prévu, étoit hier fort en colère contre moi ; elle m'a grondée pendant près de deux heures, de ce que je m'étois avisée de la quitter, sans attendre même sa réponse ; elle me menaça de ne

plus paroître avec moi en public, si je retombois encore dans la même faute. Sir Clément lui a également déplu, parce qu'il ne lui a point adressé la parole, et que d'ailleurs il la contre-carre toujours dans ses disputes avec le capitaine. Celui-ci crut de son honneur d'épouser la querelle de son ami, et là-dessus il se forma une contestation dans le style ordinaire.

Après le dîné, madame Mirvan fit tourner la conversation sur notre prochain départ de Londres. Madame Duval nous dit qu'elle comptoit d'y rester encore une couple de mois. Le capitaine lui répondit qu'elle seroit la maîtresse, mais qu'il partoit avec sa famille mardi prochain pour la campagne.

Cette ouverture amena une scène des plus désagréables. Madame Duval vouloit absolument que je restasse avec elle en ville : mais madame Mirvan lui fit sentir qu'étant déjà engagée à faire visite à lady Howard, d'où je ne m'étois absentée que pour quelques jours, je devois y retourner de toute nécessité.

J'espérois que madame Mirvan gagneroit madame Duval à force d'honnêteté et de douceur; mais l'incartade du capitaine gâta tout. Il ne laissa pas échapper la moindre occasion

de l'irriter, et il la traita encore avec tant de grossièreté, qu'elle finit par jurer qu'elle plaideroit plutôt que de se séparer de moi.

Je tiens ces particularités de madame Mirvan; elle avoit eu l'attention de me fournir un prétexte pour quitter la chambre, dès que la dispute commença; ma présence auroit, sans doute, engagé madame Duval à faire valoir son autorité, et à exiger mon obéissance à ses volontés.

Le résultat de cette conversation fut que, pour applanir toutes les difficultés, elle seroit du voyage de Howard-Grove; nous nous y rendrons décidément mercredi prochain.

Madame Mirvan écrit actuellement à lady Howard pour la préparer à l'arrivée inattendue de notre compagne de voyage; sans cette précaution, l'apparition de madame Duval pourroit bien exciter une surprise peu agréable.

Je ne saurois assez me louer de cette chère madame Mirvan; elle s'étudie sans cesse à me rendre heureuse.

Nous allons ce soir au Panthéon; c'est notre dernière partie de plaisir à Londres.

Dans ce moment, je reçois votre lettre pleine de bonté.

Si la première semaine de notre séjour à Londres vous a paru dissipée, que sera-ce de celle-ci? En attendant, le Panthéon de ce soir sera probablement la clôture de nos amusemens publics.

Quoique je n'aie jamais douté de votre appui et de votre protection contre les violences de madame Duval, les assurances réitérées que vous m'en donnez, n'exigent pas moins toute ma reconnoissance. Accoutumée à être l'enfant chéri de votre maison, l'objet heureux de vos bontés, comment aurois-je pu me résoudre à devenir l'esclave des caprices tyranniques de cette femme? — Pardon, si je me sers de quelques expressions trop fortes; mais l'idée de passer ma vie avec madame Duval, et le parallèle qui en résulte, effacent d'un seul trait tous les sentimens que je puis lui devoir.

Vous me dites, monsieur, que vous êtes mécontent de sir Clément; je suppose que sa conduite, au sortir de l'opéra, ne vous aura pas réconcilié avec lui: plus j'y réfléchis, et plus j'en suis fâchée. J'étois entièrement en son pouvoir, et il a eu le plus grand tort d'abuser si cruellement de ma détresse.

Ah! si je pouvois mériter, mon très-cher

monsieur, les vœux et les prières que vous faites pour moi, tous les desirs de mon cœur seroient remplis. Je tremble qu'à présent, que je ne suis pas à portée de recevoir vos sages directions, vous ne me trouviez plus foible et plus imparfaite que vous ne le pensiez.

Les soins de la toilette m'obligent à finir.

LETTRE XXIII.

Continuation de la Lettre d'ÉVELINA.

Mardi, 29 avril.

Je me sens aujourd'hui un fonds de mélancolie, à laquelle je ne suis pas accoutumée. Le moment approche où nous allons quitter Londres, et déja nous sommes occupés des préparatifs du voyage. Cette lettre terminera donc le récit de mes aventures de la capitale. Dès que vous aurez complették mon journal, je vous prie, mon cher monsieur, de me dire ce que vous en pensez; ne m'épargnez pas vos remarques.

Nous nous sommes rendus au Panthéon vers les huit heures. J'ai été frappée de la beauté du bâtiment, qui surpassoit de beaucoup mon

attente. Il ressemble plus à une chapelle qu'à un endroit destiné aux plaisirs : charmée de la magnificence de la salle, je n'y retrouvai ni la gaîté, ni la frivolité de Ranelagh; je dirai plutôt qu'elle a quelque chose de solemnel qui dispose au respect; mais peut-être pourtant ne produit-elle cet effet que sur une novice comme moi.

Notre partie étoit composée du capitaine, de madame et de miss Mirvan. Madame Duval passa la journée dans la cité, et je n'en fus pas fâchée.

L'assemblée étoit nombreuse. La première personne que nous vîmes, fut sir Clément Willoughby. Il nous joignit avec sa familiarité ordinaire, et il ne nous quitta plus de la soirée. Sa présence m'embarrassoit; je ne pouvois le regarder ni l'entendre parler sans me rappeler l'aventure du carrosse; mais, à ma grande surprise, il ne parut pas déconcerté du tout, quelque forte raison qu'il eût de rougir de sa conduite. Cette effronterie me fit regretter la facilité avec laquelle je lui avois pardonné; un peu plus de rigueur auroit servi du moins à le rendre plus circonspect.

On exécuta, au milieu d'un babil perpétuel, un très-bon concert. J'ai trouvé en général

peu de tranquillité dans ceux auxquels j'ai assisté. Tout le monde admire la musique, et personne ne l'écoute.

Nous ne vîmes mylord Orville que dans la salle à thé, qui est dans un vaste souterrain. Il vint auprès de nous; je crois qu'il étoit engagé dans une grande compagnie de dames; je remarquai M. Lovel parmi les hommes qui en étoient.

J'étois indécise s'il convenoit de remercier mylord Orville de la manière généreuse dont il m'avoit délivrée des persécutions de cet homme. — Comme il avoit informé madame Mirvan de sa démarche, dans le dessein de me la confier, je craignis qu'il y eût de l'ingratitude à la passer sous silence. J'aurois pu cependant m'épargner la peine de cette incertitude, puisque je n'eus pas une seule fois occasion de parler sans être entendue de sir Clément. Celui-ci se montra extrêmement officieux, et à chaque parole que je disois, il s'inclinoit vers moi avec autant d'empressement que si je m'étois adressée à lui en particulier: ce n'étoit pourtant pas mon intention; car, loin d'entrer en conversation avec lui, je ne daignai pas le regarder.

Madame Mirvan, sans être instruite de l'aventure de l'opéra, désapprouva d'ailleurs la

trop grande assiduité de sir Clément : elle m'a fait observer, qu'il est indécent qu'une jeune demoiselle paroisse si souvent en public avec le même cavalier ; et je suis persuadée qu'elle en parleroit au capitaine, si notre séjour à Londres étoit de quelque durée. C'est toujours M. Mirvan qui introduit sir Clément dans nos parties ; ses airs de familiarité suffiroient pour ne l'y pas faire admettre.

A la table de mylord Orville se trouvoit un gentilhomme ; — je l'appelle ainsi parce qu'il étoit en si bonne compagnie, — qui, depuis le moment que j'eus pris place, me regarda fixement en face, sans détourner les yeux pendant tout le temps qu'on servit le thé. Il devoit s'appercevoir aisément que j'étois choquée d'un procédé aussi peu mesuré ; et, en effet, j'étois surprise de ce qu'un homme de la société de mylord Orville pût se permettre des libertés aussi insultantes. J'avois mauvaise opinion de son éducation, et mes soupçons furent confirmés, lorsque je lui entendis dire à l'oreille de sir Clément, mais assez haut pour que je n'en perdisse rien : « Au nom du ciel, Willoughby, qui est cette charmante créature » ?

Je fus curieuse de la réponse, et je demeurai

aux écoutes en tournant la tête d'un autre côté. Sir Clément m'étonna un peu, en disant à l'inconnu : « Je ne vous dirai pas, mylord, qui elle est; je l'ignore moi-même ».

Un mylord! Quelle singularité qu'un homme de distinction, accoutumé, selon les apparences, depuis sa plus tendre jeunessse, à fréquenter les premières sociétés du royaume, puisse manquer de bonnes manières! On trouveroit moins extraordinaire qu'il fût sans mœurs et sans principes. Sir Clément lui-même sembloit modeste en comparaison de ce personnage.

Pendant le thé, la conversation roula sur le temps, les modes, les endroits publics ; et les deux tables y prirent également part. Sir Clément y donna lieu, en demandant à miss Mirvan et à moi, si le Panthéon avoit rempli notre attente. Nous lui répondîmes unanimement qu'il la surpassoit de beaucoup.

« Et supposé, dit le capitaine, qu'elles ne s'y plussent pas, croyez-vous qu'elles en conviendroient? Il faut bien que ce qui est à la mode soit de bon goût, cela est tout clair : sans quoi, je veux être berné, si elles n'avoueroient que c'est l'endroit le plus maussade qu'elles aient jamais vu ».

« La beauté de ce bâtiment, reprit mylord Orville, ne désarme-t-elle pas votre critique? Vos yeux ne vous disent-ils rien en sa faveur » ?

« Mes yeux s'écria le lord, dont je ne connois pas le nom! et qui peut s'en servir pour contempler des murailles et des statues inanimées, tandis que les objets vivans que je vois devant moi, excitent l'admiration la plus réfléchie » !

M. Orville. « Personne n'est assez insensé pour comparer les charmes puissans de la nature à la symétrie d'une architecture, quelque supérieurs qu'en soient le dessin et les rapports; mais quand on peut réunir, comme ici, sous un même coup-d'œil l'art dans tous ses chef-d'œuvres, et la nature dans toutes ses perfections, je crois qu'on en est d'autant plus heureux ».

Sir Clément. « Sans doute, mylord, que l'œil tranquille d'un philosophe impartial peut embrasser l'un et l'autre, avec autant d'attention que de sûreté; mais lorsque le cœur n'est pas aussi bien sur ses gardes, il se mêle aisément de la partie; et dès-lors l'objet choisi est le seul auquel il s'arrête : tout le reste lui paroît indifférent et insipide ».

Mylord Orville. « A Dieu ne plaise que je veuille disputer à la beauté son pouvoir *magnétique*; j'avoue volontiers que, quoique nous n'ayons plus de bâtimens publics pour y placer nos *dieux* comme autrefois, nous avons du moins conservé nos *déesses*, devant lesquelles nous fléchissons le genou de bien bon cœur ». Il prononça ces paroles d'un grand air de gaîté, et il fit en même temps la révérence aux dames.

Le Capitaine. « Elles ne sont pas déesses pour rien; car elles nous font payer diablement cher le plaisir de les voir. Au reste, je voudrois bien que vous me montrassiez ici un visage dont la simple vue valût une demi-guinée.

L'Inconnu. « Une demi-guinée! je donnerois la moitié de mon bien pour la vue d'une seule d'entre elles, à condition qu'il me fût permis de choisir. Peut-on mieux employer son argent qu'au service d'une belle femme » !

Sir Clément. « Si vos dames, mon capitaine, vous passent ce propos, vous pouvez vous flatter de trouver grace devant toutes les autres ».

Milord Orville. « Les dames de la société du capitaine lui pardonneront aisément; il est impossible qu'elles se croient offensées ».

Le Capitaine. « Il faudroit qu'elles fussent furieusement entichées d'elles-mêmes, si elles prenoient toutes vos douceurs pour de l'argent comptant. Mais, après tout, je voudrois bien qu'un de vous autres connoisseurs me fît le plaisir de me dire quelle espèce d'amusement un endroit comme celui-ci peut donner à un homme qui depuis long-temps est las de courir après les beaux visages » ?

Tout le monde se mit à rire; mais personne ne répondit.

Le Capitaine. « Eh bien! nous voilà tous ébaubis, et personne de vous ne peut me résoudre cette question. Je soutiens donc que vous ne venez ici que pour faire parade de vos minois: encore une bonne moitié est-elle honnêtement laide; et l'autre, Dieu me pardonne, semble à peine tenir à l'espèce humaine ».

M. Lovel. « Il ne nous convient pas, monsieur, de décider ce qui peut amener ici les dames; mais, quant à nous, je crois que nous n'y venons que dans le dessein de les admirer ».

Le Capitaine. « Si je ne me trompe, vous êtes le même que je vis l'autre soir à la comédie, — n'est-ce pas » ?

M. Lovel fit une inclination.

Le Capitaine. « Ah ça, messieurs, il faut

que je vous compte un trait impayable. — A la fin du spectacle, ce galant homme nous demanda quelle étoit la pièce que l'on venoit de jouer. Que je meure si je vous ments ! ha ! ha ! ha » !

M. Lovel. « Si vous étiez fait, comme moi, au ton de la capitale, — ce qui, je présume, n'est pas trop votre cas, — cela ne vous paroîtroit pas si extraordinaire ».

Le Capitaine. « Comment, pas extraordinaire ? Si cela arrivoit tous les jours, je conseillerois, par la sambleu, d'envoyer ces gaillards à l'école s'amuser avec des contes de ma mère l'Oie, plutôt que de mettre le nez au spectacle. Vive, morbleu, la comédie ! ce n'est que là qu'on retrouve encore un grain de bon sens ; car, pour les autres endroits publics, je n'en donnerois pas un zeste. Par exemple, vos opéra, je voudrois bien savoir ce qu'il peut y avoir de joli ».

Mylord Orville étoit très en état de répondre ; mais il crut qu'il ne valoit pas la peine d'entrer en contestation avec le capitaine, sur un sujet auquel il n'entendoit rien, et qu'il sentoit tout aussi peu. Il se tourna donc vers nous, et dit : « Ces dames sont si tranquilles, et nous nous emparons seuls de la conversation, sans

considérer que nous nous faisons le plus grand tort. — Je serois bien charmé, ajouta-t-il en s'adressant à miss Mirvan, de savoir quelle est l'idée que ces jeunes demoiselles ont de nos spectacles : ces objets doivent être tout nouveaux pour elles ».

Nous lui avouâmes toutes deux que nous nous étions mieux diverties à l'opéra que partout ailleurs. Nous eussions mieux fait de nous taire, car le capitaine, mécontent de notre réponse, nous coupa aussitôt la parole : « Qu'allez-vous demander là à ces filles ? croyez-vous qu'elles sachent jamais ce qu'elles veulent ? Nommez-leur tel amusement qu'il vous plaira, et vous êtes sûr qu'elles le trouveront supérieurement beau ; c'est une espèce de perroquets qui ont un babil distinct, et qui se répètent l'une l'autre : mais parlez-leur de cuisine, d'affaires de ménage, et vous verrez comme elles seront embarrassées. Quant à ces opéra, je prétends absolument qu'ils doivent leur déplaire, ce sont de pures sottises ; et vous sur-tout, Marion, je vous conseille, si vous faites quelque cas de mes bonnes graces, de ne plus avoir un goût à vous en ma présence. Le monde est assez rempli de fous, sans que vous en augmentiez le nombre, et je ne

veux pas qu'il soit dit que ma fille approuve ces sortes de fadaises. C'est une honte qu'on ne les abolisse pas ; et si on me laissoit faire, je casserois la tête à tous les magistrats qui s'aviseroient de les tolérer. Si vous avez envie de louer la comédie, passe encore, car je l'aime aussi ».

Cette réprimande nous ferma la bouche à toutes deux pour le reste de la soirée ; elle produisit même pendant quelques minutes un silence général : il fut interrompu par M. Lovel, qui n'avoit pas envie de laisser échapper l'occasion de riposter aux sarcasmes du capitaine. « Je ne suis pas surpris, monsieur, dit-il, de ce que nos amusemens les moins recherchés, soient précisément ceux qui vous plaisent le plus ; et parmi ceux-ci, c'est la comédie qui se retrouve le plus aisément en province : chaque village a presque sa troupe de comédiens, et une grange en forme de théâtre. La représentation des pièces est encore partout la même ; l'homme de rang y prend part aussi bien que la populace : on est rassemblé pêle-mêle dans un même cercle ; il n'y a pas d'endroit où les distinctions soient moins marquées ».

Le capitaine avoit l'air de ruminer le sens de

la réflexion de M. Lovel ; mais mylord Orville, pour le distraire, changea de conversation, et lui demanda ce qu'il pensoit du cabinet de Cox ?

« Je pense, répondit-il, qu'il ne vaut pas la peine qu'on y pense. Je n'aime point toutes ces fadaises-là ; cela est bon pour des singes, et encore en feroient-ils peut-être la grimace».

Madame Mirvan demanda à mylord ce qu'il pensoit lui-même de cette collection.

« J'en admire le mécanisme, qui est des plus ingénieux ; c'est dommage seulement qu'on n'en ait pas tiré un meilleur parti : mais le but de tous ces ouvrages est si frivole, si éloigné de toute instruction et de toute utilité, qu'on ne peut s'empêcher, en quittant ce cabinet, de regretter que tant de travail et d'adresse soient si mal employés.

« Le fait est, répliqua le capitaine, que dans cette grande ville il n'existe pas un seul endroit public, excepté la comédie, où un homme, c'est-à-dire, un homme qui mérite effectivement d'en porter le nom, n'ait à rougir de mettre le nez. L'autre jour, ils m'ont fait aller au Ridotto ; mais je vous proteste qu'on ne m'y reverra pas de si-tôt : j'aimerois autant commander un équipage de matelots

français.

français. — Après cela, vous avez votre Ranelagh, dont vous faites tant de bruit; c'est bien encore l'endroit le plus ennuyant de la terre! Il est pire que tous les autres ».

« Ranelagh ennuyant! répéta-t-on de bouche en bouche; et les dames, comme si elles s'étoient donné le mot, regardèrent toutes le capitaine avec un souris moqueur ».

« L'entrée, reprit M. Lovel, y est à bon marché; mais cet endroit n'est pas fait pour le vulgaire : à moins qu'on n'y apporte une certaine connoissance du grand monde, un goût sûr, des liaisons avec les gens du bon ton, on doit s'y ennuyer de toute nécessité ».

« Ranelagh, s'écria le lord inconnu, est un endroit divin, un vrai paradis. Nous devrions y faire un tour encore ce soir ».

« Mais sans doute; il n'est que dix heures, ajouta M. Lovel en tirant une belle montre. Les dames furent bientôt d'accord.

« Comment, diable, interrompit le capitaine, en appuyant les deux coudes sur la table, vous allez courir à Ranelagh à cette heure-ci » ?

« Et pourquoi non, lui demanda l'inconnu? j'espère que vous serez de la partie; du moins nous ne relâchons pas vos dames ».

« Moi ! que j'aille à Ranelagh ? Je voudrois plutôt........ »

Le même lord me dit qu'il se flattoit que j'irois. Je lui répondis que je ne le croyois pas.

« Oh ! vous ne serez pas aussi cruelle ». Et en prenant ma main, il me débita toutes les belles paroles et toutes les douceurs qu'un payen peut dire à son idole. Je retirai ma main aussi vîte que je pus ; mais il la reprenoit à chaque moment ; et j'en fus d'autant plus confuse, que mylord Orville m'observoit d'un air fort sérieux.

N'avois-je pas raison, monsieur, d'être choquée de ce ton de familiarité ? Il n'appartenoit point à ce lord, malgré son rang, de me traiter aussi cavalièrement. Sir Clément me paroissoit être mal à son aise. Pendant ce temps, tout le monde fit ses efforts pour engager le capitaine de nous accompagner à Ranelagh, et le lord me dit *que je lui déchirerois le cœur*, si je refusois d'y venir.

Pendant cette conversation, M. Lovel s'approcha de moi ; et, en affectant un air de surprise, il me salua, et me demanda des nouvelles de ma santé, en protestant, sur son honneur, qu'il ne m'avoit pas vue plutôt, sans quoi il n'auroit pas manqué de me rendre ses

devoirs. Cette politesse étoit forcée; mais elle me fit plaisir, puisqu'elle me prouva du moins qu'il avoit changé de manières à mon égard.

Le capitaine étoit toujours également éloigné de se rendre aux instances réitérées qu'on lui faisoit de tous côtés; il jura qu'il ne vouloit plus entendre parler de cette partie.

« Mais, lui dit l'inconnu, s'il plaît à ces dames d'y aller prendre le thé, vous nous confierez pourtant le soin de les ramener chez elles; c'est un honneur que chacun de nous ambitionnera ».

Le capitaine y consentit d'assez mauvaise grâce; et après avoir ajouté plusieurs propos désobligeans pour les dames de la société, il lâcha quelques sarcasmes des plus déplacés contre la nation française, et sortit brusquement.

Les dames se retirèrent bientôt après avec la plupart des cavaliers de leur société; le lord étranger, sir Clément et mylord Orville restèrent avec nous. Celui-ci fit plusieurs questions à madame Mirvan sur notre départ, tandis que l'autre s'épuisoit à me dire toutes sortes de jolies choses que j'écoutai avec beaucoup d'indifférence. Je ne pus cependant éviter de lui donner le bras en montant en voiture;

miss Mirvan accepta celui de sir Clément, qui n'avoit pas l'air content.

Quelle différence de caractère et de mœurs dans tous les rangs de la société! Mylord Orville, d'une politesse qui ne se dément jamais, qui n'excepte personne, est un homme modeste et sans la moindre prétention ; on diroit qu'il n'est pas accoutumé au grand monde, et qu'il se doute à peine de tant de bonnes qualités qui le distinguent si supérieurement. Cet autre lord, au contraire, quoique prodigue en complimens et en belles paroles, me semble manquer entièrement d'une bonne éducation : tout ce qui frappe son imagination occupe d'abord son atention : il joint à beaucoup de hardiesse, de la hauteur avec les hommes, et un air de libertinage avec les femmes : fier de son rang, il s'exprime avec une familiarité qui approche de la grossièreté.

Nous ne restâmes pas long-temps à Ranelagh : de retour chez nous, nous eûmes à essuyer la mauvaise humeur du capitaine qui étoit fort mécontent de la soirée.

Je comptois finir ici ma lettre; mais dans cet instant nous avons reçu, à ma grande surprise, la visite de mylord Orville; il venoit, disoit-il, pour nous rendre ses respects avant

notre départ, et pour s'informer de notre retour. Madame Mirvan lui dit que nous passions à la campagne, et que vraisemblablement ce seroit pour y fixer notre séjour. Cette réponse parut lui faire de la peine; il nous témoigna ses regrets, dans des termes si polis, si flatteurs, si sérieux, que j'en fus presque chagrine moi-même. Si je partois directement pour Berry-Hill, je suis sûre que je ne sentirois que de la joie; mais avec ce capitaine et avec madame Duval, quel plaisir puis-je me promettre à Howard-Grove?

Avant l'arrivée de mylord Orville, sir Clément s'étoit fait annoncer. Je l'ai trouvé plus sérieux que de coutume, et il a essayé plusieurs fois de me parler à l'oreille, m'assurant combien il souffroit de mon départ, et combien j'emportois ses regrets; mais j'étois mal disposée, et ne lui répondois pas: en attendant, il s'est si bien insinué dans l'esprit du capitaine, que celui-ci l'a prié de venir nous voir à Howard-Grove. Cette invitation a éclairci sa physionomie, et dans le même moment mylord Orville s'est retiré.

Sans doute il a dû être choqué d'une distinction aussi impolie et aussi ridicule; il étoit malhonnête d'inviter sir Clément en présence

de mylord Orville, sans faire à celui-ci la même politesse. J'en fus bien fâchée, et j'ai quitté la chambre peu après lui. Sir Clément est encore resté, mais je ne descendrai pas avant qu'il soit parti.

Mylord Orville s'est, sans doute, apperçu de l'assiduité avec laquelle sir Clément tâche de me faire sa cour; et, à en juger par les civilités déplacées du capitaine, il doit supposer que ce soupirant est écouté favorablement. Cette idée me tourmente cruellement, et j'ai beau faire, elle me revient toujours.

Adieu, mon très-cher monsieur, je vous supplie de m'écrire incessamment. Quelle quantité de longues lettres dans quinze jours de temps! je n'en écrirai peut-être jamais tant; elles vous auront furieusement ennuyé : mais patience, je vous donnerai à présent du repos, car la suite de ma correspondance se bornera probablement à peu de chose.

Pardonnez toutes les inepties que je vous ai racontées, toutes les fautes dont je vous ai fait l'aveu; vous ne m'en aimerez pas moins, et vous souffrirez que je me signe également,

Votre très-obéissante et très-affectionnée,

ÉVELINA.

LETTRE XXIV.

M. Villars à Évelina.

Berry-Hill, 22 avril.

Je rends graces au ciel de ce que je puis de rechef vous adresser mes lettres à Howard-Grove. Ah! ma chère Évelina, si vous saviez combien mon cœur a été à la torture pendant votre séjour dans le grand monde! dans quelles alarmes perpétuelles j'ai éte toujours flottant entre l'espérance et la crainte! j'ai suivi votre journal avec l'attention la plus scrupuleuse depuis le moment où vous avez commencé à le dater de Londres.

J'augure mal de sir Clément Willoughby; je le regarde comme un homme artificieux et entreprenant: sa prétendue passion pour vous n'est fondée ni sur la sincérité ni sur l'honnêteté; la manière dont il s'y est pris, et les occasions qu'il a choisies pour vous en entretenir, approchent de l'insulte.

Sa conduite indigne après l'opéra me prouve suffisamment que, sans le parti violent que vous prîtes, la maison de madame Mirvan eût

été la dernière où il vous auroit conduite. Quel bonheur, mon enfant, que vous ayez échappé à ce danger! Je vous épargnerai mes reproches; mais il y avoit de l'imprudence à vous confier à un homme que vous connoissiez si peu, et dont la légèreté devoit vous inspirer la défiance.

Le lord, dont vous avez fait la connoissance au Panthéon, m'inquiète beaucoup moins; un homme, dont les manières sont aussi hardies, qui affiche le libertinage aussi ouvertement, et qui foule aux pieds jusqu'à ce point toutes les règles de la bienséance, est un être trop méprisable, pour qu'il puisse faire la moindre impression sur un cœur tel que celui de mon Évelina. Sir Clément cherche à la vérité d'éviter le scandale, mais la méchanceté de ses intentions n'en perce pas moins; il sait cacher son jeu, et par conséquent il est plus à craindre. Heureusement il semble n'avoir fait aucun progrès dans vos bonnes grâces; un peu de précaution et de prudence suffira pour vous mettre à couvert des desseins que je lui suppose.

Mylord Orville me paroît appartenir à une meilleure classe de gens. Sa conduite envers l'impertinent Lovel, et sa démarche après l'opéra, me donne une idée avantageuse de

son esprit et de son cœur. Sans doute qu'il savoit quels risques vous couriez entre les mains de sir Clément, et il agit en homme d'honneur, en informant tout de suite la famille Mirvan de votre situation. Peu de jeunes gens auroient pris le même intérêt à votre sûreté; la plûpart eussent préféré, par une délicatesse mal entendue, de laisser une jeune innocente à la merci d'un ami libertin, plutôt que de s'exposer à se brouiller avec lui en lui arrachant sa proie.

J'ai prévu que vous auriez de la peine à quitter Londres; mais je voudrois cependant que vous en fussiez moins affectée. J'ai craint d'avance que vous ne prissiez goût à une vie dissipée, qui n'est que trop d'accord avec votre âge et avec votre vivacité; c'est ce qui m'a fait déjà regretter souvent d'avoir donné à ce voyage un consentement que je n'avois pas la force de vous refuser.

Hélas! mon enfant, l'ingénuité de votre caractère, et la simplicité de votre éducation sont peu faites pour la route épineuse du grand monde. L'obscurité qui reste encore répandue sur votre naissance, vous expose à mille aventures désagréables. De tout temps mes projets et mes espérances pour votre condi-

tion future se sont bornés à la campagne. Et, vous l'avouerai-je? quelque différens que puissent être mes principes de ceux du capitaine Mirvan, je pense assez comme lui de la capitale, de ses mœurs, de ses habitans et de ses amusemens. Londres me paroît un repaire de fourberies et de vices, de duplicité et d'extravagances; je souhaite sincèrement que vous lui ayez dit adieu pour toujours!

Souvenez-vous que je n'entends parler que du genre de vie dissipée qu'on y mène en public; je ne doute pas qu'on ne retrouve dans l'intérieur des familles autant de piété, d'honêteté et de vertu que dans nos provinces.

Si mon Évelina veut se contenter d'une vie retirée, je suis sûr qu'elle fera toujours l'ornement de son voisinage, l'orgueil et les délices de sa famille; elle sera aimée dans le cercle étroit des sociétés qui conviendront à son état; elle choisira des occupations utiles et innocentes qui lui assureront l'affection de ses amis et le suffrage de son cœur.

Telles ont été, et telles sont encore mes espérances; ne les trompez pas, ma chère enfant, et marquez-moi bientôt que quinze jours passés à Londres n'ont pas défait l'ouvrage de dix-sept années.

Arthur Villars.

LETTRE XXV.

ÉVELINA à M. VILLARS.

Howard-Grove, 25 *avril*.

Non, mon cher monsieur, l'ouvrage de tant d'années n'a pas été détruit ; il subsiste toujours tel qu'il étoit ; et j'espère que quinze jours passés à Londres ne m'auront pas rendu indigne de vos soins paternels.

Cependant je dois l'avouer, je ne suis plus aussi heureuse que je l'étois avant mon départ pour la capitale : mais ce n'est pas moi qui ai changé, c'est l'endroit de notre séjour. Depuis l'arrivée du capitaine et de madame Duval, Howard-Grove n'est plus ce qu'il étoit ; l'harmonie qui y régnoit est troublée, nos projets sont renversés, notre manière de vivre altérée, tous nos plaisirs détruits. Mais ne croyez pas, monsieur, que ce soit Londres qui a causé tant de dégâts : non, avec des hôtes tels que ceux que nous avons amenés, ce changement étoit inévitable.

J'étois sûre que vous seriez mécontent de sir Clément Willoughby, et je ne m'étonne nul-

lement de ce que vous en dites ; mais quant à mylord Orville, je craignois bien que la foible esquisse que j'en ai tracée ne suffiroit pas pour vous donner une assez haute idée de son mérite ; je suis ravie cependant d'avoir réussi à lui concillier votre amitié. Ah ! si j'avois pu rendre justice à toutes ses bonnes qualités ! — si j'avois pu vous le représenter tel qu'il paroît *à mes yeux !* — combien vous lui accorderiez d'estime !

A l'exception d'une violente querelle entre le capitaine et madame Duval, il ne s'est passé rien d'essentiel avant notre départ. M. Mirvan s'étoit proposé de faire la route à cheval, et nous autres femmes nous devions être placées dans son carrosse. Madame Duval se fit attendre long-temps ; elle arriva enfin, accompagnée de M. Dubois.

Le capitaine, qui avoit eu tout le loisir de s'impatienter, voulut qu'on partît à l'instant même. Nous montâmes d'abord en voiture, et madame Duval appelant M. Dubois, lui dit : « Venez, monsieur, il y a encore une place pour vous à côté de ces demoiselles ». Et après nous avoir fait quelque excuse de ce qu'il nous gêneroit, il s'assit entre miss Mirvan et moi.

Le capitaine ne se fut pas plutôt apperçu de cet

cet arrongement, qu'il s'approcha de la portière, en s'écriant : « Comment, sans nous avoir demandé la permission ! Voilà sans doute une coutume Française ; mais voulez-vous que je vous en montre une à l'anglaise » ? Et prenant M. Dubois par la main, il le fit sauter à bas de la voiture.

M. Dubois tira aussi-tôt son épée pour venger cet affront, et le capitaine leva sa canne pour se défendre. Madame Mirvan se jeta entre les deux combattans, et elle pria son mari de rentrer dans la maison. Toutes ses représentations furent inutiles : le français crioit à haute voix, dans sa langue, qu'il demandoit raison de l'offense ; et M. Mirvan lui répondoit en anglais par des juremens. Madame Mirvan vint cependant à bout d'appaiser M. Dubois : il se montra le plus sage, et se retira après nous avoir souhaité un bon voyage.

La dispute recommença de plus belle entre le capitaine et madame Duval, et il fallut encore l'entremise de madame Mirvan pour mettre d'accord ces deux têtes échauffées. Enfin le capitaine monta à cheval, et nous partimes tous. Madame Duval garda sa colère tout le long de la route.

De mon côté, je fus fort tranquille ; je ne

pus m'empêcher de faire un retour sur moi-même : hélas ! mes dispositions étoient bien différentes de ce qu'elles étoient le jour de mon arrivée à Londres.

Lady Howard nous fit l'accueil le plus amical : son château est le séjour du bonheur, pour peu qu'on ait envie de le trouver.

Adieu, mon cher monsieur ; j'espère que vous aurez eu la bonté, sans que je vous en aie prié jusqu'ici, de me rappeler au souvenir de tous ceux qui vous demanderont de mes nouvelles.

LETTRE XXVI.

ÉVELINA à M. VILLARS.

Howard-Grove, 27 avril.

Je vous écris, mon cher monsieur, dans la plus grande agitation ; madame Duval vient de me faire une proposition qui me met dans une frayeur mortelle : vous la trouverez vous-même aussi inattendue que révoltante.

Après avoir passé quelques heures de cette après-dînée à lire des lettres qu'elle a reçues de Londres, elle m'a fait prier d'aller la trou-

ver dans sa chambre. Je m'y suis rendue aussitôt, et l'ai trouvée de fort bonne humeur. « Approchez, me dit-elle, mon enfant ; j'ai d'excellentes nouvelles à vous apprendre ; vous en serez étonnée, ravie, je gage ; car vous n'en avez aucune idée ».

Je la priai de vouloir bien s'expliquer, et alors elle s'est donné pleine carrière. Elle étoit fâchée, disoit-elle, qu'on eût fait de moi une misérable villageoise, une vrai poule mouillée, tandis que j'étois destinée à être une grande et belle dame : qu'elle avoit déja eu souvent à rougir de moi, quoique pourtant la faute ne fût pas de mon côté, et qu'on ne pouvoit guère attendre mieux d'une fille qui avoit été claquemurée toute sa vie ; qu'en attendant, elle avoit formé un projet qui feroit de moi une toute autre créature.

J'attendois avec impatience à quoi mèneroit ce préambule ; mais quelle fut mon épouvante, lorsqu'elle m'informa que son intention étoit de faire valoir mes droits en justice, et de réclamer les biens de ma famille.

Il seroit difficile de vous peindre ma consternation : j'étois hors d'état de proférer une seule parole.

Elle s'étendit au long sur les avantages qui

me reviendroient de l'exécution de ce plan : elle parla avec enthousiasme de mes grandeurs futures, en me faisant sentir combien je pourrois mépriser alors toutes les personnes avec lesquelles j'ai été accoutumée de vivre jusqu'ici. Elle me prédit les partis les plus brillans, et des alliances avec les premières familles du royaume : enfin elle observa qu'il me falloit passer quelques mois à Paris pour y achever mon éducation.

Elle ajouta encore qu'elle se réjouissoit d'avance de partager avec moi le plaisir d'humilier l'orgueil de certaines gens, et de leur montrer qu'elle n'est pas femme à être méprisée impunément.

Au milieu de cet entretien, on vint nous appeler pour prendre le thé. Madame Duval étoit dans la joie de son cœur ; et moi, je ne fus pas la maîtresse de cacher mon émotion. Tout le monde m'en demanda le motif. Je cherchois à détourner la conversation ; mais madame Duval étoit décidée à pousser sa pointe : elle déclara que, dans peu, je ne porterois plus le nom d'Anville, sans qu'il fût question de le changer par mariage.

Il me fut impossible de tenir ferme, et j'étois sur le point de quitter la chambre,

quand Lady Howard s'appercevant de mon embarras, pria madame Duval de remettre cette affaire à un autre temps; mais elle étoit trop pressée de divulger son secret, pour admettre le moindre délai. Je sortis donc, et lui laissai le champ libre, comme je l'observe chaque fois qu'elle se met à parler de ce qui me regarde; elle s'en acquitte ordinairement avec une dureté qui me fait souffrir le martyre.

J'ai appris depuis, par miss Mirvan, quelques détails de cette conférence. Madame Duval a développé son plan avec la plus grande complaisance, se félicitant beaucoup de l'avoir conçu: elle n'a pas long-temps joui cependant de cet honneur, puisqu'il lui est échappé peu après que c'étoient proprement les Branghton qui étoient auteurs de ce projet, et qu'ils lui en avoient fait la première ouverture dans une lettre qu'elle a reçue aujourd'hui. Elle a ajouté qu'elle ne s'amuseroit pas à de longs détours, mais qu'elle iroit droit en besogne, et qu'elle entameroit incessamment une procédure pour constater ma naissance, mon vrai nom, et mes droits à la succession de mes ancêtres.

N'admirez-vous pas l'impertinence officieuse de ces Branghton? Qu'ont-ils besoin de se mêler de mes affaires? Vous ne sauriez croire

combien de trouble ce projet cause à Howard-Grove. Le capitaine, sans avoir rien examiné, s'est déclaré absolument pour la négative, uniquement pour contrecarrer madame Duval, et ils ont débattu cette matière avec chaleur. Madame Mirvan a dit qu'elle n'embrasseroit aucun parti avant que d'avoir pris votre avis. Mais lady Howard, à ma grande surprise, avoue hautement qu'elle est de l'opinion de madame Duval : elle vous en écrira, pour vous communiquer ses raisons.

Quant à miss Mirvan, cette moitié de moi-même partage mes craintes et mes espérances ; moi-même je ne sais que dire ni que souhaiter. J'ai senti souvent combien il est cruel d'avoir un père, et d'être bannie à jamais de sa présence ; mais aussi j'ai compris plus d'une fois combien cet éloignement m'est peut-être avantageux.

Cependant l'idée d'être négligée de l'auteur de mes jours, au point qu'il ne daigne pas s'informer de la santé, du bien-être, pas même de l'existence de sa fille ; cette idée, dis-je, me poursuit et m'accable. Sans vous, un pareil abandon me deviendroit insupportable : vos bienfaits m'ont empêchée d'en sentir toute l'amertume. Mais quelle doit être la situation de

ce père qui me renie ? ne dois-je pas le plaindre ? Il faudroit que je fusse dépourvue, non-seulement de toute piété filiale, mais même de tout sentiment d'humanité, si un tel souvenir ne me déchiroit l'ame.

Je le répète, monsieur, je ne sais ce que je dois desirer : réfléchissez pour moi, et souffrez que mon foible cœur, qui ne sait de quel côté tourner ses espérances, ne reconnoisse d'autre guide que votre prudence et vos bons conseils.

LETTRE XXVII.

Lady HOWARD à M. VILLARS.

Howard-Grove.

LA démarche que je me permets aujourd'hui, mon cher monsieur, doit vous convaincre plus que jamais de la haute idée que j'ai de votre intégrité. Je m'avise de vous conseiller dans une affaire où vous avez tout le droit de ne prendre conseil que de vous-même : mais je sais que vous êtes trop ami de la justice pour être attaché avec opiniâtreté à vos idées.

Madame Duval vient de proposer un plan qui a révolté toute ma famille, et contre le-

quel j'ai été une des premières à me récrier; mais après y avoir réfléchi plus mûrement, les difficultés que j'y ai cru entrevoir disparoissent.

Il ne s'agit de rien moins que d'entamer un procès contre sir John Belmont, pour prouver la validité de son mariage avec miss Evelyn, et d'assurer par ce moyen ses biens à sa fille.

Je conçois, monsieur, qu'au premier coup-d'œil ce projet n'aura pas votre approbation; mais je sais aussi que vous êtes trop au-dessus des préjugés pour être rebuté par un petit nombre de circonstances désagréables, si le fond de l'entreprise conduit d'ailleurs à un but utile.

Votre aimable pupille, qui commence actuellement à entrer dans le monde, a trop de mérite pour rester cachée dans l'obscurité. Elle semble née pour être l'ornement de la société. La nature a répandu sur elle ses faveurs les plus précieuses, et l'éducation distinguée que vous lui avez donnée, a formé son esprit à un degré de perfection peu commun à son âge. Il n'y a que la fortune qui l'ait maltraitée jusqu'ici; elle semble vouloir réparer ses torts, et elle lui ouvre aujourd'hui une carrière qui lui promet ce qui nous restoit encore à desirer pour elle.

J'ignore, monsieur, quels sont les motifs qui vous ont engagé à cacher si soigneusement la naissance et le nom de cette aimable enfant; j'ignore pourquoi vous n'avez pas fait valoir plutôt ses prétentions à la charge de sir Belmont; mais connoissant votre caractère et votre discernement, je respecte vos raisons sans vouloir les approfondir; j'espère seulement qu'elles ne seront pas invincibles, car je ne saurois m'imaginer que le sort ait condamné à la retraite une jeune personne faite pour embellir le monde.

Je suis bien sûre que sir John Belmont, quelque méchant qu'il soit, ne verroit point cette fille acccomplie, sans être fier de la reconnoître pour son enfant, sans lui assurer l'héritage de ses biens. L'admiration que sa beauté seule a excitée à Londres, est générale; et madame Mirvan m'a avoué qu'elle y auroit trouvé les partis les plus brillans, sans l'obstacle de sa naissance, dont on a même essayé de développer le mystère.

Seroit-il juste, monsieur, qu'une jeune personne qui promet tant, fût dépouillée d'une fortune et d'un rang qui lui reviennent de plein droit, et dont vous lui avez appris à faire un si noble usage? Le mépris des richesses

peut convenir à un philosophe; mais le dispenser dignement, est un avantage bien plus réel pour le genre humain.

Dans une couple d'années, peut-être, notre projet ne sera pas plus praticable. Sir Belmont, quoiqu'à la fleur de son âge, mène une vie trop dissolue pour qu'elle puisse aller loin, et nous regretterons ensuite trop tard de n'avoir pas agi à temps; car, après sa mort, toute discussion avec ses héritiers deviendra impossible et inutile.

Pardonnez, monsieur, le zèle avec lequel je vous parle; mais je m'intéresse trop à votre pupille, pour ne pas prendre chaudement à cœur une affaire qui doit influer vraisemblablement sur le bien-être de toute sa vie.

Adieu, mon cher monsieur, répondez-moi au plus vîte.

MARIE HOWARD.

LETTRE XXVIII.

M. VILLARS à Lady HOWARD.

Berry-Hill, 2 mai.

VOTRE lettre, madame, m'ouvre une nouvelle source d'inquiétude; elle me présage bien

des maux, et je ne vois pas comment les prévenir. C'est avec regret que je me vois obligé de combattre votre opinion, et j'en suis d'autant plus fâché, que mes argumens vous paroîtront un peu étranges : vous direz que je raisonne en hermite qui ne connoît pas le monde, et à qui il siéroit mieux de garder sa cellule, que d'être le surveillant d'une jeune demoiselle accomplie, dans le siècle où nous vivons; mais souvenez-vous que vous m'avez provoqué, que par conséquent je dois me défendre, et tâcher de justifier les mesures que j'ai suivies jusqu'ici.

La mère de ma pupille, entraînée dans l'abîme par son imprudence, par la dureté de madame Duval, et par la scélératesse de sir Belmont, m'étoit autrefois ce que sa fille m'est encore aujourd'hui, l'amie chérie de mon cœur. J'honorerai sans cesse sa mémoire, et n'oublierai point que je lui ai promis solemnellement sur son lit de mort, *que sa fille ne connoîtroit que moi pour père, et que si jamais elle sortoit de ma maison, ce seroit pour passer dans les bras d'un époux digne d'elle.*

Je vous proteste, madame, qu'il m'en a peu coûté pour demeurer fidèle à mes engagemens, et que je n'ai jamais été tenté de faire valoir

les prétentions de ma pupille à la charge de sir Belmont. Pouvois-je aimer cette pauvre orpheline, sans détester l'auteur de sa ruine? Pouvois-je confier la fille au bourreau de la mère? Pouvois-je lui abandonner un enfant innocent, qui excitoit toute ma compassion et ma pitié?

Je déteste jusqu'au nom de cet homme, je ne puis l'entendre prononcer, et souvent même j'ai été sur le point de le maudire. Malgré cela, je n'ai jamais pensé à lui retenir son enfant; loin de-là, je me serois fait une joie de la remettre entre ses mains, pour peu qu'il eût donné des marques de regret, ou même d'humanité; mais jusqu'ici il est absolument indigne du bonheur d'être père, puisque le barbare, étouffant tous les sentimens de la nature, a poussé la dureté jusqu'à ne pas s'informer de l'existence de cette infortunée, quoiqu'il ne sût que trop dans quel état il avoit laissé sa malheureuse épouse. Vous me demandez, madame, quelles sont mes intentions? je prévois qu'elles sont de nature à ne pas obtenir votre suffrage. Il est vrai pourtant que, plus d'une fois, j'ai pris la résolution de présenter mon Evelina à son père, et de réclamer ses droits; mais j'ai toujours renoncé à l'exécution de ce

dessein;

dessein ; je craignois tour-à-tour de réussir et d'échouer.

Lady Belmont, fermement persuadée de sa mort prochaine, m'a prié instamment, si elle venoit à accoucher d'une fille, de ne point l'abandonner à un homme si peu propre à se charger de son éducation ; elle me recommanda même, au cas qu'il insistât pour qu'elle lui fût remise, de me retirer avec elle à la campagne, jusqu'à ce que son père, par un changement total de conduite, se fût rendu digne de recevoir un tel dépôt. Quelquefois elle ajouta : « Et si la pauvre petite sympathisoit avec sa mère, du moins elle ne manquera de rien, tant qu'elle sera sous votre protection ». Hélas ! son enfant n'eut pas plutôt vu le jour, que l'infortunée lady Belmont se trouva plongée dans un abîme de misères, qui troublèrent son repos et sa réputation, et la conduisirent au tombeau.

Pendant l'enfance de la petite Evelina, j'ai formé nombre de plans pour lui assurer les droits de sa naissance ; mais je n'ai jamais pu tomber d'accord avec moi-même. D'un côté, j'aurois desiré sans doute de lui faire rendre la justice qui lui étoit due ; et de l'autre, je tremblois qu'en prenant soin de sa fortune, je n'ex-

posasse son cœur à de nouveaux dangers. Cependant je crus gagner beaucoup à mesure qu'elle avançoit en âge, et que son caractère commençoit à se développer; une franchise naturelle, une aimable simplicité, un fond de candeur et d'innocence, un cœur porté à recevoir les moindres impressions; toutes ces qualités me firent croire qu'en suivant mon inclination, je parviendrois à établir son bonheur. Je devois craindre pour elle une maison dont le maître est un homme dissolu et sans principes, où elle seroit privée des conseils d'une mère, et même de la direction de toute personne sensée, où sa perte en un mot eût été inévitable. Mon plan étoit non-seulement de l'élever et de la chérir comme mon propre enfant, mais encore de l'adopter comme héritière de mes petits biens, et de lui choisir dans la suite un époux avec qui elle pût passer des jours heureux et tranquilles, sans mélange de vice et d'ambition.

Tel est le récit exact de ce qui s'est passé jusqu'ici; tels sont les motifs par lesquels je me suis décidé; je me flatte qu'ils justifieront suffisamment la conduite qui en a été le résultat. Il me reste à vous entretenir, madame, des mesures qu'il convient de prendre pour l'avenir.

Nombre de difficultés se présentent ici, et je désespère de les surmonter selon mes vœux.

J'ai les plus grands égards pour votre opinion, et je suis extrêmement fâché que cette fois-ci elle diffère de la mienne : cependant ne suis-je pas fondé à croire que la félicité de mon Evelina sera plus assurée dans la retraite que dans le tourbillon du monde? Mais à quoi serviront mes raisonnemens, puisqu'il s'agit d'une femme telle que madame Duval? Puis-je attendre le moindre succès de tout ce que j'allèguerois pour la faire changer d'avis? Son caractère violent et emporté m'empêche même d'en faire l'essai : elle est trop ignorante pour se laisser instruire, trop entêtée pour écouter mes représentations, et trop orgueilleuse pour reconnoître ses torts.

Je m'abstiendrai donc d'entrer dans des détails qui produiroient infailliblement des contestations désagréables. Vouloir ramener à la conviction un esprit aussi imbu de préjugés, aussi esclave de ses passions, ce seroit discuter avec un sourd l'effet du son, ou avec un aveugle la nature des couleurs. C'est pourquoi je cède à la nécessité, et j'acquiesce malgré moi à une entreprise que je ne suis pas le maître

de faire échouer; seulement je m'appliquerai à chercher les moyens qui me paroîtront les plus propres pour avancer le bonheur de mon enfant, sans blesser sa sensibilité.

D'abord je désapprouve hautement l'idée d'une procédure juridique. S'il est permis à un vieillard de dire son sentiment avec franchise, je ne fais aucune difficulté de vous avouer, madame, combien j'ai été surpris de ce que vous avez pu, même pour un moment, prêter l'oreille à un projet aussi violent, qui entraîne une publicité fâcheuse, et qui est absolument incompatible avec la délicatesse de votre sexe. Je suis persuadé que vous n'avez pas pesé tous ces inconvéniens. Il y eut un temps où je proposai un pareil plan; mais alors il étoit question de constater l'innocence de lady Belmont, de dessiller les yeux du public sur les torts qu'on lui attribuoit; alors un défaut total de ressources pouvoit rendre cette extrêmité nécessaire. Aujourd'hui le cas n'est plus le même, et le retour tardif de madame Duval ne sert qu'à retracer le souvenir des malheurs de mon amie.

Je ne consentirai jamais à des voies de rigueur; ma jeune et timide pupille en souffriroit trop; ce seroit l'exposer ouvertement à la cu-

riosité publique et à la malignité des conjectures. Et à quel propos? pour lui procurer des richesses dont elle peut se passer, pour satisfaire une vanité qui n'est pas de mon caractère. Un enfant plaider contre son père! Non, madame; accablé d'âge et d'infirmités, vous me verriez plutôt fuir avec elle au bout de l'univers, dussé-je mourir en route! Je le répète, les motifs qui pouvoient engager l'infortunée lady Belmont à prendre un tel parti, étoient très-différens; toute la félicité de ce monde étoit perdue pour elle sans retour; sa vie lui étoit devenue une charge; sa réputation, qu'elle avoit appris de bonne heure à mettre au-dessus de tout, avoit reçu une atteinte mortelle: il ne lui restoit donc qu'à sauver son honneur et celui de sa fille. Mais cette consolation même lui a été refusée.

Choisissons des mesures violentes, et essayons de gagner sir John Belmont par la douceur; mais sur-tout qu'il ne soit plus question de procès.

Avec madame Duval, il seroit inutile de se piquer de délicatesse; il faut lui opposer des argumens qui s'accordent mieux avec sa façon de penser: ainsi je m'abstiendrai de lui dire que son plan est mal imaginé; mais je tâcherai

de prouver qu'il ne sauroit nous convenir dans le moment présent. Ayez la bonté, madame, de lui faire sentir qu'en suivant ses idées, nous manquerions précisément le but qu'elle se propose, puisque, dans le cas même où nous obtiendrions gain de cause, sir John seroit toujours le maître de fixer aussi bas qu'il lui plairoit les prétentions de sa fille; et nous savons qu'il est très-capable de prendre ce parti, si on le poussoit à bout.

Madame Duval ne sauroit mieux faire que de demeurer tranquille, et d'abandonner entièrement la poursuite de cette affaire : la haine qui subsiste depuis tant d'années entre elle et M. Belmont, ne me permet pas d'augurer favorablement de son entremise. Mon Evelina ne paroîtra également que lorsque les circonstances l'exigeront. Et moi-même, je ne prétends pas agir directement ; je me bornerai à vous continuer mes conseils, mais je suis peu disposée à me compromettre avec un homme tel que sir John Belmont.

Il me semble, madame, qu'une lettre de votre part feroit le meilleur effet; il y aura plus d'égard qu'aux représentations d'aucun de nous. Je serois donc d'avis que vous prissiez sur vous de lui écrire pour entamer la négo-

ciation. Si dans la suite il consent à voir Evelina, j'ai en réserve une lettre posthume que sa malheureuse épouse m'a laissée pour lui être remise, supposé qu'une telle entrevue eût jamais lieu.

Il est clair que les Branghton n'ont inventé ce projet que dans des vues d'intérêt. En assurant à Evelina la succession de son père, ils se flattent d'obtenir celle de madame Duval; et en cela, je crois qu'ils se trompent. Des esprits de la trempe de cette femme aiment assez à laisser leurs biens à des personnes qui n'en ont pas besoin; et si notre jeune amie se trouvoit dans une situation opulente, je suis persuadé que sa grand'mère seroit d'autant plus portée à lui faire des avantages.

J'ajouterai encore une considération, dont je ne pourrois pas me départir : j'ai promis solemnellement à lady Belmont, que je ne souffrirai point que son enfant soit reconnu avant qu'elle l'ait été elle-même. Cette condition doit être remplie, et je vous supplie, madame, d'y insister.

Je suis avec un profond respect, etc.

ARTHUR VILLARS.

LETTRE XXIX.

M. Villars à Évelina.

Berry-Hill, 2 mai.

Je m'intéresse bien sincèrement aux nouveaux chagrins que vous éprouvez, ma chère Évelina. Le projet fatal qu'on agite aujourd'hui répugne également à mon avis et à mon goût ; cependant il n'y a pas moyen de l'empêcher. Si je ne suivois les mouvemens de mon cœur, je vous rappellerois incessamment chez moi pour ne plus vous quitter ; mais l'opinion du monde et ses coutumes exigent des mesures différentes. En attendant, espérez pour le mieux, et soyez assurée que vous n'aurez point à souffrir des traitemens indignes de vous. Si votre famille ne vous reçoit point comme il convient, et avec toute la distinction qui vous est due, vous n'y entrerez point ; et vous viendrez vous remettre sous mon appui ; vous retrouverez

dans ma maison le repos, et vous continuerez à faire tout le bonheur de ma vie.

LETTRE XXX.

ÉVELINA à M. VILLARS.

Howard-Grove, 6 *mai*.

Le sort en est jeté, et j'attends l'événement en tremblant. Lady Howard a écrit à Paris, et elle a envoyé sa lettre à Londres pour être enfermée dans le paquet de l'ambassadeur ; dans moins de quinze jours nous aurons la réponse. Qu'il me tarde monsieur de la recevoir ! elle doit décider du bonheur de ma vie. Mon inquiétude est inexprimable, et la cruelle incertitude dans laquelle je suis, ne me laisse pas un moment de repos ; ce seul objet absorbe toutes mes pensées.

Intéressée comme je le suis à présent au succès de cette affaire, je regrette sincèrement que ce plan ait été formé ; il est impossible qu'il puisse tourner à mon avantage : ou je

serai arrachée d'entre les bras de celui qui jusqu'ici m'a tenu lieu de père, ou j'aurai le malheur d'être convaincue que je suis rejetée pour toujours par celui qui a des droits naturels à ce titre, titre si cher que je ne prononce jamais sans que mon cœur soit embrâsé de tout le feu de la tendresse filiale.

Ce projet cause ici des contestations perpétuelles. Le capitaine Mirvan et madame Duval se querellent, selon leur coutume, chaque fois qu'il en est question : je suis trop occupée de mes propres idées pour faire attention à leurs débats. Mon imagination me présente à tout moment des scènes nouvelles : tantôt je crois embrasser un père tendre et compatissant qui m'ouvre son cœur, dont, hélas ! j'ai été bannie trop long-temps ; je me peins son repentir et ses larmes, je l'entends invoquer les cendres de ma mère, et lui demander grace. — Tantôt il me semble le voir jeter sur moi des regards de colère, il ne retrouve en sa fille que l'image d'une sainte qu'il a offensée ; il me repousse avec effroi. O! écartons ces tableaux lugubres que me trace ma fantaisie, ils ne pourroient que vous affliger. Je ferai tous mes efforts pour prendre une assiette plus tranquille ; jusques-là je m'abstiendrai de vous écrire.

Que le ciel vous bénisse, mon très-cher monsieur ! puissiez-vous atteindre les bornes les plus reculées de la vie, pour faire toujours le bonheur de votre

ÈVELINA.

FIN DU TOME PREMIER.

